Les Temps Modernes

7e année REVUE MENSUELLE n° 71

DIRECTEUR : JEAN-PAUL SARTRE

Septembre 1951

DOCUMENTS

VIES

EXPOSÉS

VARIÉTÉS

NOTES



Rédaction, administration : 30, rue de l'Université, Paris

Les Temps Modernes

revue mensuelle
paraît le premier du mois sur 192 pages

Directeur
JEAN-PAUL SARTRE

o

La Revue n'est pas responsable des manuscrits
qui lui sont adressés

La rédaction reçoit sur rendez-vous

o

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

30, rue de l'Université, Paris-7e - Tél. LITtré 27-37

o

PRIX DE VENTE AU NUMÉRO

France : 160 fr.

o

TARIF D'ABONNEMENT

	SIX MOIS	UN AN
France et Union Française........	900 fr.	1.750 fr.
Étranger........................	1.100 fr.	2.100 fr.

Les abonnements peuvent se régler par chèque bancaire,
mandat-carte, mandat-poste, chèque postal (compte Paris 6999-04)

POUR TOUT CHANGEMENT D'ADRESSE
Envoyer la dernière bande et joindre la somme de 20 fr.

Les Temps Modernes

QUEL MALHEUR...[1]

Quel malheur, le crayon a dû me tomber des mains, car je viens seulement de le récupérer après quarante-huit heures (voir plus haut quelque part) d'efforts intermittents. Ce qui manque à mon bâton, c'est une petite trompe préhensible comme en ont les tapirs nocturnes. Au fond je devrais perdre mon crayon plus souvent, ça ne me ferait pas de mal, je m'en porterais même mieux je crois. En tout cas je viens de passer deux journées inoubliables dont nous ne saurons jamais rien, le recul étant trop grand, ou pas assez, je ne sais plus, sinon qu'elles m'ont permis de tout résoudre et de tout achever, je veux dire tout ce qui touche à Malone, car c'est en effet ainsi que je m'appelle à présent, et à l'autre, le reste n'étant point de mon ressort. Et c'était comme deux éboulements de sable fin ou peut-être de poussière ou de cendre, d'importance certes inégale mais allant en quelque sorte de concert, et laissant derrière eux, chacun en son lieu et place, la chère chose qu'est l'absence. Pendant ce temps je cherchais à ravoir mon crayon, par saccades. C'est un petit Vénus, vert encore sans doute, à cinq ou six faces, pointé aux deux bouts, et si court qu'il y a juste la place, au milieu, pour mon pouce et les deux doigts suivants, ramassés en étau. Je me sers des deux pointes tour à tour, en les suçant souvent, j'aime sucer. Et quand elles s'émoussent je les dégaine avec mes ongles qui sont longs, jaunes et aigus et se cassent facilement, par manque de chaux ou de phosphate peut-être. Ainsi peu à peu mon crayon raccourcit, c'est fatal, et le jour viendra où il n'en restera plus qu'un fragment si infime que je ne pourrai plus le tenir. J'appuie donc le moins possible, mais la mine est dure et ne laisserait pas de trace si je n'appuyais. Mais

1. Extrait d'un roman, *Malone Meurt*, à paraître prochainement aux Éditions de Minuit.

je me dis, Entre une mine dure sur laquelle il faut appuyer, afin qu'elle laisse une trace, et une mine tendre et grasse qui noircit la page presque sans y toucher, quelle peut bien être la différence, au point de vue de la durabilité? Ah oui, j'ai mes petites distractions. Le plus curieux, c'est que j'ai un autre crayon, un français, long cylindre à peine entamé, quelque part dans le lit je crois. Il n'y a donc pas d'inquiétude à avoir, à ce sujet. Et pourtant je suis inquiet. Maintenant tout en faisant la chasse au crayon j'ai fait une découverte curieuse. Le plancher blanchit. Je l'ai frappé avec mon bâton et il a rendu un son à la fois sec et creux, faux quoi. Alerté ainsi j'ai regardé attentivement les autres grandes surfaces, au-dessus de moi et tout autour de moi. Pendant ce temps le sable coulait toujours et je me disais, Je ne l'aurai jamais, en parlant du crayon. Et j'ai pu constater que toutes ces grandes superficies, ou devrais-je dire infraficies, aussi bien l'horizontale que les droites, quoiqu'elles n'aient pas l'air très droites d'ici, ont sensiblement blêmi aussi, depuis la dernière inspection, datant de je ne sais plus quand. Et cela est d'autant plus frappant que la tendance des choses est plutôt à s'assombrir je crois, avec le temps, à part évidemment la dépouille mortelle et puis certaines parties du corps vivant qui se décolorent et d'où le sang se retire, à la longue. Est-ce à dire qu'il fait plus clair chez moi, maintenant que je sais ce qui se passe? Eh bien je dois dire que non, c'est le même gris qu'auparavant, qui par moments étincelle littéralement, puis se trouble et faiblit, s'épaissit si l'on préfère, au point de tout cacher à mes regards sauf la fenêtre qui semble être en quelque sorte mon ombilic et me fait dire que le jour où elle aussi s'éclipsera je saurai à peu près à quoi m'en tenir. Non, tout ce que je veux dire c'est qu'en écarquillant les yeux je vois luire aux confins de ces inquiètes ténèbres comme des ossements, ce qui n'était pas le cas jusqu'à présent, à ma connaissance, et même je me rappelle distinctement la tenture ou papier peint qui adhérait encore aux murs par endroits et où se tordaient des roses, des violettes et d'autres fleurs dans une telle abondance qu'il me semblait n'en avoir jamais tant vu de mon vivant ni d'aussi belles. Mais de tout cela rien n'a l'air de survivre, à présent, et si au plafond il n'y avait pas de fleurs il y avait sans doute autre chose, des amours peut-être, eux aussi disparus. Et pendant que je poursuivais mon crayon, à un moment donné mon cahier d'enfant presque, à en juger par certains indices, lui aussi tomba par terre,

mais j'eus vite fait de le rattraper, en glissant le crochet de mon bâton par l'une des déchirures de la couverture et en le soulevant doucement. Et pendant tout ce temps, si fertile en incidents et contretemps, dans ma tête je suppose tout glissait et se vidait comme à travers des vannes, à ma grande joie, jusqu'à ce qu'il ne restât plus rien, ni de Malone ni de l'autre. Et qui plus est je suivais fort bien les diverses phases de cette délivrance et ne m'étonnais point de la voir tantôt ralentir et tantôt accélérer son allure, tant les raisons m'étaient claires pour lesquelles les choses ne pouvaient se passer autrement. Et je me réjouissais aussi, indépendamment du spectacle, à l'idée que je savais maintenant ce que j'avais à faire, moi qui toute ma vie suis allé à tâtons, et dont l'immobilité aussi était une sorte de tâtonnement, oui, j'ai beaucoup stationné à tâtons. En quoi je me faisais naturellement encore une fois des illusions, je veux dire en croyant voir clair enfin dans mes absurdes tribulations, mais quand même pas au point de m'en vouloir à présent. Car tout en me disant, Que c'est simple et beau, je me disais, Tout s'obscurcira à nouveau. Et c'est sans trop de chagrin que je nous retrouve tels que nous sommes, savoir à enlever grain par grain jusqu'à ce que, la fatigue aidant, la main se mette à jouer, à se remplir et à se vider sur place, rêveusement comme on dit. Car je m'y attendais, tout en me disant, Enfin, Et je dois dire pour ma part que cette sensation m'est de tout temps familière, d'une main lasse et aveugle mollement creusant dans mes particules et les faisant couler entre ses doigts. Et il m'arrive même, lorsque tout est tranquille, de la sentir plongée en moi jusqu'au coude, mais tranquille et on dirait en train de dormir. Mais bientôt elle tressaille, se réveille, me flatte, crispe, fouille et quelquefois saccage, comme pour se venger de ne pas pouvoir me balayer. Je la comprends. Mais j'ai tant senti de choses bizarres et sans fondement assurément qu'il vaudrait peut-être mieux les taire. Parler par exemple de ces périodes où je me liquéfie et passe à l'état de boue, à quoi cela servirait-il? Ou de ces autres où je me noyerais dans le chas d'une aiguille, tellement je me suis durci et ramassé? Non, ce sont là d'aimables tentatives mais qui ne changent rien à l'affaire. Je parlais donc de mes petites distractions et allais dire je crois que je ferais mieux de m'en contenter au lieu de me lancer dans des histoires à crever debout de vie et de mort, si c'est bien de cela qu'il est question, et je suppose que oui, car il n'a jamais été question d'autre chose, à mon souvenir. Mais dire de quoi il

retourne exactement, j'en serais bien incapable, à présent. C'est vague, la vie et la mort. J'ai dû avoir ma petite idée, quand j'ai commencé, sinon je n'aurais pas commencé, je me serais tenu tranquille, j'aurais continué à m'ennuyer ferme, en faisant joujou, avec les cônes et cylindres par exemple, en attendant qu'on veuille bien venir prendre mes mesures. Mais elle m'est sortie de la tête, ma petite idée. Qu'à cela ne tienne, je viens d'en avoir une autre. C'est peut-être la même, les idées se ressemblent tellement, quand on les connaît. Naître, voilà mon idée à présent, c'est-à-dire vivre le temps de savoir ce que c'est que le gaz carbonique libre, puis remercier. Ça a toujours été mon rêve au fond. Toutes les choses qui ont toujours été mon rêve au fond. Tant de cordes et jamais une flèche. Pas besoin de mémoire. Oui, voilà, je suis un vieux fœtus à présent, chenu et impotent, maman n'en peut plus, je l'ai pourrie, elle est morte, elle va accoucher par voie de gangrène, papa aussi peut-être est de la fête, je déboucherai vagissant en plein ossuaire, d'ailleurs je ne vagirai point, pas la peine. Que d'histoires je me suis racontées, accroché au moisi, et enflant, enflant. En me disant, Ça y est, je la tiens ma légende. Et qu'y a-t-il de changé pour que je m'excite de cette façon? Non, disons-le, je ne naîtrai ni par conséquent ne mourrai jamais, c'est mieux ainsi. Et si je me raconte, et puis l'autre qui est mon petit, et que je mangerai, comme j'ai mangé les autres, c'est comme toujours, par besoin d'amour, merde alors, je ne m'attendais pas à ça, d'homuncule, je ne peux m'arrêter. Et cependant il me semble que je suis né et que j'ai vécu, longuement, et rencontré Jackson et erré dans les villes, les bois et les déserts, et été longuement au bord des mers en pleurs devant les îles et péninsules où venaient briller la nuit les petites lumières jaunes et brèves des hommes et toute la nuit les grands feux blancs ou aux vives couleurs qui venaient dans les cavernes où j'étais heureux, tapi sur le sable sous l'abri des rochers dans l'odeur des algues et de la roche humide au bruit du vent des vagues me fouettant d'écume ou soupirant sur la grève en griffant à peine les galets, non, pas heureux, ça jamais, mais souhaitant que la nuit ne finisse jamais ni ne revienne le jour qui fait dire aux hommes, Allons, la vie passe, dépêchons-nous d'en profiter. D'ailleurs peu importe que je sois né ou non, que j'aie vécu ou non, que je sois mort ou seulement mourant, je ferai comme j'ai toujours fait, dans l'ignorance de ce que je fais, de qui je suis, d'où je suis, de si je suis. Oui, j'essaierai de faire, pour tenir dans mes

bras, une petite créature, à mon image quoi que j'en dise. Et la voyant mal venue, ou par trop ressemblante, je la mangerai. Puis serai seul un bon moment, malheureux, ne sachant quelle doit être ma prière, ni pour qui.

J'ai mis le temps à le retrouver, mais c'est fait. A quoi l'ai-je reconnu? Je ne sais pas. Et qu'est-ce qui a pu le changer à ce point? La vie peut-être, les tentatives d'aimer, de manger, d'échapper aux justiciers. Je me glisse en lui, dans l'espoir sans doute d'apprendre quelque chose. Mais ce sont des terrains sans débris ni empreintes, à première vue. Mais je finirai bien par trouver des vestiges. C'est en pleine ville que je l'ai repéré, assis sur un banc. C'est presque un vieillard à présent. A quoi l'ai-je reconnu? Aux yeux peut-être. Non, je ne sais pas à quoi je l'ai reconnu, je ne rétracterai rien. Ce n'est peut-être pas lui. Peu importe. Il est à moi maintenant. C'est un être encore vivant et inutile de dire de sexe masculin, vivant de cette vie finissante qui est comme une convalescence, si mes souvenirs sont miens, et qu'on déguste en trottinant après le soleil, ou sous terre, dans les couloirs du métropolitain. Tout autour c'est le flot des emmerdés, prenant des billets, chargés de bagages, éternellement là où il ne faut pas à l'heure qu'il ne faut pas. Que me faut-il de plus? Oui, les journées furent courtes alors, et bien remplies, dans la recherche de la chaleur et des petites choses pas trop mauvaises à manger. Et on s'imagine que ce sera ainsi jusqu'à la fin. Mais soudain tout se remet à rager et à gronder, on est perdu dans d'immenses fougères claquantes ou lancé à travers des steppes battues par la tempête, à se demander si l'on n'est pas mort à son insu ou né à nouveau quelque part. Alors on a du mal à croire à ces brèves années, où les boulangers étaient souvent indulgents, en fin de journée, et les pommes, j'ai toujours aimé les pommes, pour ainsi dire gratuites lorsqu'on savait s'y prendre, et où il y avait soleil et abri pour qui en avait vraiment besoin. Mais il s'agit bien de moi! Et le voilà bien tranquille sur un banc, le dos au fleuve, et vêtu comme nous allons voir, quoique les vêtements ne comptent guère, je le sais, je le sais, mais il n'en aura jamais d'autres, je le sens. Et s'il y a longtemps qu'il les a déjà, à en juger par leur vétusté, cela ne fait rien, ce sont les derniers. Mais c'est le manteau surtout qui est remarquable, en ce sens, qu'il le recouvre et le soustrait aux regards. Car il est si bien boutonné, de haut en bas, au moyen d'une quinzaine

de boutons au bas mot, éloignés les uns des autres de trois ou quatre pouces tout au plus, qu'il ne laisse rien paraître de ce qui se passe à l'intérieur. Et même les pieds, sagement posés par terre l'un à côté de l'autre, il les cache en partie, malgré la double cassure du corps, en bas du tronc d'abord, où les fémurs font angle droit avec le bassin, et ensuite aux genoux, où les tibias reprennent la verticale. Car la pose est sans laisser-aller aucun, et n'était l'absence de liens on pourrait le croire maintenu par des liens, tant la pose est immobile et raide et faite de plans et d'angles nets, comme celle du colosse de Memnon, fils bien-aimé de l'Aurore. Ce qui revient à dire que lorsqu'il marche, ou se tient simplement debout, le bord de son manteau balaie littéralement le sol et fait entendre un bruit de traîne, quand il marche. Et en effet ce manteau se termine en frange, comme certains rideaux, et des manches aussi la trame est à nu et garnie de longs fils follets qui batifolent au vent. Et les mains aussi sont cachées, comme de juste, car les manches de ce manteau sont à la mesure du reste. Mais le col est resté net, étant en velours ou peut-être en panne. Maintenant pour ce qui est de la couleur, car la couleur est elle aussi une chose importante, on a beau le nier, tout ce qu'on peut en dire c'est que le vert y prédomine. Et à parier qu'étant neuf ce manteau était d'un beau vert uni on ne risquerait pas gros, d'un vert comment dire de fiacre, car il y avait autrefois des fiacres et des carrosses aux panneaux d'un beau vert bouteille, j'ai dû en voir moi-même, et même cela ne m'étonnerait pas que j'aie voyagé dedans. Mais peut-être ai-je tort d'appeler manteau ce vêtement et serais-je mieux inspiré en y voyant un pardessus, ou même un surtout, car c'est là en effet l'effet qu'il fait, d'être sur et par-dessus le tout, à l'exception évidemment de la tête, qui s'élève, altière et impassible, hors de son étreinte. Oui, les passions l'ont marquée, les actions aussi probablement, mais elle ne souffre plus on dirait, pour le moment. Mais sait-on jamais? Quant aux boutons, ce ne sont pas à proprement parler de véritables boutons, mais plutôt de petits cylindres en bois, longs de deux trois pouces, et avec un trou au milieu par où passe le fil, car un trou suffit largement, quoi que l'on dise, ceci à cause de l'élargissement démesuré des boutonnières, conséquemment à l'usure. Et quand je dis cylindres je m'avance un peu trop peut-être, car si parmi ces bâtonnets ou chevilles il en est en effet de cylindriques, il en est beaucoup aussi qui n'ont pas de forme bien arrêtée. Mais tous ont à peu près deux pouces et demi de long

et empêchent ainsi les deux panneaux de s'écarter l'un de l'autre, tous ont ce trait en commun. Maintenant en ce qui concerne l'étoffe de ce vêtement, tout ce qu'on peut en dire c'est qu'on dirait presque du feutre. Et les creux et bosses qu'y infligent les différentes torsions et saccades du corps subsistent, calmées celles-ci, un bon moment encore. Voilà pour le manteau. Je me raconterai des histoires sur les chaussures une autre fois, si j'y pense. Le chapeau, fièrement bombé, dur comme de l'acier, aux bords étroits et roulés, porte à l'occiput une large fente destinée probablement à faciliter la réception du crâne. Car manteau et chapeau ont ceci de commun, que si celui-là est trop grand, celui-ci est trop petit. Et quoique ainsi fendus les bords fassent mâchoires de piège, néanmoins pour plus de sûreté une ficelle rattache ce chapeau au premier bouton du manteau en partant du haut, car, peu importe. Mais il ne resterait plus rien à dire sur la structure de ce chapeau que le plus important resterait à dire, je parle maintenant évidemment de sa couleur, dont tout ce qu'on peut dire c'est qu'en plein soleil elle accuse de faibles reflets chamois et gris perle et que sinon elle tire sur le noir, sans toutefois jamais en approcher réellement. Et cela n'aurait rien d'étonnant que ce chapeau ait appartenu naguère à un sportif quelconque, à un turfiste ou éleveur de bêliers. A les considérer maintenant, non plus séparément, mais dans leurs rapports l'un avec l'autre, on est bientôt agréablement surpris, en voyant combien ce chapeau et ce manteau se marient bien. Et on se dit qu'après tout ils ont pu être achetés, l'un chez le tailleur, l'autre chez le chapelier, à la même époque, peut-être même le même jour, par le même dandy, car ça existe les beaux hommes de six pieds et au-dessus et tout à l'avenant sauf la tête, petite et racée. Et cela fait plaisir de se voir encore une fois en présence d'un de ces immuables rapports aux termes s'avilissant de concert qui font presque qu'on se résigne, les jours de lassitude, j'allais dire à l'immortalité de l'âme, mais je ne vois pas le rapport. Mais pour passer maintenant à l'habillement proprement dit, sous-jacent et même intime, car nous n'avons vu jusqu'à présent que celui de plein vent, des lieux publics, il est difficile de rien avancer avec assurance, pour le moment, à son sujet. Car Sapo — non, je ne peux plus l'appeler ainsi et même je me demande comment j'ai pu supporter ce nom jusqu'à présent. Alors car, voyons, car Macmann, ça ne vaut guère mieux mais il n'y a pas de temps à perdre, car Macmann serait nu comme un ver sous

ce — cette houppelande, qu'il n'en paraîtrait rien à la surface. L'ennuyeux, c'est qu'il ne bouge pas. Depuis le matin il est là et c'est maintenant le soir. Dans une heure il fera nuit. On remorque au port les derniers chalands, aux cheminées noires et rouges, chargés de fûts vides. L'eau berce déjà, éteint de son clapotis puis en larges flaques tremblantes étale à nouveau les lointaines flammes du couchant, orange, rose et vert. Il lui tourne le dos, mais le fleuve lui apparaît peut-être dans le cri affreux des mouettes que la nuit rassemble, dans des paroxysmes de famine, autour des bouches d'égout, en face de l'Hôtel Bellevue. Oui, elles aussi, avant de gagner les hauts rochers nocturnes, s'enfièvrent une dernière fois, au-dessus des ordures. Mais ce à quoi il fait face ce sont les gens, nombreux dans la rue à cette heure, leur journée terminée, toute la longue soirée devant eux. Les portes, celles des bureaux, celles des magasins, et les autres portes, en dégorgent chacune son contingent. Les groupes ainsi rendus à la liberté restent un instant compacts, sur le trottoir, dans le ruisseau, comme étourdis, puis se disloquent, chaque être prenant le chemin qui lui est tracé. Et même ceux se sachant voués pour commencer à la même direction, car le nombre n'est pas grand, pour commencer, des chemins qu'on peut prendre, même ceux-là se saluent le plus souvent et se quittent, mais poliment, les uns se disant en retard peut-être, les autres prétextant une course d'un autre côté, enfin n'importe quoi, ou bien sans explication aucune. Et tant pis pour celui qui a envie, exceptionnellement, de faire un bout de chemin, dans la liberté, avec un semblable, peu importe lequel, à moins qu'il n'ait le bonheur, justement ce soir-là, à la sortie de l'atelier, du comptoir, de tomber sur un autre affligé du même besoin. Alors, heureux, ils font quelques pas ensemble, puis se quittent, en se disant peut-être, chacun de son côté, Maintenant il va se croire tout permis, ou une phrase plus courte probablement, et même inachevée, sur le modèle de celles dont seul on se repose des minuties de la vie en société. A cette heure donc, qui rouvre pour tant de gens la voie du repos et des distractions, les couples, dont la plupart se ramènent à une simple question d'intérêt érotique, sont peu nombreux à côté des solitaires, sillonnant en tous sens les rues et carrefours, obstruant les approches des lieux de plaisir, accoudés aux parapets, adossés de loin en loin aux murs des bâtiments. Mais ils ne tardent pas à arriver là où ils sont attendus, les uns chez eux ou chez autrui, les autres dehors comme on dit, dans un lieu public ou

à un endroit convenu, souvent dans une entrée ou sous un auvent, en prévision de la pluie. Et parmi ces derniers les premiers arrivés ne le sont le plus souvent que de peu, car tous se hâtent les uns vers les autres, sachant bref le temps qui leur reste pour dire tout ce qu'ils ont sur le cœur et pour faire les choses qu'ils ont à faire ensemble, celles qu'on ne peut faire seul. Les voilà donc encore pour quelques heures en sûreté. Puis ce sera le sommeil, le petit carnet qui a son petit crayon à lui, les adieux en bâillant. Il y en a même qui prennent un fiacre, afin de se rendre plus vite au rendez-vous ou, le bon temps terminé, chez eux, ou à l'hôtel, où leur bon lit les attend. Alors on voit le cheval, tirant son petit stage entre un passé proche de cheval d'agrément, ou de course, ou de somme, ou de trait, chez des particuliers aisés, et l'abattoir. Il passe le plus clair de son temps à stationner, l'air accablé, la tête penchée aussi bas que le permettent les brancards et le harnais, c'est-à-dire jusqu'aux pavés presque. Mais la course le transforme, au début tout au moins, à cause peut-être des souvenirs qu'elle réveille, car le seul fait de courir et de tirer ne doit guère l'enchanter, dans de telles conditions. Mais lorsque les brancards se soulèvent, l'avertissant qu'on vient enfin de charger un client, ou qu'au contraire la dossière commence à lui rentrer dans l'échine, suivant que le client s'est placé dans le sens de la marche ou dans celui peut-être encore plus reposant du recul, alors il dresse la tête, raidit les jarrets et prend un air presque content. On voit le cocher aussi, tout seul sur son siège à dix pieds du sol, les genoux couverts, quels que soient le temps et la saison, d'une couverture le plus souvent primitivement marron, la même précisément qu'il vient d'arracher de la croupe de sa bête. Il est en général furieux et violacé, à force peut-être d'attendre le voyageur, et la moindre course payante semble l'exciter jusqu'à la frénésie. De ses énormes mains exaspérées il tire sur les brides ou, se levant à moitié, les fait claquer avec colère tout le long de l'échine. Et il lance aveuglément son équipage au plus fort des rues encombrées et obscures, la bouche pleine d'invectives. Mais le passager, ayant nommé l'endroit où il désire se rendre et se sachant aussi impuissant à agir sur le déroulement des événements que la case sombre qui le renferme, se laisse aller peut-être à l'agréable sentiment de s'être dégagé de toute responsabilité, ou il songe à ce dont il s'approche, ou à ce dont il s'éloigne, en se disant, Ce ne sera pas toujours la même chose, et puis aussitôt, Mais ça a toujours été la même chose, car il n'y a

pas quatre cents sortes de passagers. Ainsi ils se dépêchent, le cheval, le cocher et le passager, vers l'endroit désigné, par le chemin le plus court ou en faisant des détours, à travers la foule des autres mal placés. Et chacun a ses raisons, tout en se demandant de temps en temps ce qu'elles valent, et si ce sont les bonnes, pour aller là où il va plutôt qu'ailleurs, plutôt que nulle part, et le cheval à peine plus obscurément que les autres, et quoiqu'il ne saura souvent où il va qu'une fois rendu, et encore. Et si c'est bien la brune, un autre phénomène à retenir est le nombre de fenêtres et de vitrines qui s'allument un instant, à l'image presque du couchant, quoique cela dépende aussi de la saison. Mais pour Macmann, ouf, le revoilà, c'est bien un soir de printemps, un vent d'équinoxe rage le long des quais, bordés de part et d'autre du fleuve de hautes maisons rouges, dont beaucoup sont des entrepôts. Ou c'est peut-être un soir d'automne et ces feuilles qui tournoient dans l'air, venues on ne sait d'où, car ici il n'y a pas d'arbres, ne sont plus les premières pe l'année, vertes à peine, mais des vieilles qui ont connu les longues joies de l'été et ne sont plus bonnes maintenant qu'à faire de l'humus, maintenant que les hommes et les bêtes n'ont plus besoin d'ombre, au contraire, ni les oiseaux de nids où pondre et couver, et que même là où aucun cœur ne bat les arbres doivent noircir, quoiqu'il y en ait paraît-il qui restent toujours verts, on se demande pourquoi. Et à Macmann cela est sans doute égal que ce soit le printemps ou l'automne, à moins qu'il ne préfère l'été à l'hiver ou inversement, ce qui est peu probable. Mais on aurait tort de croire qu'il ne bougera jamais plus, ne changera jamais plus de place ni d'attitude, car il a encore toute la vieillesse devant lui, et ensuite cette sorte d'épilogue où l'on ne voit pas très bien de quoi il s'agit et qui ne semble pas ajouter grand'chose au déjà acquis ni lui enlever rien de sa confusion, mais qui a sans doute son utilité, comme on laisse sécher le foin avant de le rentrer. Il se lèvera donc, qu'il le veuille ou non, et gagnera par d'autres endroits un autre endroit, et de là par d'autres encore un troisième, à moins qu'il ne revienne ici, où il semble ne pas trop se déplaire, mais rien n'est moins sûr, et ainsi de suite, pendant de longues années. Parce qu'afin de survivre il faut aller et venir, à moins d'avoir quelqu'un qui vous ravitaille sur place, comme moi. Et l'on peut rester deux, trois et même quatre jours sans bouger, mais qu'est-ce que c'est, quatre jours, lorsqu'on a la vieillesse devant soi, et puis les lenteurs de l'évaporation, une paille. Il est vrai

qu'on ne le sait pas encore, on croit ne tenir qu'à un fil, comme tout un chacun, mais la question n'est pas là. Car cela ne sert à rien d'ignorer ceci et cela, ou l'on sait tout ou l'on ne sait rien, et Macmann ne sait rien. Seulement il ne veut considérer que son ignorance de certaines choses, de celles qui l'épouvantent entre autres, mais cela lui passera. Et c'est même un mauvais calcul, car le cinquième jour il faut se lever, et on se lève en effet, mais avec combien plus de peine que si l'on s'y était résigné la veille, ou encore mieux l'avant-veille, et pourquoi ajouter à sa peine, c'est un mauvais calcul, si tant est qu'on y ajoute vraiment, et ce n'est pas certain. Car le cinquième jour, lorsqu'il s'agit de se lever, on ne pense plus aux quatrième et troisième, on ne pense qu'au mal qu'on a, ayant à moitié perdu la tête. Et quelquefois on n'y arrive pas, je veux dire à se mettre debout, et on doit se traîner jusqu'au champ de légumes le plus proche, en se servant des touffes d'herbe et des aspérités du sol pour se traîner en avant, ou jusqu'aux fourrés de ronces, où il y a quelquefois de bonnes choses à manger, quoique acidifiantes, et qui ont sur les champs de légumes la supériorité que voici, que l'on peut s'y fourrer et s'y cacher, ce qui est malaisé parmi les pommes de terre par exemple, surtout au moment de leur maturité. Et souvent on y dérange des animaux farouches ou apeurés, mais rarement méchants, aussi bien à plume qu'à poil, c'est une petite joie. Car ce n'est pas comme s'il avait les moyens de se procurer, dans une seule journée, suffisamment de provisions pour se maintenir en vie pendant trois semaines ou un mois, et qu'est-ce que c'est, un mois, à côté de la sénescence tout entière, sans parler du séchoir, une misère. Mais il ne les a pas, et il les aurait qu'il ne saurait en profiter, tant il se sent loin du lendemain. Et sans doute n'y croit-il plus, à force de l'avoir attendu en vain. Et il en est peut-être là de son instant où vivre est errer seul vivant au fond d'un instant sans bornes, où la lumière ne varie pas et où les épaves se ressemblent. Les yeux à peine plus bleus qu'un blanc d'œuf fixent l'espace devant eux, qui serait alors le calme plein éternellement des abîmes. Mais de loin en loin ils se referment, avec cette douce soudaineté des chairs qui se serrent, souvent sans colère, et se referment sur elles-mêmes. Alors on voit les vieilles paupières, rouges et fripées, qui semblent avoir du mal à se rejoindre, car il y en a quatre, deux pour chaque lachryme. Et c'est peut-être alors qu'il voit le ciel du vieux rêve, des croisières et de la terre aussi, et les spasmes des vagues dont nulle ne bouge

sans que toutes les autres en bougent d'autant, et le mouvement si différent des hommes par exemple, qui ne sont pas attachés les uns aux autres mais libres d'aller et venir, chacun à sa guise. Et ils ne s'en font pas faute et vont et viennent, dans le fracas de crécelle de leurs déclics de grands articulés, chacun de son côté. Et quand il y en a un qui meurt les autres continuent, comme si de rien n'était.

Je sens

Je sens que ça vient. Comment ça va, merci, ça vient. J'ai voulu en avoir la certitude, avant de le noter. Scrupuleux jusqu'à la fin, voilà Malone, à cheval sur les cheveux. La certitude je veux dire de sentir que c'est pour bientôt, car je n'ai jamais douté que ça ne vienne tôt ou tard, sauf peut-être les jours où il me semblait que c'était déjà venu. Car j'ai beau me raconter des histoires, au fond je n'ai jamais cessé de me croire vivant de la vie de l'air et de la terre, même les jours abondant en preuves du contraire. Bientôt, c'est-à-dire d'ici deux ou trois jours, pour parler comme lorsqu'on m'apprenait les noms des jours dont je m'étonnais qu'ils fussent si peu nombreux, et j'agitais mes petits poings en criant, Encore! Encore!, et la signification des cadrans, et qu'est-ce que c'est, deux ou trois jours, en fin de compte, de plus ou de moins, une plaisanterie. Mais mine de rien, car il faut jouer perdant, pour bien se porter, et je n'ai qu'à continuer comme si je devais durer jusqu'à la Saint-Jean. Car je me crois parvenu à ce qu'on appelle le mois de mai, je ne sais pourquoi, je veux dire pourquoi je m'y crois parvenu, car mai vient de Maia, merde, ça aussi je l'ai retenu, déesse de la croissance et de l'abondance, oui, je me crois arrivé dans la saison de la croissance et de l'abondance, c'est une simple croyance, de la croissance tout au moins, car l'abondance ne vient que plus tard, avec les récoltes. Donc du calme, du calme, c'est encore un leurre, je serai encore là à la Toussaint, au milieu des chrysanthèmes, non, là j'exagère, cette année je ne les entendrai pas chialer sur leurs charniers. Quand même, se sentir étalé à ce point, c'est tentant. Tout tire vers le large le plus proche, et mes pieds notamment, déjà en temps normal tellement plus loin de moi que tout le reste, de ma tête je veux dire, car c'est là où je me suis réfugié, par d'erreur, mes pieds me font l'effet d'être à plusieurs lieues, et pour les ramener jusqu'à moi, pour

les soigner ou les nettoyer, il me semble que je n'aurais pas assez d'un mois, à dater du moment où je les aurais repérés. C'est curieux, je ne sens plus mes pieds, la sensation les ayant miséricordieusement quittés, et cependant je les sens hors de portée du téléscope le plus puissant. Serait-ce là ce qu'on appelle avoir un pied dans la tombe? Et tout à l'avenant, car s'il ne s'agissait que d'un phénomène local je ne l'aurais pas remarqué, n'ayant été toute ma vie qu'une suite ou plutôt qu'une succession de phénomènes locaux, sans que cela ait jamais rien donné. Mais mes doigts aussi écrivent sous d'autres latitudes, et l'air qui respire à travers mon cahier et en tourne les pages, à mon insu, de sorte que le sujet s'éloigne du verbe et que le complément vient se poser quelque part dans le vide, cet air n'est pas celui de cette avant-dernière demeure, et c'est bien ainsi. Et sur mes mains c'est peut-être une moire de feuilles et de fleurs et les taches claires d'un soleil oublié. Maintenant mon sexe, je veux dire le tube proprement dit, et spécialement le bout, par où giclaient quand j'étais puceau des paquets de foutre qui venaient me frapper en plein visage, l'un après l'autre, mais si rapprochés qu'on aurait dit un seul jet continu le temps que ça durait, et par où doit passer encore un peu de pisse de temps en temps, sinon je serais mort d'urémie, je ne compte plus le voir à l'œil nu, non que j'y tienne, je l'ai assez vu, nous nous sommes assez regardés, l'œil dans l'œil, mais c'est pour vous dire, c'est pour vous dire. Mais ce n'est pas encore tout et il n'y a pas que mes extrémités qui s'en vont, chacune suivant son axe, loin de là. Car mon cul, par exemple, qu'on ne peut accuser d'être la fin de quoi que ce soit, à moins qu'on ne veuille y voir le bout des lèvres, s'il se mettait à chier à l'heure qu'il est, ce qui m'étonnerait, je crois vraiment qu'on verrait les copeaux sortir en Australie. Et si je devais me mettre encore une fois debout, ce dont Dieu me préserve, je remplirais une bonne partie de l'univers, il me semble, oh pas plus qu'allongé, mais ça se remarquerait davantage. Car je l'ai toujours remarqué, le meilleur moyen de ne pas se faire remarquer c'est de s'aplatir et de ne plus bouger. Et voilà, moi qui ai toujours cru que j'irais en me ratatinant, jusqu'à finir par pouvoir être enterré dans un écrin à bijou presque, voilà que je me dilate. Ou c'est que l'essentiel, comme dirait Jackson, est devenu si minime que le fortuit lui paraît sans bornes, et par l'essentiel je dois entendre cette minuscule tête de lard, enfouie quelque part dans ma vraie tête je crois, qui ne s'est pas inclinée encore, dans

les décombres de ma tête inclinée, et elle est minuscule en effet, quoique je ne voie pas ce que l'essentiel et le fortuit viennent faire là-dedans, je ne comprends pas, et c'est peut-être ce dernier qui s'est réduit aux dimensions d'un ocelle de noctuelle et l'autre l'énormité éparse dans l'ombre, c'est peut-être ça que j'aurais dû dire. Peu importe, l'essentiel, nous revoilà, c'est que malgré mes histoires je continue à tenir dans cette chambre, appelons ça une chambre, ça j'y tiens, et je suis tranquille, j'y tiendrai, le temps qu'il faudra. Et si jamais j'arrive à crever ce ne sera pas dans la rue, ni à l'hôpital, mais ici, au milieu de mes possessions, à côté de cette fenêtre dont je me dis quelquefois que c'est du trompe-l'œil, comme le plafond de Tiepolo à Würzburg, quel touriste j'ai dû être, même le tréma m'est resté, mais ce n'est pas un tréma. Si seulement je pouvais en être sûr, je parle maintenant à nouveau de mon lit de mort. Et cependant que de fois j'ai vu, en regardant par la porte, cette vieille tête sortir, à hauteur de genou, car je pèse lourd, étant ossu, et puis la porte est basse, de plus en plus basse à mon avis. Et chaque fois elle cogne contre le chambranle, car je suis grand et le palier est petit, et celui qui porte mes pieds ne peut attendre, pour s'engager dans l'escalier, que j'y sois tout entier, sur le palier je veux dire, mais il doit commencer à tourner avant, afin de ne pas rentrer dans le mur, dans le mur du palier je veux dire. De sorte que ma tête cogne contre le chambranle, c'est fatal. Et cela lui est égal, à ma tête, au point où elle en est, mais celui qui la porte s'écrie, Eh Bob doucement! par respect peut-être, car il ne me connaît pas, il ne m'a pas connu, ou par crainte de se faire mal aux doigts. Pan! Doucement! Vas-y! La porte! Et voilà la chambre vacante enfin et en mesure, après désinfection, car sait-on jamais, de recevoir une famille nombreuse ou un couple de tourtereaux. Oui, c'est arrivé déjà, on attend seulement le moment de s'en servir, voilà ce que je me dis. Mais je me dis tant de choses, qu'y a-t-il de vrai dans ce babil? Je ne sais pas. Je crois seulement que je ne peux rien dire qui ne soit vrai, je veux dire qui ne me soit déjà arrivé, ce n'est pas la même chose mais ça ne fait rien. Oui, c'est ce que j'aime en moi, enfin une des choses que j'aime, que je sois capable de dire *Up the Republic*, par exemple, ou *Chérie*, sans avoir à me demander si je n'aurais pas mieux fait de dire autre chose, ou de me taire. Oui, je n'ai qu'à ouvrir la bouche pour qu'elle témoigne de ma vieille histoire et du long silence qui m'a rendu muet, de sorte que tout se passe dans un

grand silence. Et si jamais je me tais c'est qu'il n'y aura plus rien à dire, même si tout n'est pas dit, même si rien n'a été dit. Mais laissons là ces questions morbides et revenons à celle de mon décès, d'ici deux ou trois jours si j'ai bonne mémoire. A ce moment-là c'en sera fait des Murphy, Mercier, Molloy, Moran et autres Malone, à moins que ça ne continue dans l'outre-tombe. Mais pas de midi à vingt-trois heures, défungeons d'abord, après nous aviserons. Combien de personnes ai-je tuées, en les frappant sur la tête ou en y foutant le feu? Pris ainsi au dépourvu je n'en vois plus que quatre, des inconnus, je n'ai jamais connu personne. J'ai envie de voir, comme cela m'arrivait autrefois, n'importe quoi, une de ces choses que je n'aurais pu imaginer. Il y avait le vieux aussi, à Londres, revoilà Londres, je lui ai tranché la gorge avec son rasoir. Ça fait cinq. Il me semble qu'il avait un nom, celui-là. Oui, il me faudrait maintenant un peu d'imprévu, en couleur autant que possible, ça me ferait du bien. Car je ne ferai plus peut-être qu'un seul voyage, dans les longues galeries que je connais, avec mes petits soleils et lunes que j'accroche et mes poches pleines de cailloux pour représenter les hommes et leurs saisons, plus qu'un seul, c'est ce que je me souhaite. Puis reviendrai ici, à moi, c'est vague, pour ne plus me quitter, plus me demander ce que je n'ai pas. Nous reviendrons tous peut-être, réunis, pour ne plus nous quitter, plus nous espionner, dans cette sale petite chambre, blanchâtre et voûtée comme creusée dans l'ivoire, et quel ivoire, on dirait un vieux chicot. Ou je reviendrai seul, aussi seul qu'en m'en allant, mais je n'y compte pas, je les entends d'ici, criant après moi dans les couloirs, trébuchant dans les gravats, me suppliant de les emmener. Voilà qui est décidé. J'ai juste le temps, si j ai bien calculé, et si j'ai mal calculé tant mieux, je ne demande pas mieux, d'ailleurs je n'ai rien calculé, je ne demande rien non plus. Juste le temps d'aller faire un dernier tour, de revenir et de faire tout ce que j'ai à faire ici, car j'ai encore à faire ici, je ne sais plus quoi par exemple, ah oui, mettre de l'ordre dans mes possessions, et puis encore autre chose, je ne sais plus, mais ça me reviendra, au moment voulu. Seulement avant de partir j'aimerais bien trouver un trou dans le mur, derrière lequel il se passe des choses si extraordinaires, sans cesse, et souvent en couleur. Un dernier petit coup d'œil et il me semble que je partirais content comme pour — j'allais dire Cythère, décidément il est temps que ça s'arrête. Après tout cette fenêtre est ce que je veux bien qu'elle soit, jusqu'à un certain

point, c'est ça, ne te compromets pas. Je remarque tout d'abord qu'elle s'est singulièrement arrondie, jusqu'à ressembler presque à un œil de bœuf, ou à un hublot. Ça ne fait rien, du moment qu'il y a quelque chose de l'autre côté. Je vois d'abord la nuit, ce qui m'étonne, je me demande pourquoi, parce que je veux être étonné, encore une fois. Car chez moi il ne fait pas nuit, je le sais, ici il ne fait jamais nuit, quoi que j'aie pu dire, mais il fait souvent moins clair qu'en ce moment, tandis que là dehors c'est la pleine nuit, avec peu d'étoiles, mais suffisamment pour indiquer que ce ciel noir est bien celui des hommes et non pas tout simplement peint sur la vitre, car ça tremble, à la façon des vraies étoiles, ce qui ne serait pas le cas si c'était peint. Et comme si cela ne suffisait pas pour m'assurer qu'il s'agit vraiment du dehors, voilà que la fenêtre d'en face s'allume, ou que je me rends compte qu'elle est allumée, car je ne suis pas de ceux qui peuvent tout embrasser d'un seul coup d'œil, mais je dois regarder longuement et laisser aux choses le temps de faire le long chemin qui me sépare d'elles. Et c'est là en effet un hasard heureux et de bon augure, car j'aurais pu ne rien trouver de mieux, pour m'aider à partir de cet endroit encore au monde mal fermé, que le ciel nocturne où rien ne se passe, bien qu'il soit plein de tumulte et de violence. Ou alors il faut avoir toute la nuit devant soi, pour suivre les lentes chutes et montées des autres mondes, quand il y en a, ou pour attendre les météores, et moi je n'ai pas toute la nuit devant moi. Et cela ne m'intéresse pas de savoir s'ils se sont levés avant l'aube ou s'ils ne se sont pas encore couchés ou s'ils se sont levés au milieu de la nuit avec l'intention peut-être de se recoucher et de dormir, dès qu'ils auront fini. Et cela me suffit de les voir debout l'un contre l'autre derrière le rideau, qui est sombre, de sorte que c'est une lumière sombre, si l'on peut dire, et qui leur fait une ombre peu nette, car ils sont collés si étroitement l'un contre l'autre qu'on dirait un seul corps et par conséquent une seule ombre. Mais quand ils chancellent je vois bien qu'ils sont deux, ils ont beau se serrer désespérément, on voit bien que c'est deux corps distincts et séparés, chacun enfermé dans ses frontières, et qui n'ont pas besoin l'un de l'autre pour aller et venir et se maintenir en vie, car ils s'y suffisent largement, chacun pour soi. Ils ont peut-être froid, pour qu'ils se frottent ainsi, car la friction entretient la chaleur et la fait revenir quand elle est partie. Tout cela est joli et curieux, cette grosse chose compliquée faite de plusieurs qui chancelle et se balance,

car ils sont peut-être trois, mais plutôt pauvre en couleur. Mais la nuit doit être chaude, car voilà que le rideau se soulève et qu'éclate tout un bouquet de couleurs charmantes, rose pâle et blancheur de chair, puis un rose plus vif qui doit provenir d'un vêtement, et aussi de l'or que je n'ai pas le temps de m'expliquer. Ils n'ont donc pas froid, pour pouvoir se tenir en si légère tenue en plein courant d'air. Ah que je suis stupide, je vois ce que c'est, ils doivent être en train de s'aimer, ce doit être comme ça qu'on fait. Bon, ça m'a fait du bien. Je vais voir si le ciel est toujours là, puis je m'en vais. Ils sont tout contre le rideau maintenant, ils ne bougent plus. Est-ce possible qu'ils aient fini déjà? Ils se sont aimés debout, comme les chiens. Ils vont pouvoir bientôt se quitter. Ou ils ne font peut-être que souffler, avant de s'attaquer au gros morceau. En avant, en arrière, que ça doit être bon. Ils ont l'air de souffrir. Allez, assez, adieu.

Surpris par la pluie loin de tout abri, Macmann s'arrêta et se coucha, en se disant, La surface ainsi collée au sol restera sèche, alors que debout je me ferais uniformément mouiller, comme si la pluie était une simple question de gouttes-l'heure, comme l'électricité. Il se prosterna donc, après un moment d'hésitation, car il aurait pu tout aussi bien se mettre en supination ou, coupant la poire en deux, sur l'un des deux flancs. Mais il lui semblait que la nuque et le dos jusqu'aux lombes étaient plus fragiles que la poitrine et le ventre, ne se rendant pas compte, pas plus que s'il avait été un cageot de tomates, que toutes ces parties sont intimement et même indissolublement liées les unes aux autres, jusqu'à la mort bien sûr, et à bien d'autres encore dont il n'avait pas la moindre conception, et qu'une goutte d'eau mal à propos sur le coccyx par exemple peut provoquer des spasmes du risorius durant des années, comme cela se voit lorsque, ayant traversé un marécage à pied, on se met tout simplement à tousser et à éternuer, sans rien sentir aux jambes sinon une sorte de bien-être, dû peut-être à l'action de l'eau de tourbe. C'était une pluie lourde, froide et verticale, ce qui faisait supposer à Macmann qu'elle serait brève, comme s'il y avait un rapport entre la violence et la durée, et qu'il allait pouvoir se lever dans dix minutes ou un quart d'heure, le devant poussiéreux. C'est là en effet le genre d'histoire qu'il s'est raconté toute sa vie, en se disant, Il est impossible que ça continue encore longtemps. C'était une heure quelconque de l'après-midi, impossible

de savoir laquelle, il y avait des heures et des heures déjà que durait ce jour blafard, c'était donc l'après-midi, sinon le soir. L'air immobile, sans être froid comme en hiver, semblait sans promesse ni souvenir de tiédeur. Incommodé par l'eau qui remplissait son chapeau, en passant par la fente, Macmann l'enleva et le posa sur sa tempe, c'est-à-dire tourna la tête et coucha sa joue contre la terre. Ses mains serraient, au bout des bras en croix, chacune une touffe d'herbe, avec autant d'énergie que s'il avait été plaqué contre la paroi d'une falaise. Continuons cette description. La pluie lui pilonnait le dos avec un bruit de tambour d'abord, mais bientôt de lessive, comme lorsqu'on fait danser le linge dans la lessiveuse, avec un bruit de glouglou et de succion, et il percevait fort bien et avec intérêt combien différemment, au point de vue sonore, la pluie tombait sur lui et sur la terre, car il avait l'oreille, qui est sur le même plan que la joue ou presque, collée contre la terre, ce qui est rare, par temps de pluie, et il entendait cette sorte de lointain rugissement de la terre qui boit et les soupirs de l'herbe ployée et ruisselante. L'idée de châtiment se présenta à son esprit, coutumier à vrai dire de cette chimère et impressionné probablement par la posture du corps et par les doigts crispés comme dans la souffrance. Et sans savoir exactement quelle était sa faute il sentait bien que vivre n'en était pas une peine suffisante ou que cette peine était en elle-même une faute, appelant d'autres peines, et ainsi de suite, comme s'il pouvait y avoir autre chose que de la vie, pour les vivants. Et il se serait sans doute demandé s'il fallait vraiment être coupable pour être puni, sans le souvenir qu'il avait, de plus en plus accablant, d'avoir consenti à vivre dans sa mère, puis à la quitter. Mais là non plus il ne pouvait voir sa vraie faute, mais plutôt encore une peine, qu'il n'avait pas su mener à bien et qui loin de l'avoir lavé de sa faute n'avait fait que l'y enfoncer plus avant. Et à vrai dire peu à peu les idées de faute et de peine s'étaient confondues dans son esprit, comme font souvent celles de cause et d'effet chez ceux qui pensent encore. Et c'était souvent en tremblant qu'il souffrait et en se disant, Ça va me coûter cher. Mais ne sachant comment s'y prendre pour penser et pour sentir convenablement, il se mettait sans raison à sourire, comme maintenant, comme alors, car il y a loin déjà de cet après-midi, de mars peut-être, ou de novembre peut-être, non, d'octobre plutôt, où la pluie le surprit, loin de tout abri, à sourire et à remercier de cette pluie battante et de la promesse

qu'il y voyait d'étoiles un peu plus tard, pour éclairer son chemin et lui permettre de s'orienter, au cas où il en aurait envie. Car il ne savait pas très bien où il était, sauf qu'il était dans la plaine, et que la montagne n'était pas loin, ni la mer, ni la ville, et qu'il lui suffirait d'une poussière de clarté et de quelques étoiles fixes pour pouvoir s'approcher sensiblement de l'une, ou de l'autre, ou de la troisième, ou pour se maintenir dans la plaine, selon ce qui aurait été décidé. Car pour se maintenir là où il arrive qu'on se trouve il faut de la clarté aussi, à moins de tourner en rond, ce qui est pour ainsi dire impossible dans l'obscurité, ou de ne plus bouger, jusqu'à ce que la lumière revienne, et alors on meurt de froid, à moins qu'il ne fasse pas froid. Mais Macmann aurait été plus qu'humain, après quarante ou quarante-cinq minutes d'attente confiante, voyant que la pluie tombait toujours aussi fort et que le jour s'en allait enfin, s'il n'avait pas commencé à s'en vouloir de ce qu'il avait fait, c'est-à-dire de s'être allongé par terre au lieu d'avoir poursuivi son chemin, en ligne droite autant que possible, dans l'espoir de tomber tôt ou tard sur un arbre ou sur des ruines. Et au lieu de s'étonner de cette pluie si violente et si longue, il s'étonnait de ne pas avoir compris, dès les premières gouttelettes, qu'il allait longuement et violemment pleuvoir, et qu'il ne fallait pas s'arrêter et s'étendre, mais au contraire continuer tout droit devant soi, en pressant autant que possible le pas, car il n'était qu'humain, que fils et petit-fils d'humains. Mais entre lui et ces hommes sévères et graves, à barbe d'abord, ensuite à moustache, il y avait cette différence, que sa semence à lui n'avait jamais fait de mal à personne. Il ne tenait donc à son espèce que du côté de ses ascendants, qui tous étaient morts, en croyant s'être perpétués. Et le mieux vaut tard que jamais, qui permet aux vrais hommes, aux vrais chaînons, de reconnaître leur erreur, de s'en relever et se hâter vers la suivante, n'était pas à la portée de Macmann, à qui il semblait parfois qu'il n'aurait pas assez de l'éternité pour se traîner et se vautrer dans sa mortalité. Et sans aller jusque-là, qui a assez attendu attendra toujours, et passé un certain délai il ne peut plus rien arriver, ni venir personne, ni y avoir autre chose que l'attente se sachant vaine. C'était peut-être son cas. Et quand on meurt (par exemple), c'est trop tard, on ne vit plus assez pour pouvoir s'arrêter. Il en était peut-être là. Mais on dirait que non, quoique les actes ne comptent guère, je le sais, je le sais, ni ce qui passe par la tête. Oui, on dirait vraiment que non. Car

s'étant reproché ce qu'il avait fait, et son erreur monstrueuse d'appréciation, au lieu de se lever et de se remettre en mouvement il se retourna sur le dos, ce qui offrit tout son devant au déluge. Et ce fut alors qu'apparurent clairement ses cheveux pour la première fois depuis ses marches tête nue dans sa riante campagne natale, son chapeau étant resté à la place que sa tête venait de quitter. Car lorsque, étant couché à plat ventre dans un endroit sauvage et pour ainsi dire sans limites, on se retourne sur le dos, alors il y a déplacement latéral de tout le corps, et de la tête avec le reste, à moins qu'on ne fasse exprès de l'éviter, et la tête vient se poser à x pouces approximativement de là où elle était, x étant la largeur des épaules en pouces, car la tête se trouve au beau milieu des épaules. Mais si l'on se trouve dans un lit étroit, je veux dire juste assez large pour vous recevoir, un grabat quoi, alors on a beau se retourner sur le dos, et puis sur le ventre, et ainsi de suite, la tête reste toujours à la même place, à moins qu'on ne fasse exprès de l'incliner, à droite, à gauche, et il y a sans doute des gens qui se donnent cette peine, dans l'espoir d'un peu de fraîcheur. Il essaya de regarder cette masse noirâtre et ruisselante qui était tout ce qu'il restait de l'air et du ciel, mais la pluie lui fit mal aux yeux et les lui ferma. Alors il ouvrit la bouche et resta longtemps ainsi, la bouche ouverte et les mains aussi, et aussi loin que possible l'une de l'autre. Car, chose curieuse, on a moins tendance à s'accrocher au sol lorsqu'on est sur le dos que lorsqu'on est sur le ventre, voilà une remarque curieuse et qui pourrait se prêter à de fertiles développements. Et comme une heure plus tôt il avait remonté ses manches pour pouvoir s'agripper plus solidement à l'herbe, de même alors il les remonta à nouveau, pour sentir la pluie lui marteler les paumes, qu'on appelle aussi les creux de la main, ou les plats, ça dépend. Et au beau milieu — mais j'allais oublier la chevelure, qui au point de vue couleur était alors au blanc à peu près ce qu'au noir était la teinte de l'heure et au demeurant extrêmement longue par derrière et de chaque côté. Et par un temps sec et venteux elle serait allée folâtrer dans l'herbe à la manière presque de l'herbe même. Mais la pluie la plaquait au sol et la malaxait avec l'herbe et la terre dans une sorte de pâte boueuse, pas une pâte boueuse, une sorte de pâte boueuse. Et au beau milieu de sa souffrance, car on ne reste pas si longuement dans une pareille posture sans en être incommodé, il se mit à souhaiter que la pluie ne cesse jamais ni par voie de conséquence

sa souffrance ou douleur, car c'était la pluie qui le faisait souffrir presque certainement, la station allongée n'ayant en soi rien de particulièrement déplaisant, comme s'il existait un rapport entre ce qui souffre et ce qui fait souffrir. Car la pluie pouvait s'arrêter sans qu'il cesse de souffrir, comme il pouvait cesser de souffrir sans que pour autant la pluie s'arrête. Et cette importante demi-vérité, il l'entrevoyait peut-être déjà. Car tout en regrettant de ne pas pouvoir passer le temps qu'il lui restait à vivre (et qui en aurait été agréablement abrégé) sous cette pluie pesante, froide (sans être glaciale) et perpendiculaire, tantôt prosterné et tantôt renversé, il n'était pas loin de se demander s'il ne se trompait pas en croyant souffrir à cause d'elle et si en réalité sa gêne n'avait pas de tout autres causes. Car cela ne suffit pas aux gens de souffrir, mais il leur faut la chaleur et le froid, la pluie et son contraire qui est le beau temps, et avec cela l'amour, l'amitié, la peau noire et l'insuffisance sexuelle et peptique par exemple, bref les fureurs et démences trop nombreuses heureusement pour être dénombrées du corps y compris le crâne et de ses cadres, je me demande ce que ça veut dire, tel le pied bot, afin qu'ils puissent savoir très exactement ce que c'est qui ose empêcher leur bonheur d'être sans mélange. Car c'est là une chose qu'on supporte difficilement d'ignorer. Et on a même vu des rigoristes n'avoir de cesse qu'ils n'eussent déterminé si leur sarcome était au pylore ou si au contraire il n'était pas plutôt au duodénum. Mais ce sont là des envolées dont Macmann n'avait pas encore les ailes, et c'était même une créature plutôt terre à terre de son naturel et peu faite pour la raison pure, surtout dans les circonstances où nous avons eu le bonheur de le circonscrire. Et à vrai dire il était de par son tempérament plus près des reptiles que des oiseaux et pouvait subir sans succomber des mutilations massives, se sentant mieux assis que debout et couché qu'assis, de sorte qu'il se couchait et s'asseyait au moindre prétexte et ne se levait pour repartir que lorsque le *struggle for life* ou élan vital lui mettait le feu au cul. Et une bonne partie de son existence a dû se passer dans une immobilité de pierre, pour ne pas dire les trois quarts, et même les quatre cinquièmes, immobilité de surface dans les premiers temps mais qui gagna peu à peu je ne dirai pas les œuvres vives, mais tout au moins la sensibilité et l'entendement. Et il faut croire qu'il reçut en partage de ses nombreux aïeux, par le truchement de son papa et de sa maman, par un heureux hasard et entre autres atouts bien entendu,

un système végétatif à toute épreuve, pour avoir atteint l'âge qu'il vient d'atteindre, et qui n'est qu'une plaisanterie à côté de l'âge qu'il atteindra, c'est moi qui me le dis, sans pépin sérieux, je veux dire de nature à le rayer séance tenante du nombre des mourants. Car personne ne lui est jamais venu en aide, pour l'aider à éviter les épines et pièges qui jonchent la voie de l'innocent, mais il n'a jamais disposé que de ses propres forces pour aller du matin au soir et puis du soir au matin sans blessure mortelle. Et notamment il n'a jamais reçu que fort peu de dons, et de fort peu d'importance, en espèces sonnantes, ce qui n'aurait pas tiré à conséquence s'il avait su s'en procurer, à la sueur de son front ou en se servant de son intelligence. Mais ayant reçu la commission par exemple de biner un carré de jeunes carottes par exemple, ou de radis, au tarif de trois et même de six pence l'heure, il lui arrivait couramment de tout arracher, par distraction, ou sous l'empire de je ne sais quel furieux besoin qui lui prenait à la vue des légumes, et même des fleurs, et qui l'aveuglait littéralement à son véritable intérêt, le besoin de faire place nette et de ne plus avoir sous les yeux qu'un peu de terre marron débarrassée de ses parasites, c'était souvent plus fort que lui. Ou sans aller jusque-là, tout se brouillait simplement devant ses yeux, il ne distinguait plus les végétaux destinés à l'embellissement du foyer ou à l'alimentation des hommes et des bêtes d'entre les mauvaises herbes dont on dit qu'elles ne servent à rien, mais qui doivent avoir leur utilité elles aussi, pour que la terre les favorise tant, tel le chiendent cher aux chiens et dont les hommes à leur tour sont arrivés à tirer une tisane, et l'outil lui tombait des mains. Et même les humbles travaux de voirie auxquels il s'était plus d'une fois attaqué, en se disant qu'il était peut-être un boueux qui s'ignorait, ne lui réussissaient guère mieux. Et il était lui-même obligé de convenir que là où il avait balayé avait l'air encore plus sale à son départ qu'à son arrivée, comme si un démon l'avait poussé à se servir de son balai, de sa pelle et de sa brouette, tous mis gratuitement à sa disposition par la municipalité, pour aller chercher les ordures là où le hasard les avait dérobées à la vue des contribuables et pour les ajouter ainsi récupérées à celles déjà visibles et qu'il avait pour mission de faire disparaître. De sorte qu'en fin de journée, tout le long du secteur qui lui avait été confié, on voyait pelures d'orange et de banane, mégots, papiers innommables, crottes de chien et de cheval et autres immondices, concentrés avec

soin le long des trottoirs ou ramenés avec diligence vers le haut de la chaussée, dans le but apparemment d'inspirer aux passants le plus de dégoût possible et de provoquer le maximum d'accidents, dont des mortels, par glissade. Et cependant il s'était sincèrement efforcé de donner satisfaction, en observant la façon de faire de ses collègues plus expérimentés, et en s'y conformant. Mais tout se passait comme si vraiment il n'était pas maître de ses mouvements et ne savait ce qu'il faisait, pendant qu'il le faisait, ni ce qu'il avait fait, une fois qu'il l'avait fait. Car il fallait qu'on lui dise, Mais regardez donc ce que vous avez fait, en lui mettant pour ainsi dire le nez dedans, sinon il ne s'en rendait pas compte et croyait avoir procédé comme n'importe quel homme de bonne volonté aurait procédé à sa place et être arrivé à peu près au même résultat, malgré son manque d'expérience. Par contre les menus services qu'il se rendait à lui-même, comme lorsque par exemple il avait à remplacer un de ses boutons, qui n'avaient pas la vie longue, étant pour la plupart en bois et soumis à toutes les rigueurs de la zone tempérée, il en avait vraiment le chic comme on dit, et cela en l'absence du moindre outillage. Et une grande partie de son existence, c'est-à-dire de la moitié ou du quart de son existence comportant des mouvements plus ou moins coordonnés du corps, il l'avait passée à ces petits travaux non rémunérés de confection et de réfection souvent d'une certaine ingéniosité. Car il le fallait s'il voulait continuer à aller et venir, et à vrai dire il n'y tenait pas, mais il le fallait, pour des raisons obscures et connues qui sait de Dieu seul, quoique à vrai dire Dieu ne semble pas avoir besoin de raisons pour faire ce qu'il fait et pour omettre ce qu'il omet, au même degré que ces créatures. Mais sait-on jamais. Tel semblait être Macmann, vu sous un certain angle, incapable de biner sans tout dévaster un parterre de pensées ou de soucis, et avec cela sachant consolider ses bottines avec de l'écorce de saule et des liens d'osier, afin de pouvoir aller et venir de temps en temps sur la terre sans trop se blesser aux cailloux, aux épines et aux morceaux de verre provenant de l'incurie ou de la méchanceté des hommes, en maugréant à peine, car il le fallait. Car il ne savait faire attention à son chemin et y choisir les endroits où poser l'un après l'autre les pieds (ce qui lui aurait permis d'aller pieds nus). Et il l'aurait su que cela ne lui aurait pas servi à grand-chose, tant il était peu maître de ses mouvements. Et à quoi bon viser les endroits moussus et lisses si le pied tombe

à côté, sur les silex et les tessons, ou s'enfonce jusqu'au genou dans les bouses. Mais pour passer maintenant à un autre ordre de considération, il est peut-être loisible de souhaiter à Macmann, puisque souhaiter ne coûte rien,éventuellement une paralysie généralisée épargnant à la rigueur les bras si cela se fait, dans un endroit imperméable autant que possible au vent, à la pluie, aux bruits, au froid, aux grandes chaleurs comme celles du septième siècle et à la lumière du jour, avec un ou deux édredons à toutes fins utiles et une âme charitable mettons hebdomadaire chargée de pommes au couteau et de sardines à l'huile destinées à reculer jusqu'aux extrêmes limites du possible l'échéance fatale, ce serait épatant. Mais en attendant, le fait de s'être retourné sur le dos n'ayant nullement atténué la violence de la pluie, Macmann se mit enfin à s'agiter, en se jetant à droite et à gauche comme sous l'empire de la fièvre, en se déboutonnant et se reboutonnant, et finalement en tournant sur lui-même toujours dans le même sens, peu importe lequel, avec un court arrêt après chaque révolution d'abord, puis sans plus s'arrêter. Et en principe son chapeau aurait dû le suivre, attendu qu'il était attaché au manteau, et la ficelle aurait dû s'entortiller autour de son cou, mais il n'en fut rien, car la théorie est une chose et la réalité une autre, et le chapeau restait là où il était, je veux dire à sa place, comme une chose abandonnée. Mais il viendrait peut-être un jour un jour de grand vent qui le verrait, sec et léger à nouveau, courir et bondir sur la plaine et arriver ainsi jusqu'aux abords de la ville ou de l'océan, mais pas forcément. Maintenant ce n'était pas la première fois que Macmann se roulait par terre, mais il l'avait toujours fait sans arrière-pensée locomotrice. Tandis qu'alors, tout en s'éloignant de l'endroit où la pluie l'avait surpris, loin de tout abri, et qui continuait grâce au chapeau à trancher sur l'espace environnant, il comprit qu'il avançait avec régularité et même une certaine rapidité, selon l'arc d'un cercle gigantesque probablement, car il se supposait une extrémité plus lourde que l'autre, sans savoir laquelle, mais de peu. Et tout en roulant il conçut et polit le projet de continuer à rouler toute la nuit s'il le fallait, ou tout au moins tant que ses forces ne l'auraient pas abandonné, et de s'approcher ainsi des confins de cette plaine qu'à vrai dire il ne lui tardait nullement de quitter, mais qu'il quittait néanmoins, il le savait. Et sans ralentir son allure il se prit à rêver d'un pays plat où il n'aurait jamais plus à se lever ni à se maintenir debout en

équilibre, d'abord sur le pied droit par exemple, ensuite sur le pied gauche, et où il pourrait aller et venir et de cette façon survivre, à la manière d'un grand cylindre doué d'intelligence et de volonté. Et sans se laisser aller exactement à des projets d'avenir, car

Vite mes possessions. Du calme, du calme, deux fois, j'ai le temps, j'ai tout le temps. Mon crayon, mes deux crayons, celui dont il ne reste plus entre mes énormes doigts que la mine, sortie entièrement du bois, et l'autre, long et rond, dans le lit quelque part, que je tenais en réserve, je sais qu'il est là, si j'ai le temps quand j'aurai fini je le chercherai, si je ne le trouve pas je ne l'aurai pas, j'apporterai le correctif, avec l'autre, s'il en reste. Du calme, du calme. Mon cahier, je ne le vois pas, mais je le sens dans ma main gauche, je ne sais pas d'où il vient, je ne l'avais pas en arrivant ici, mais je sens qu'il est à moi. C'est ça, comme si j'avais soixante ans. Le lit serait donc à moi aussi, et la petite table, le plat, les vases, l'armoire, les couvertures. Que non, rien de tout cela n'est à moi. Mais le cahier est à moi, je ne peux pas expliquer. Les deux crayons donc, le cahier et puis le bâton, que je n'avais pas non plus en venant ici, mais que je considère comme m'appartenant. J'ai dû le décrire déjà. Je suis calme, j'ai le temps, mais je décrirai le moins possible. Il est dans le lit avec moi, sous les couvertures, autrefois je m'y frottais en me disant, C'est une petite femme. Mais il est si long qu'il sort de dessous l'oreiller et s'en va finir loin derrière moi. Je continue de mémoire. Il fait noir. Je vois à peine la fenêtre. Elle doit laisser passer la nuit à nouveau. J'aurais le temps de pêcher dans mes affaires, de les ramener jusqu'au lit une à une ou plusieurs à la fois, accrochées les unes aux autres comme cela arrive souvent aux choses abandonnées, que je n'y verrais rien. Et j'en ai en effet le temps peut-être, faisons comme si j'en avais le temps, mais n'en faisons rien. Mais il ne doit pas y avoir longtemps que j'ai tout revu et contrôlé, par un temps plutôt clair, en prévision de cette heure. Mais depuis j'ai dû tout oublier. Non, pas tout, il est rare qu'on oublie tout. Une aiguille piquée dans deux bouchons, afin qu'elle ne me pique pas moi, car si la pointe pique moins que le chas, non, ça ne va pas, car si la pointe pique plus que le chas, le chas pique aussi, ça ne va pas non plus. Autour de la tige, visible entre les deux bouchons, s'enroule encore un peu de fil noir. Mon fourneau de pipe, bien que je ne me

sois jamais servi d'une pipe à tabac. J'ai dû le trouver quelque part, par terre, au cours d'un déplacement. Il était là, dans l'herbe, jeté parce qu'il ne pouvait plus servir, le tuyau s'étant cassé net, là où il s'enfile dans le fourneau. On aurait pu réparer cette pipe, mais on a dû se dire, Bah, je m'en achèterai une autre. Seulement moi je n'ai trouvé que le fourneau. Mais tout ça c'est des suppositions. Je l'ai trouvé joli peut-être, ou j'ai éprouvé pour lui cet étrange sentiment de pitié que j'ai si souvent éprouvé devant les choses, surtout les petites choses amovibles en bois et en pierre, et qui me faisait désirer les avoir sur moi et les garder toujours, de sorte que je les ramassais et les mettais dans ma poche, souvent en pleurant, car j'ai pleuré très vieux, étant resté jeune au fond côté affections et passions, malgré mon expérience. Et sans la compagnie de ces petits objets que je ramassais par-ci par-là, au hasard de mes déplacements, et qui me faisaient quelquefois l'impression d'avoir eux aussi besoin de moi, j'aurais pu être acculé à la fréquentation des bonnes âmes ou aux consolations d'une confession quelconque, mais je ne crois pas. Et j'aimais, je m'en souviens, tout en marchant, les mains plongées dans mes poches, car j'essaie de parler de l'époque où je marchais encore sans bâton et à plus forte raison sans béquilles, j'aimais tâter et caresser les objets durs et nets qui s'y trouvaient, dans mes profondes poches, c'était ma façon de leur parler et de les rassurer. Et je m'endormais volontiers en tenant à la main un caillou, un marron d'Inde ou une pomme de pin, et je les tenais encore à mon réveil, les doigts repliés dessus, malgré le sommeil qui fait du corps un chiffon, afin qu'il se repose. Et ceux dont je me lassais ou que d'autres venaient remplacer dans mon affection, je les jetais, c'est-à-dire que je cherchais longuement l'endroit où ils fussent tranquilles pour toujours, où jamais personne ne pût les trouver à moins d'un hasard extraordinaire, et de tels endroits sont rares, et je les y posais avec soin. Et quelquefois je les enterrais, ou je les jetais à la mer, de toutes mes forces aussi loin que possible de la terre, ceux dont j'avais la certitude qu'ils ne flotteraient pas, même brièvement. Mais même les amis en bois, j'en ai envoyé au fond un certain nombre, en les lestant d'une pierre. Mais j'ai compris qu'il ne fallait pas. Car la ficelle une fois pourrie ils remonteront à la surface, si ce n'est d'ores et déjà chose faite, et reviendront à la terre, tôt ou tard. C'est ainsi que je me défaisais des choses aimées que je ne pouvais plus garder, par la faute

d'amours nouvelles. Et souvent je les regrettais. Mais je les avais si bien cachées que moi-même ne savais plus les retrouver. Voilà comme il faut faire, comme si j'avais encore du temps à tuer. C'est d'ailleurs le cas, je le sais bien au fond. Alors pourquoi jouer à l'urgence? Je ne sais pas. C'est peut-être urgent après tout. J'ai eu cette impression tout à l'heure. Mais mes impressions. Et si je n'y tenais pas tant que ça, à me rappeler tout ce qui me reste de tout ce que j'ai eu, une bonne douzaine d'objets au bas mot? Si, si, il le faut absolument. Où en étais-je? Mon fourneau, je ne m'en suis donc jamais débarrassé. Il me servait de récipient, j'y mettais un tas de choses, je me demande ce que j'ai bien pu y mettre, dans un si petit espace, et je lui avais fabriqué un couvercle en fer blanc. Au suivant. Ce pauvre Macmann. Décidément il ne m'aura jamais été donné de rien achever, sinon de respirer. Il ne faut pas être gourmand. Mais est-ce ainsi qu'on étouffe? Il faut croire. Et le râle, qu'est-ce qu'on en fait? Peut-être n'est-il pas de rigueur après tout. Avoir vagi, puis ne pas être foutu de râler. Ce que la vie peut faire passer le goût des protestations. Allons, c'est un détail. Je me demande quel sera mon dernier mot, écrit, les autres s'envolent. Je ne le saurai jamais. Cet inventaire non plus je ne l'achèverai pas, un petit oiseau me le dit, le paraclet peut-être, au nom de psittacidé. Ainsi soit-il. Une massue en tout cas, je n'y peux rien, il faut dire ce qui est, sans chercher à comprendre, jusqu'au bout. Il y a des moments où j'ai le sentiment d'être ici depuis toujours, peut-être même d'y être né. Cela expliquerait beaucoup de choses. Ou d'être revenu ici après une longue absence. Mais c'est fini, les sentiments, les hypothèses. Cette massue est à moi, un point c'est tout. Elle est tachée de sang, mais insuffisamment, insuffisamment. Je me suis mal défendu, mais je me suis défendu. C'est ce que je me dis quelquefois. Une chaussure montante, primitivement jaune, je ne sais plus pour quel pied, le gauche sans doute, celui de mes levers. L'autre est partie. Ils me l'ont prise, au début, alors qu'ils ignoraient encore que je n'allais plus pouvoir me mouvoir. Et ils m'ont laissé l'autre, dans l'espoir qu'en la voyant seule j'aurais du chagrin. Les hommes sont ainsi. Ou elle est peut-être sur l'armoire. Je l'ai cherchée partout, en effet, avec mon bâton, mais j'ai oublié le dessus de l'armoire. Et comme je ne la chercherai jamais plus, ni sur l'armoire ni ailleurs, ni elle ni autre chose, elle n'est plus à moi. Car ne sont à moi que les choses dont je connais la situation, assez bien pour

pouvoir les attraper, à la rigueur, c'est la définition que j'ai adoptée, pour définir mes possessions, sinon je n'en finirais pas, mais de toute façon je n'en finirai pas. Elle ne ressemblait pas beaucoup — mais j'ai tort d'en parler — à celle que j'ai toujours, la jaune, qui a ceci de remarquable, le grand nombre de ses œillets, je n'ai jamais vu une chaussure avec tant d'œillets, inutilisables pour la plupart, étant devenus des fentes, de trous qu'ils étaient. Toutes ces choses sont ensemble dans le coin, pêle-mêle. Je pourrais les attraper, même dans cette obscurité, je n'aurais qu'à le vouloir. Je les repèrerais au toucher, le message affluerait tout le long de mon bâton, j'accrocherais l'objet désiré et l'amènerais jusqu'en bas du lit, je l'entendrais glisser ou sautiller vers moi le long du plancher, de plus en plus proche, de moins en moins cher, je le hisserais sur le lit en faisant attention à la fenêtre, au plafond, et enfin je l'aurais dans mes mains. Si c'était mon chapeau je le mettrais peut-être, ça me rappellerait le bon vieux temps, quoique j'en garde un souvenir suffisant. Il n'a pas de bord, il ressemble à une cloche à melon. Pour le mettre et l'ôter il faut le prendre à pleine main, en serrant. C'est peut-être le seul objet encore à moi dont je me rappelle assez bien l'histoire, je veux dire à partir du moment où il est devenu ma propriété exclusive. Je sais dans quelles circonstances il a perdu son bord, j'étais là. C'était pour me permettre de le garder pendant le sommeil. J'aimerais qu'on l'enterre avec moi, c'est un caprice bénin, mais comment faire? Mémorandum, le mettre à tout hasard, bien enfoncé, avant qu'il soit trop tard. Mais chaque chose en son temps. Je me demande si je dois continuer. Je sens que je m'attribue peut-être des choses que je n'ai plus, et que je porte disparues d'autres qui ne le sont pas, et qu'il existe d'autres enfin, là-bas dans le coin, appartenant à une troisième catégorie, celle de celles dont j'ignore tout et au sujet desquelles par conséquent je ne risque ni de me tromper ni d'avoir raison. Et je me dis aussi que depuis le dernier contrôle de mes possessions il est passé de l'eau sous Butt Bridge, dans les deux sens. Car j'ai assez péri dans cette chambre pour savoir que des choses en sortent, et que d'autres y rentrent, par je ne sais quelle agence. Et parmi celles qui sortent il en est qui reviennent, après une absence plus ou moins prolongée, et d'autres qui ne reviennent jamais. De sorte que, parmi celles qui rentrent, certaines me sont familières, tandis que d'autres ne le sont pas. Je ne comprends pas. Et, chose encore plus curieuse, il y a toute une série d'objets

n'ayant apparemment rien de particulier en commun, qui ne m'ont jamais quitté, depuis que je suis ici, mais sont restés sagement à leur place, dans le coin, comme dans n'importe quelle chambre inhabitée. Ou alors ce qu'ils ont fait vite. Comme tout ça sonne faux. Mais rien ne me dit qu'il en sera toujours ainsi. Je ne m'explique pas autrement l'aspect changeant de mes possessions. Ni ainsi. De sorte que, rigoureusement parlant, il m'est impossible de savoir, d'un instant à l'autre, ce qui est à moi et ce qui ne l'est pas, selon ma définition. Alors je me demande si je dois continuer, à dresser un inventaire n'ayant peut-être avec la réalité que des rapports fort lointains, et si je ne ferais pas mieux de m'arrêter net et de me livrer à un autre genre de distraction, tirant moins à conséquence, ou d'attendre tout simplement, en ne faisant rien, ou en comptant peut-être, un, deux, trois et ainsi de suite, d'être enfin dans l'impossibilité de me nuire. Voilà ce que c'est que d'être scrupuleux. Si j'avais un penny je lui en confierais la décision. Décidément la nuit est longue et pauvre en conseil. Si je persistais quand même jusqu'à l'aube. Bonne idée, excellente idée. Si à l'aube je suis toujours là, j'aviserai. J'ai sommeil. Mais je n'ose pas dormir. Après tout des rectifications in extremis, in extremissimis, sont toujours possibles. Mais est-ce que je ne viens pas de m'éteindre? Allez, Malone, tu ne vas pas recommencer. Si je faisais venir toutes mes possessions telles quelles et les prenais avec moi dans le lit? Est-ce que ça servirait à quelque chose? Je suppose que non. Mais je le ferai peut-être. J'ai toujours cette ressource. Quand je verrai plus clair. Alors je les aurai tout autour de moi, sur moi, sous moi, à mes côtés, je serai au milieu de mes possessions, dans le coin il n'y aura plus rien, tout sera dans le lit, avec moi. Je tiendrai à la main ma photo, ma pierre, pour qu'elles ne s'en aillent pas. Je mettrai mon chapeau. J'aurai peut-être quelque chose dans la bouche, mon papier journal peut-être, ou mes boutons, et je serai couché sur d'autres trésors encore. Ma photo. Parlons-en. Ce n'est pas une photo de moi, mais je ne suis peut-être pas loin. C'est un âne, pris de face et d'assez près, au bord de l'océan, ce n'est pas l'océan, mais pour moi c'est l'océan. On a essayé naturellement de lui faire lever la tête, pour que ses beaux yeux s'impriment sur la pellicule, mais il la tient baissée. On voit à ses oreilles qu'il n'est pas content. On lui a mis un canotier sur la tête. Les maigres jambes dures et parallèles, les petits sabots à fleur de sable. Les contours sont flous, c'est le rire du

photographe qui a fait trembler l'appareil. L'océan a l'air si pe naturel qu'on se dirait au studio. Mais ne devrais-je pas dir plutôt le contraire? Plus aucune trace de vêtements par exempl sauf la chaussure, le chapeau et trois chaussettes, je les ai comptée Où sont-ils passés, mes vêtements, mon pardessus, mon pantalo et la flanelle que m'avait donnée M. Quin, en me signifiant qu' n'en avait plus besoin? On les a peut-être brûlés. Mais il ne s'agi pas de ce que je n'ai plus, tout ça ne compte pas dans un momen pareil, quoi que l'on dise. D'ailleurs je crois que je vais m'arrêter Je gardais le meilleur pour la fin, mais je ne me sens pas bien, j m'en vais peut-être, mais ça m'étonnerait. C'est une défaillanc passagère, tout le monde connaît ça. On défaut, puis ça passe, le forces reviennent et on recommence. C'est probablement ce qu va m'arriver. Je bâille, bâillerais-je si c'était sérieux? Pourquo pas. Je mangerais volontiers un peu de soupe, il me semble, s' en restait. Non, même s'il en restait je n'en mangerais pas. Na. O ne renouvelle plus ma soupe depuis quelques jours, l'ai-je dit, j'a dû le dire. J'ai beau renvoyer ma table contre la porte, la ramene auprès de moi, la faire aller et venir dans l'espoir que le bruit ser perçu et correctement interprété, par qui de droit, au cas où s'agirait d'un oubli, le plat reste vide. Le vase par contre rest plein et l'autre se remplit lentement. Si jamais j'arrive à le rempli je les viderai tous les deux sur le plancher, mais il y a peu de chance Ne mangeant plus rien je m'intoxique moins et mes évacuation se raréfient. Les vases ne semblent pas être à moi, j'en ai seule ment la jouissance. Ils rentrent bien dans ma définition de ce qu est à moi, mais ils ne sont pas à moi. C'est peut-être la définitio qui est mauvaise. Ils ont chacun deux anses en face l'une d l'autre, dépassant le bord, ce qui me permet de les manœuvrer e y glissant mon bâton, de les soulever et de les déposer. Tout a ét prévu. Ou c'est un heureux hasard. Il ne me sera donc pas diffi cile de les renverser, si j'y suis acculé, et d'attendre qu'ils se vident le temps qu'il faudra. Parler de mes vases m'a ravigoté un peu. Il ne sont pas à moi, mais je dis mes vases comme je dis mon lit, m fenêtre, comme je dis moi. Je n'en vais pas moins m'arrêter. Ce son mes possessions qui m'ont fait défaillir, si j'en reprends l'énumé ration je défaudrai à nouveau, car les mêmes causes donnent lie aux mêmes effets. J'aurais voulu parler de mon couvercle d timbre de bicyclette, de ma moitié de béquille, la moitié avec l traverse, on dirait une béquille de bébé. Je peux encore le faire d

reste, qu'est-ce qui m'en empêche, je ne sais pas, quelque chose m'en empêche. Dire que je vais peut-être mourir de faim, d'inanition plutôt, après avoir toute ma vie lutté avec succès contre ce fléau. Je ne peux pas le croire. Aux vieillards impotents on donne la pâture, jusqu'au bout. Et quand ils ne peuvent plus ingurgiter on leur enfile un tuyau dans l'œsophage, ou dans le rectum, et on leur entonne de la bouillie vitaminée, histoire de ne pas avoir un meurtre sur les bras. Je mourrai donc de vieillesse pure et simple, rassasié de jours comme avant le déluge, le ventre plein. Peut-être qu'ils me croient mort. Ou qu'ils sont morts eux-mêmes. Je dis eux, quoique au fond je n'en sache rien. Au début, mais était-ce le début, j'ai aperçu une vieille, puis pendant quelque temps un vieux bras jaune, mais tout ça ne faisait probablement qu'exécuter les ordres d'un consortium. Le silence en effet est tel par moments que la terre semble être sans habitants. Voilà où mène l'amour de la généralisation. Il suffit de ne plus entendre, dans son trou, pendant quelques jours, d'autre bruit que celui des choses, pour qu'on commence à se croire le dernier du genre humain. Si je me mettais à crier? Ce n'est pas que je veuille attirer l'attention sur moi, ce serait seulement pour essayer de savoir s'il y a quelqu'un. Mais je n'aime pas crier. J'ai parlé doucement, je suis allé doucement, toujours, comme il sied à qui n'a rien à dire ni ne sait où aller. Car dans ces conditions il est préférable de ne pas se faire remarquer. Sans compter qu'il peut très bien n'y avoir personne dans un rayon de cent pas et ensuite une population si dense que les gens se marchent les uns sur les autres. On n'ose pas approcher. En ce cas je m'époumonerais en pure perte. Je vais quand même essayer. J'ai essayé. Je n'ai rien entendu d'insolite. Si, une sorte de grincement brûlant au fond de la trachée-artère comme lorsqu'on a des aigreurs. Avec de l'entraînement je finirais peut-être par faire entendre un gémissement. Le mieux serait de dormir. Malheureusement je n'ai plus sommeil. D'ailleurs je n'ose pas dormir. Comme je m'ennuie. J'ai raté le coche. Ai-je dit que je ne dis qu'une faible partie des choses qui me passent par la tête? J'ai dû le dire. Je choisis celles qui semblent présenter un certain rapport entre elles. Ce n'est pas toujours facile. J'espère que ce sont les plus importantes. Je me demande si je vais pouvoir m'arrêter. Si je jetais ma mine. Je ne la récupèrerais jamais. Je pourrais en avoir du regret. Ma petite mine. C'est un risque que je ne suis pas disposé à courir en ce moment. Alors comment faire? Je me demande

si je ne pourrais arriver, en me servant de mon bâton comme d'une gaffe, à déplacer mon lit. Il peut très bien être à roulettes, beaucoup de lits le sont. Incroyable que je ne me sois jamais posé cette question depuis le temps que je suis ici. J'arriverais peut-être à le guider à travers la porte, tellement il est étroit, et même à lui faire descendre l'escalier, s'il y a un escalier qui descend. M'en aller. L'obscurité me désavantage, dans un sens. Mais je peux toujours essayer de savoir si le lit se laisse faire. Il suffit d'appuyer le bâton contre le mur et de peser dessus. Et je me vois déjà, si ça marche, en train de faire un petit tour dans ma chambre, en attendant qu'il fasse assez clair pour tenter l'aventure. Pendant ce temps au moins je ne me raconterai plus de conneries. Et puis, qui sait, l'effort physique est capable de me parachever, moyennant un arrêt au cœur.

Samuel BECKETT.

Ernst von Salomon.

LE QUESTIONNAIRE
(fragments)

Le dernier roman d'Ernst von Salomon : Le questionnaire, *est le bilan de sa vie, cette vie qui a commencé sous l'éclairage sinistre de l'assassinat de Rathenau, auquel il a participé très jeune. Prenant prétexte des questions que les autorités d'occupation posent aux ressortissants allemands dans la zone américaine, Ernst von Salomon en a fourni les réponses sur plus de 800 pages de son roman. Il a livré des fragments de sa vie — à dessein morcelés — il a peint les êtres et les choses avec ce relief qui lui est particulier, ce style qui l'apparente à un écrivain allemand peu connu en France, qu'il cite lui-même fréquemment, et qui a mis fin à ses jours en exil : Kurt Tucholsky. Les fragments éparpillés ont cependant un fil conducteur très net : le débat avec des responsabilités personnelles.*

En parlant d'un ami qui a commencé comme lui par conspirer contre la république de Weimar et qui est mort à Ravensbruck pour avoir conspiré contre Hitler, Salomon dit : « La force que nous avons jadis conjurée a mis fin à sa vie. » La phrase est révélatrice, elle est la phrase clé du livre. Salomon et ses pareils ont été des apprentis sorciers. qui ont conjuré les forces du mal et qui n'ont plus su les faire disparaître dans l'abîme infernal d'où elles avaient surgi.

Aussi personnel que soit le roman d'Ernst von Salomon, parfois un plaidoyer pro domo, *ou un effort pour déplacer les responsabilités en se faisant juge lui-même, parfois un pamphlet, souvent baigné dans un éclairage nécessairement oblique, il reste, par sa force d'expression et la persuasion des choses vues, un témoignage saisissant, une coupe à travers l'histoire de l'Allemagne dès la fin de la première guerre mondiale.*

L'assassinat de Rathenau, aussi tragique de conséquences qu'il

fût pour la démocratie allemande, n'a été cependant que le point culminant, un exposé en quelque sorte du drame de cette jeunesse dont Ernst von Salomon a été un représentant typique. La révolution de 1918 s'est greffée sur la débâcle militaire allemande comme un incident et non pas comme une nécessité intérieure, une conséquence inéluctable, préparée depuis longtemps. On ne dira jamais avec assez de force qu'il n'y a pas eu, en fait, de révolution allemande, qu'elle a été freinée, étouffée, enrégimentée par ceux mêmes qui en ont été les promoteurs ou profiteurs.

Dans un passage de ce roman il y a comme un dialogue entre la victime et un de ses meurtriers, un débat idéologique où Salomon peint Rathenau comme conservateur de l'ordre établi, un fasciste qui s'ignore. Cet exemple d'éclairage oblique n'est pas cependant aussi révoltant qu'il puisse paraître, ni dénué de tout fondement, si le reproche s'adresse à tous les liquidateurs de la faillite allemande. Rathenau est tombé sous les balles parce qu'il a été le représentant de ce que les irréductibles appelaient la « politique d'exécution » du Traité de Versailles, politique des concessions aux vainqueurs. Mais le sens intime de cette tragédie a été que les démocrates allemands n'ont pas su expliquer à la jeunesse allemande les vraies raisons de la défaite : le goût du pouvoir démesuré, et les dangers de toute aventûre militaire. Parce qu'une telle éducation leur a manqué, parce qu'on n'a pas su opérer cette conversion à la démocratie, des jeunes comme Salomon ont continué à guerroyer, à fomenter des troubles, en croyant défendre l'honneur national. (Les leçons de cet échec n'ont point été assimilées, et l'histoire connaît des répétitions funestes). Rien ne lie plus, rien ne soude mieux que les actes d'un héroïsme gratuit, que des privations endurées et méconnues. C'est dans les expéditions du Balticum, dans les randonnées de l'Est, c'est aux confins de la Silésie qu'est né en fait le mouvement nazi. Cette petite guerre que les miliciens allemands livraient aux insurgés polonais a été tolérée ou minimisée par les dirigeants de l'Allemagne d'après la première guerre mondiale, et c'est cette aventure qui a été la serre chaude du national-socialisme, la pépinière des bourreaux qui devaient exécuter aussi bien les démocrates allemands que des camarades repentis. Rien de plus instructif que ces pages où Ernst von Salomon retrace la ligne droite de l'évolution allant des premières formations paramilitaires aux bataillons de la Gestapo. Il raconte comment le chef de la notoire Organisation Consul, refuge de tous les mécontents, les déclassés, les antisémites, les insurgés contre une politique d'entente avec les vainqueurs, com-

ment ce promoteur de ce qu'on appelait « le mouvement national », le capitaine Ehrhardt, bien qu'il ait aidé Hitler à mettre le pied à l'étrier, est à son tour traqué par les sbires nazis et ne réussit à sauver sa vie que par une fuite clandestine hors d'Allemagne.

Devant ces exagérations monstrueuses de leurs propres aspirations, des camarades de combat de Salomon se voilent la face comme s'ils ne voulaient pas reconnaître une image familière devenue cauchemar gigantesque. La résistance allemande compte, parmi les victimes de la sauvage répression qui a suivi le complot de juillet 44, beaucoup de ces apprentis sorciers. Quant à Ernst von Salomon, il se réserve, se refuse à suivre ses amis dans le combat clandestin. La réponse qu'il donne à l'un d'eux est caractéristique pour lui : « rien faire c'est la maturité, c'est la vraie responsabilité, la productive ». En fait, l'homme qui a porté son propre passé sur la tribune publique, qui s'en est chargé dans de longues confessions littéraires, en est encore prisonnier. Tout le talent d'Ernst von Salomon ne trompe pas sur le conflit qui se livre toujours en lui, ce conflit entre la conscience de sa responsabilité d'homme et son incapacité d'engagement individuel. Peut-être est-ce là le drame allemand qui a permis au nazisme d'arriver au pouvoir, de s'y maintenir grâce à ceux qui auraient dû être ses adversaires et qui restaient en place « pour empêcher le pire ». Salomon ne se rend pas compte à quel point il manque de logique intérieure quand il s'offusque de trouver chez les soldats américains des traits qui les apparentent à ses anciens amis, comme l'antisémitisme ou la brutalité. Peut-être même y a-t-il une certaine note de triomphe chez lui, à trouver les vainqueurs souvent si pareils aux vaincus, comme si un mal plus ou moins grand justifiait beaucoup de mal. Même désaccord intime quand il refuse de s'identifier avec le régime nazi, et n'arrive cependant pas à s'identifier davantage à ceux des patriotes allemands qui craignaient la victoire de leur propre pays. « J'ai souhaité la victoire allemande malgré et en dépit de tout, et je ne pouvais rien faire pour elle », avoue-t-il — sans frémir à l'idée de ce que serait devenue l'Allemagne, de ce que serait devenu le monde après la victoire nazie, le triomphe final de Hitler.

Antonina Vallentin.

	Yes or No / Ja oder Nein	From / Von	To / Bis	Number / Nummer	Highest office rank held / Höchstes Amt oder höchster Rang	Date Appointed / Antrittsdatum
41. NSDAP		*siehe Anlage*				
42. Allgemeine SS		«	«			
43. Waffen-SS	*nein*	*nicht betreffend*				
44. Sicherheitsdienst der SS	«	«	«			
45. SA		*siehe Anlage*				
46. HJ einschl. BdM	*nein*	*nicht betreffend*				
47. NSDStB.		*bitte, was ist das?*				
48. NSDoB.		«	«			
49. NS-Frauenschaft	*nein*	*nicht betreffend*				
50. NSKK	«	«	«			
51. NSFK	«	«	«			
52. Reichsb. d. deutsch. Beamten	«	«	«			
53. DAF		*siehe 71*				
54. KdF.		«	71			
55. NSV.	*ja*	1944,	1945	?	*kein Amt*	?
56. NS-Reichsb. deutsch. Schwes.	*nein*	*nicht betreffend*				
57. NSKOV	«	«	«			
58. NS-Bund Deutscher Technik	«	«	«			
59. NS-Ärztebund	«	«	«			
60. NS-Lehrerbund	«	«	«			
61. NS-Rechtswahrerbund	«	«	«			
62. Deutsches Frauenwerk	«	«	«			
63. Reichsbund deutscher Familie	«	«	«			
64. NS-Reichsb. f. Leibesübungen	«	«	«			
65. NS-Altherrenbund	«	«	«			
66. Deutsche Studentenschaft	«	«	«			
67. Deutscher Gemeindetag	«	«	«			
68. NS-Reichskriegerbund	«	«	«			
69. Reichsdozentenschaft	«	«	«			
70. Reichskulturkammer		*siehe 51*				
71. Reichsschrifttumskammer	*ja*	1935?	1945	?	*kein Amt*	?
72. Reichspressekammer		*siehe 71*				
73. Reichsrundfunkkammer		«	71			
74. Reichstheaterkammer		«	71			
75. Reichsmusikkammer	*nein*	*nicht betreffend*				
76. Reichsk. d. bild. Künste	«	«	«			
77. Reichsfilmkammer		*siehe 71*				
78. Amerika-Institut	*nein*	*nicht betreffend*				
79. Deutsche Akademie München	«	«	«			
80. Deutsches Auslandsinstitut	«	«	«			
81. Deutsche Christen-Bewegung	«	«	«			
82. Deutsche Glaubensbewegung	«	«	«			
83. Deutscher Fichte-Bund	«	«	«			
84. Deutsche Jägerschaft	«	«	«			
85. Deutsches Rotes Kreuz	«	«	«			
86. Ibero-Amerikan. Institut	«	«	«			
87. Inst. z. Erforsch. d. Judenfr	«	«	«			
88. Kameradschaft USA	«	«	«			
89. Osteuropäisches Institut	«	«	«			
90. Reichsarbeitsdienst (RAD)	«	«	«			
91. Reichskolonialbund	«	«	«			
92. Reichsluftschutzbund	*ja*	1944	1945	?	*kein Amt*	?
93. Staatsakademie für Rassen- und Gesundheitspflege	*nein*	*nicht betreffend*				
94. Volksbund für das Deutschtum im Ausland (VDA)	«	«	«			
95. Werberat d. deutsch. Wirtsch	«	«	«			
Others (Spezify) andere :						
96. Freiw. Feuerw. Kampen/Sylt	*ja*	1936	gegw.	kein	*kein Amt*	
97						
98						

Questionnaire à remplir et liste des principales organisations nazies ou apparentées.

Indiquez sur la liste suivante si vous avez appartenu à l'une des organisations mentionnées ci-contre et quels emplois vous y avez occupés. Utilisez les lignes 96 à 98 pour spécifier si vous avez entretenu des rapports ou été affilié à d'autres associations telles que : sociétés commerciales, associations d'étudiants, unions, syndicats, confréries, chambres, instituts, groupes, corporations, clubs, loges ou toutes autres organisations équivalentes, qu'elles soient sociales, politiques, professionnelles, sportives, éducatives, culturelles, industrielles, commerciales ou honorifiques.

Colonne 1 : Mettez un « oui » ou un « non » en regard de chaque organisation pour indiquer si vous en avez été membre ou non. Pour le cas où vous auriez été candidat, ne tenez pas compte de la colonne et écrivez le mot « candidat », suivi de la date à laquelle vous avez posé votre candidature.

Colonne 2 : Date d'admission.

Colonne 3 : Date à laquelle vous avez cessé d'appartenir à une organisation. Si vous en êtes encore membre, inscrivez « présent ».

Colonne 4 : Indiquez le numéro de votre carte de membre.

Colonne 5 : Indiquez l'emploi ou le rang le plus élevé ou telle place privilégiée et influente occupés par vous. Au cas où vous n'auriez occupé ni les uns ni les autres, inscrivez le mot « aucun » dans les colonnes 5 et 6.

Colonne 6 : Date à laquelle vous avez assumé les fonctions mentionnées dans la colonne 5.

Ce soir de novembre 1938, nous étions, Ille et moi, restés ass tard à jouer aux dés chez mon ami Axel. A cette époque, je tr vaillais simultanément à un scénario et à un projet de film, préparais de surcroît un gros ouvrage, avec quantité de matéria à la clé, sur le rôle joué après guerre en Allemagne par les fonctio naires et traitant, dans le cadre de notre histoire contemporain de l'un des thèmes les plus intéressants et les plus importants l'époque. (Le livre n'est jamais paru.) J'avais demandé audien au ministre d'État, le Dr Meissner, afin de l'interviewer sur s activité durant l'année 1919, et noté les principaux points s lesquels je voulais le questionner. Aussi, la partie de dés chez Ax avait-elle été pour moi une détente particulièrement agréable cela d'autant plus que je gagnais continuellement, ce qui, bie entendu, excita terriblement Axel qui ne savait rien faire sans passionner outre mesure.

Il habitait à Wilmersdorf, dans la Sächsischenstrasse, et m à Charlottenburg, dans la Clausewitzstrasse, à quelque dix minut de chez lui. Si nous désirions, Ille et moi, emprunter le plus cou chemin pour rentrer à la maison, il nous fallait donc travers l'Olivaer Platz, une charmante petite place qui s'ouvrait dire tement à côté du Kurfurstendamm — c'est sur cette place q donnaient les magasins et les boutiques dans lesquels nous avio coutume d'effectuer nos achats quotidiens. A l'angle formé p la Konstanzer Strasse, l'Olivaer Platz et le Kurfurstendamm, trouvait un modeste débit de boissons où nous allions à l'occasio chercher quelques bouteilles lorsque des visiteurs nous arrivaie à l'improviste. Ce soir-là, lorsque je passai avec Ille devant petit bistrot, je marchai sur des débris de verre; regardant autou de moi, je constatai alors que la vitre de la devanture était rédui en miettes — et les bouteilles exposées à la portée de chacu « Un soûlot a dû choir dans la vitrine », dis-je à Ille qui s'arrêt et qui, ayant contemplé les dégâts, remarqua que nous devrio avertir le propriétaire, mais nous ignorions s'il habitait dans maison même.

A cet instant, nous entendîmes un craquement sec, suivi d'u cliquetis de verre brisé. Nous nous retournâmes. De l'autre côt de la place, près d'un café, se tenaient un groupe d'homme d'aspect juvénile, en civil et chaussés de bottes de cheval — l'u d'eux, qui venait de lever le bras, balançait au bout d'un ling faisant office de fronde une lourde pierre que, d'un mouvemen

rapide et sûr, il projeta de toutes ses forces contre l'une des grandes baies vitrées. Il y eut une vibration cristalline et presque en même temps une cascade d'éclats de verre jonchа le pavé.

J'aperçus alors un taxi qui stationnait au coin de la Konstanzer Strasse, en face du Kurfurstendamm. Je me précipitai vers lui, tandis qu'Ille, cramponnée à mon bras, courait derrière moi.

— Qu'est-ce qui se passe? demandai-je au chauffeur.

Celui-ci, un homme d'un certain âge, qui, au lieu de la cocarde habituelle, arborait à sa casquette un petit insigne honorifique, me regarda et dit avec son accent berlinois :

— Rentre à la maison, mon p'tit pote, et occupe-toi de tes oignons! J'charge plus de clients, j'me dépêche d'aller retrouver la bourgeoise!

Ce disant, il démarra brusquement et disparut au tournant de la rue. Ille, toujours suspendue à mon bras, se serra plus fort contre moi et nous remontâmes au pas accéléré le bout du Kurfurstendamm qui nous restait à parcourir avant d'arriver à la Clausewitzstrasse. Je sentis Ille frissonner et dis :

— Ne t'énerve donc pas comme ça, il n'y a vraiment pas de quoi! Une bande de jeunes morveux qui s'amusent à casser les carreaux!

Ille ne répondit pas, la rue était déserte, et seul nous parvint de nouveau le bruit d'une vitre qui vole en éclats.

Nous occupions au numéro 5 de la Clausewitzstrasse un petit appartement de deux pièces sur la cour. A l'exception du père Cetteler, le concierge, du propriétaire d'une petite crémerie qui se trouvait à côté du portail et d'un retraité du ministère des Affaires étrangères qui logeait au rez-de-chaussée donnant sur la rue, tous les autres locataires de l'immeuble étaient des Juifs. Je donnai deux tours de clé à la porte d'entrée et nous nous hâtâmes de nous réfugier dans notre appartement. Ille, sans même ôter son manteau, se mit à courir comme une folle du corridor à la cuisine, de la cuisine dans les deux autres pièces, comme si elle voulait se convaincre que tout était en ordre. Elle inspecta même la salle de bains et le cagibi où l'on rangeait les balais. Enfin, elle me rejoignit et, les lèvres tremblantes, me demanda :

— Et maintenant, quoi?

D'un ton que je m'efforçai de rendre aussi hargneux que possible, je grognai :

— Rien du tout! Couche-toi et dors!

Sur ce, elle me sauta presque au nez :

— Dehors, ton nom figure sur la porte! S'ils viennent dans maison, crois-tu qu'ils te laisseront le temps de t'expliquer?

— C'est idiot, fis-je. Comme c'est Cetteler qui les fera entre il les renseignera — et Cetteler est un brave type.

— Il n'y a plus de braves types, cria Ille.

— Ne hurle donc pas ainsi! dis-je.

Calmée, Ille reprit à voix basse :

— Il faut pourtant faire quelque chose! On ne peut pas simpl ment...

Je l'interrompis :

— Je vais téléphoner à Axel et l'informer de ce qui se passe.

J'appelai Axel et lui racontai en détails ce que j'avais vu. me demanda aussitôt : « As-tu averti la police? » Je n'y avais vrai dire pas pensé. Axel me conseilla de le faire, il me rappellera plus tard.

Pendant ce temps, Ille avait prévenu Cetteler qui n'était p couché et qui portait encore sa combinaison bleue de mécanicie Il était déjà au courant et dit :

— Faut pas vous tourner les sangs, ma p'tite dame, ces gars- ont des listes. Y vous arrivera rien! Et puis, j'suis là, j'les accon gnerai et j'ouvrirai l'œil!

— Vous croyez donc qu'ils vont venir? interrogea Ille.

— Sûr qu'y viendront, répondit Cetteler. P't'être pas aujou d'hui, p't'être pas demain, mais pour venir, y viendront!

Ille cria :

— Mais alors, il faut que vous préveniez aussi les autres loc taires!

— Bien sûr, bien sûr... mais quoi que j'peux y faire? Y a un vieille qu'habite là-haut et qu'a plus sa tête à elle depuis de années. Y lui ont déjà enlevé sa garde-malade à cause que la l de Nuremberg... paraît qu'elle avait pas encore quarante-cinq ans. alors, la vieille, elle pige pas... elle crève lentement sur place. qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse, moi? Vous savez commen qu'y sont, les Juifs, y s'occupent plus les uns des autres... ils on tous leurs propres ennuis...

Il se dirigea vers la porte et, sur le seuil, se retourna encore un fois pour dire :

— Ah! la la! mes pauvres gosses, on n'avait vraiment pa encore besoin de c'truc-là!

Nous l'entendîmes sonner à la porte voisine et crier : « C'est moi, Cetteler, ayez pas peur...! »

Le timbre du téléphone grelotta. C'était Axel. D'une voix excitée, il dit : « Au commissariat de police, ils ne m'ont même pas laissé placer un mot. Le type à l'appareil m'a dit que, oui, ils étaient déjà au courant, mais que la police ne pouvait rien faire... — Axel ajouta avec emphase : Pourtant j'ai eu l'impression qu'il avait honte... » Devenant soudain plus cérémonieux, il remarqua qu'il serait bien volontiers venu jusque chez nous, mais qu'il avait des amis qui venaient d'arriver — « des amis, comprends-tu ? » — et qui étaient désireux de passer la nuit chez lui.

— C'est bon, fis-je — et j'ajoutai : Maintenant, sors-nous ton petit couplet !

Car Axel, qui était fermement convaincu que de nombreuses lignes téléphoniques étaient surveillées, terminait invariablement chaque entretien par quelques lieux communs sur la politique, dans l'espoir que si, par hasard, des difficultés surgissaient, il pourrait ainsi se targuer de ses opinions bien-pensantes. Il dit alors tranquillement : « Oui, les Juifs font notre malheur ! » Puis comme pris d'un subit accès d'hystérie, il cria : « Un malheur sans nom ! Notre malheur à tous, entends-tu ? »

— Oui, oui, fis-je, je comprends... et maintenant, raccroche on se téléphonera demain matin.

Et je coupai.

Ille entortillée d'une couverture, s'était jetée dans un fauteuil. Elle suivait des yeux chacun de mes mouvements. J'allai toucher le radiateur et constatai qu'il était encore très chaud.

— Va donc te coucher, dis-je, tu te réchaufferas mieux au lit.

— Je ne pourrai pas dormir, geignit-elle. T'imagines-tu qu'à présent, à Berlin, il me sera encore possible de fermer un œil ?

Cette réponse m'horripila. Mon bureau était encombré de paperasses de toutes sortes. Aussi m'était-il absolument impossible de m'absenter pour l'instant. Je grommelai : — Attends quelques jours et, dès que j'en aurai terminé, nous partirons pour Kampen. — C'était là que j'avais l'habitude de me réfugier chaque fois que quelque chose allait de travers. Je continuai : Il me faut d'abord aller voir Meissner, ensuite remettre mon scénario et signer le contrat du nouveau film. Je ferai le reste à Kampen.

Ille garda un silence boudeur. Je tournai un moment en rond, puis allai chercher une bouteille de gin dans la glacière et deux

verres dans l'armoire de ma chambre. Ille ouvrit alors la bouche

— Inutile d'en profiter pour te soûler!

S'affaissant soudain sur elle-même, elle gémit :

— De qui donc tout cela est-il la faute?

Je m'arrêtai de remplir les verres et la regardai. Je dis :

— La mienne, peut-être? Mais bien sûr, la mienne! Notre faut à tous!

— Pas la mienne, fit Ille.

— La tienne également, rétorquai-je. Parfaitement, et c'es bien là en quoi réside tout leur art, ils font croire que chacun es coupable. Après tout, ils n'ont qu'accompli la mission dont le avait chargés le peuple. Et le peuple, c'est toi, c'est moi! Mai damnation, moi je ne les ai chargés de rien du tout! Tout ce qu j'ai cru devoir être réalisé, je l'ai exécuté moi-même.

— Oui, fit Ille, avant, par exemple, tu allais mettre ton poin sur la gueule des morveux qui cassaient les carreaux!

Je posai sur Ille un regard lourd. Aussitôt, elle se reprit :

— Je sais que ça n'a plus aucun sens, pardonne-moi.

Elle savait en effet que ça ne rimait à rien et aussi qu'il étai encore plus absurde d'en parler, nous en avions déjà assez souven discuté. Mais Ille, meurtrie jusqu'au tréfonds d'elle-même, voulai à son tour blesser, c'était sa manière, la mienne aussi d'ailleurs et de qui donc n'est-ce pas la manière?

— Je t'en prie, raconte, fit-elle. Dis-moi comment on a p en arriver là? Comment tout cela est-il devenu possible? Tu l sais... tu dois le savoir... tu étais présent dès le début...

J'avalai une gorgée et grognai :

— Je n'y étais pas... enfin, je n'ai fait qu'y assister en specta teur...

Mais Ille s'emporta :

— Des blagues! C'est jouer sur les mots!

— Je n'y étais pas! hurlai-je. Mets-toi ça une bonne fois dan la caboche!

Ille me raconta plus tard que mon visage avait tourné au gris tandis que je poussais de véritables rugissements.

Après quelques minutes, je dis :

— C'est bon, tu as raison, naturellement j'étais présent. Combien de gens, crois-tu donc, se tiennent ce soir, comme toi et moi, dans une chambre de derrière, avec les rideaux tirés, et discutent du même sujet? Combien de membres du Parti, à ton avis, sont en

train de faire et de dire la même chose que nous, d'honnêtes, de loyaux membres du Parti? Nous vivons aujourd'hui une journée qui ne finira jamais, une de ces journées qui reviennent automatiquement, qui revendiquent et possèdent sur l'Histoire un droit sans cesse renouvelé et qui traînent après elles une malédiction, celle de ne jamais pouvoir tomber dans l'oubli. Le jour de l'incendie du Reichstag en est une, et aussi le 30 juin 1934 — de telles dates sont marquées d'un signe, et non pas celles qui amènent l'avènement de quelque chose de raisonnable, le commencement par exemple de quelque théorie constructive ou de quelque changement décisif, annonciateurs d'une ère nouvelle. Que nous nous trouvions aujourd'hui assis dans la pièce la plus reculée de l'appartement, derrière des persiennes hermétiquement closes, restera gravé de façon indélébile dans nos mémoires, car le fait nous concerne directement et nous nous en souviendrons encore, alors que nous ne saurons plus rien des Olympiades, si ce n'est qu'elles eurent effectivement lieu. Et maintenant, écoute-moi bien, nous roulerons un jour sur les autostrades en ayant complètement oublié que c'est Adolf Hitler qui les fit construire. C'est parfait ainsi, et qu'il y ait des jours où nous devions nous retirer dans la chambre de derrière est un véritable bienfait. Mais ne t'imagine surtout pas que de pareilles journées ne se soient pas présentées auparavant. J'en ai déjà vécu de semblables, oui, et je me suis, moi aussi, tenu dans la pièce la plus reculée, et je me réjouis qu'il en soit ainsi.

Ille s'exclama avec désespoir :

— Je ne comprends rien à tout cela, et je n'y ai jamais rien compris. J'étais encore trop jeune quand ceci a commencé. Et lorsque j'ai eu le droit de voter pour la première fois, j'ai voté national-socialiste! Devant le bureau de vote se tenait un très gentil SA qui m'a fourré un bulletin dans la main en me disant que je devais élire cette liste et quand je lui demandai pourquoi, il se mit à rire et répondit que je n'avais qu'à regarder les hommes qui se trouvaient présents et à comparer. Je les ai regardés et j'ai voté pour les nationaux-socialistes parce que le SA était vraiment beau garçon.

Maintenant Ille s'était pelotonnée dans son fauteuil, comme une enfant, et elle s'était aussi réfugiée dans son enfance, cette merveilleuse enfance, choyée, insouciante, protégée, ainsi qu'elle avait coutume de le faire lorsqu'elle ne parvenait pas à se mettre d'accord avec le monde extérieur. Je ris malgré moi et dis :

— Oui, et ensuite tu as lu le journal et tu n'y as rien trouvé en dehors de l'habituel bulletin parlementaire, des annonces ou de l'éditorial commentant une quelconque conférence, rien que des nouvelles de choses inoffensives et positives, auxquelles tu n'as du reste compris goutte et qui seront oubliées depuis des lustres, alors qu'on se rappellera encore la journée d'aujourd'hui... et les nationaux-socialistes, n'était-ce pas ce petit club comique qu'on ne prenait guère au sérieux? — Si donc, plus tard, un historien consciencieux consulte les archives des journaux afin d'écrire l'histoire de notre temps, il n'en extraira, en mettant les choses au mieux, que des faits qui prouveront seulement que, en Allemagne, les années vingt furent marquées par la décadence de la social-démocratie et par la montée progressive du national-socialisme, tout cela comme si une intime corrélation avait réellement existé entre les deux choses! Il y a de quoi être sincèrement affligé quand on pense que l'Histoire s'écrit partout ainsi.

Et je me sentais véritablement angoissé, car tous les papiers qui s'amoncelaient sur ma table de travail n'étaient pas autre chose, eux aussi, que des documents relatifs à l'histoire contemporaine, articles, photos, découpures de journaux, récits d'événements des années d'après-guerre en Allemagne ; ces documents, qui formaient la base de mon livre, ces matériaux, sans cesse retransmis par une historiographie plus ou moins erronée de cette fameuse période, et que je rassemblais, épluchais, triais, avant de les retourner aux archives de l'armée. Car : « ... il n'existe pas au centre d'une époque une seule place d'où l'histoire de cette époque se laisse contempler », a écrit une fois Gœthe. L'histoire du parti national-socialiste des travailleurs allemands n'a jamais été écrite, personnellement ledit parti ne m'intéressait qu'au point de vue purement historique, mais l'intérêt que je lui portais dans ce domaine était brûlant — raison de plus pour préciser ma propre position vis-à-vis de ce phénomène.

Je n'ai engagé sciemment ma personne à fond qu'une unique fois. Ayant voulu participer à l'aventure où se lançait mon pays, je fus, à cause de cette malencontreuse intervention, arrêté et emprisonné. Toute mon existence devait d'ailleurs sentir peser sur elle l'ombre de cet instant. Mais, si funeste qu'eût été ce moment, il n'en influa pas moins de façon déterminante sur la voie que j'allais suivre.

Il serait parfaitement absurde de croire qu'étant donné mon

extrême jeunesse durant ces temps troublés, j'eus obéi à autre chose qu'à une impulsion juvénile. Mais il serait aussi faux d'admettre que, tout en cédant à ces mêmes impulsions, je ne me faisais pas « des idées », des idées dont les particularités, bien caractéristiques d'un esprit entier d'adolescent, résidaient justement dans l'amour de l'absolu et le refus de tout compromis ou marchandage. Toutefois cette remarquable expérience, pendant laquelle je suivis aveuglément les forces qui me poussaient, sans même vouloir considérer l'existence d'autres possibilités, devait m'obliger à m'expliquer avec moi-même et à rechercher l'origine de cet exclusivisme de la pensée et du sentiment. Sans doute, jusqu'à la révolution de 1918, avais-je vécu dans un monde privilégié. Je sortais d'une famille de fonctionnaires et d'officiers et avais été éduqué au Royal Corps des cadets prussiens puisqu'il était entendu que je devais embrasser la carrière militaire. J'avais donc grandi dans une atmosphère à l'époque parfaitement normale et où le seul intérêt qu'on portait à l'État consistait dans l'engagement de le bien servir. Je n'ignorais nullement que dans beaucoup d'autres sphères de la vie publique, le monde des professions libérales, des commerçants, des agriculteurs et des ouvriers, les relations entretenues avec l'État se développaient sur un plan différent. Mais c'était précisément dans cette différence que résidait la situation privilégiée de « notre » classe. L'État semblait alors une institution qui reposait sur de solides fondations. Dans ce domaine, il apparaissait sous sa forme idéale, c'est-à-dire, à peu de choses près, comme un instrument qui aidait le souverain à imposer légalement une volonté qui devait servir l'intérêt général et le bien public. Les modifications constitutionnelles que l'État eut à subir au cours de cette période de transition ne durent probablement pas recueillir en tous lieux un assentiment sans réserve, mais elles furent, du point de vue du milieu auquel j'appartenais, considérées comme un fait acquis et nulle part désavouées sciemment.

Il ne fait aucun doute que je ressentis amèrement la disparition de mes privilèges lors de la révolution de 1918. Mais j'étais encore trop jeune pour avoir eu le temps de prendre profondément racine et cependant assez jeune pour flairer partout une chance. Qu'incontinent et sans une minute d'hésitation, je sois entré dans un corps franc, ne me fut aucunement dicté par l'espoir de pouvoir ainsi continuer à suivre le chemin favorisé qui avait été jusqu'alors le mien, ce n'était pas davantage par pur désir d'aventures, un élan

que je n'ai d'ailleurs jamais tenu pour méprisable, mais tout bêtement et sans erreur possible l'envie de servir l'État sans en retirer aucun avantage. Dans cette période d'instabilité, les corps francs étaient destinés à rétablir l'ordre à l'intérieur du Reich, ils avaient en outre pour mission de protéger et consolider nos frontières devenues singulièrement fluides, ce qui revenait à dire qu'ils dépendaient bel et bien de l'État dont ils recevaient leurs directives; ils répondaient expressément, tout au moins au début de leur formation, ainsi que par la façon dont ils étaient commandés, à l'idée qu'on se faisait d'eux. Même le putsch de Kapp, la première manifestation réelle de la révolte des soldats contre le pouvoir de l'État, constitua en fait, si l'on considère ceux qui y participèrent, une tentative pour assurer la prééminence d'un nouveau dogme politique et s'opposer aux prétentions de domination que nourrissaient certains groupes intéressés. Au programme du gouvernement Kapp, qui fut de durée éphémère, ne figurait aucun point qui pût laisser supposer des intentions et des tâches autres que celles qui étaient destinées à renforcer la structure de l'État. La clause figurant au programme du précédent gouvernement, qui avait incité le capitaine de corvette Ehrhardt, chef militaire du groupe ayant exécuté le putsch, à se mettre en marche avec sa brigade, avait été celle qui prévoyait la formation d'un ministère de techniciens et l'organisation d'élections pour confirmer cett e mesure.

Cette fois-là, j'avais suivi le mouvement et, un soldat parmi beaucoup d'autres, emboîté le pas à ceux qui marchaient devant moi, bien que sous les ordres d'un autre chef que le capitaine. Le putsch avait échoué à cause de la grève générale déclenchée par les ouvriers syndiqués et aussi par la faute de la bourgeoisie qui s'opposait partout à la bureaucratie du nouveau régime, enfin, et surtout, en raison du manque d'habileté des nouveaux dirigeants, bref à cause des multiples facteurs qui pouvaient et devaient amener son échec. Le fait que je choisis ce moment pour rallier le parti du seul homme qui avait compris que cet insuccès était au fond une bénédiction, le capitaine de corvette Ehrhardt, est, je crois, un exemple typique de ma mentalité d'alors. Cet homme, qui n'était pas un révolutionnaire, et qui ne l'avait jamais été, haïssait la révolution et aurait dû maudire le jour où, s'étant laissé entraîner, il avait tenté d'y mettre fin par une action similaire, soit par une contre-révolution — à la suite de ce coup d'État manqué, il se trouva, ce qui allait à l'encontre de sa nature, rejeté

dans l'illégalité. C'est alors qu'il se réfugia en Bavière, le seul pays où le putsch de Kapp semblait avoir laissé derrière lui des résultats durables et réalisé les changements projetés. Cette volonté d'y créer, dans le cadre du Reich, une « cellule d'ordre » provenait sans aucune équivoque possible d'une impulsion venue de l'État lui-même, chose d'autant plus étonnante dans une contrée où jusqu'alors une pareille initiative avait été regardée comme étrangère, pour tout dire comme « prussienne » — c'était là en somme une réussite qui était la bienvenue pour n'importe quelle forme d'État, et cela d'autant plus qu'elle semblait s'annoncer ici comme une garantie de sécurité et que, au contraire de la Prusse, cette impulsion paraissait enfin émaner de la seule volonté nationale, issue d'une vieille race et par conséquent organique et non plus abstraite. Durant les années qui suivirent immédiatement la révolution, cette révolution qui n'avait été un succès qu'en apparence, et après l'expérience d'une période d'extrême confusion due à la tentative de prolonger ses effets, la Bavière devint le cerveau où se concentrèrent et fermentèrent toutes les forces spirituelles, tendues vers la création de l'État futur.

Et maintenant il pourra sembler étonnant qu'une si large part d'influence, car ce fut là effectivement le cas, ait été concédée en Bavière à un homme si jeune qui, tout bien réfléchi, n'avait au fond fait que répondre à l'appel d'une vocation, en l'occurrence celle de devenir un officier exceptionnellement énergique et avisé, et dont la première décision politique s'était révélée une erreur. Mais le capitaine Ehrhardt avait amené avec lui toute une suite qui ne tarda pas à jouir d'une réputation légendaire; surnommée l'O. C., on chuchota bientôt que « l'Organisation Consul » poursuivait des buts bien définis. En réalité, l'O. C., en tant que véritable organisation, n'existait pas, c'était en fait un ramassis d'anciens officiers et soldats de la brigade de marine qui, après la dissolution des formations militaires, s'étaient dispersés aux quatre coins du Reich, mais qui n'en avaient pas moins conservé entre eux des liens étroits de camaraderie et qui, à l'occasion, accomplissaient, par dévouement à leur ancien chef, bien que, ou plutôt justement parce que celui-ci menacé d'un mandat d'arrêt était désormais contraint d'agir en secret, des tâches qui leur étaient dictées par la « centrale » du capitaine à Munich. Ces ordres étaient toujours exécutés de plein gré, en aucun cas ils ne furent refusés.

La plupart du temps, ces missions ne pouvaient être accomplies que dans le plus grand mystère : car, tout en ne se trouvant pas en contradiction flagrante avec les lois de la République de Weimar, elles ne concordaient pas davantage avec les principes de la politique officielle, non plus qu'avec ceux d'une manière de voir pour laquelle combattait l'opinion publique. Le but et le sens de ces tâches étaient pourtant manifestes — constitution de dépôts d'armes clandestins et coups de main répétés contre les puissances de l'Entente dans les territoires occupés de Rhénanie, attentats qui avaient toujours un but spécifique.

Cette atmosphère d'activité clandestine prêtait naturellement à ces actions isolées une auréole romantique qui ne les rendait que plus efficaces, mais qui avait l'inconvénient d'effacer les frontières entre ce qui avait été réellement voulu et ordonné et ce qui pouvait résulter de l'initiative personnelle — un climat extrêmement dangereux dont je devais ma vie durant respirer les miasmes.

Après l'attentat contre le ministre Rathenau, je me hâtai de me rendre à Munich pour essayer d'y rencontrer le capitaine. Il n'était pas facile d'entrer personnellement en contact avec lui, seule nous était connue l'adresse d'un de ses adjoints. Lorsque j'exposai à ce dernier les raisons de ma venue, il m'annonça aussitôt que le capitaine était absolument fou furieux contre nous.

Nous n'avions à vrai dire aucune idée de ce qu'il faisait à Munich. Il y vivait sous un faux nom, comme fondé de pouvoir d'une firme d'articles d'optique. Son adjoint m'informa que le capitaine était sur le point de procéder à la fusion de tout ce qui s'agitait en Bavière du côté de la bourgeoisie : toutes les « Unions Patriotiques », associations et groupes qui, après la défaite, étaient sortis de terre comme des champignons et avaient formé le « mouvement national », depuis « l'Union Royale Bavaroise » jusqu'aux petits groupements nationaux-allemands, depuis les associations d'anciens combattants jusqu'aux organisations de corps francs, en passant par les clubs de soldats, les milices civiles du conseiller au département des eaux et forêts, Escherich, et les différents mouvements de jeunesse, bref tous ces groupes et sous-groupes devaient être dès maintenant rassemblés en une seule et unique organisation, en une grande communauté ou soi-disant « Bloc Patriotique ». Et ce bloc était d'intelligence et agissait de concert avec l'ancien président du conseil de Bavière, sorti du parti du

peuple, le comte Lerchenfeld, et son ministère pour créer en Bavière une « cellule d'ordre », autrement dit un État de concentration bourgeoise destiné à contre-balancer l'équilibre précaire des autres provinces du Reich, déchirées par les partis. Et voilà que nous venions de commettre cet acte insensé! L'assassinat de Rathenau! Le capitaine ne pouvait plus faire autrement que de nous laisser tomber, ajouta l'officier, ou alors « toute sa politique est foutue! »

Nous avions fixé comme lieu de rendez-vous l'endroit de la Marienplatz où aboutit la Weinstrasse. Il s'en fallut de peu que je ne reconnaisse pas le capitaine. Je ne l'avais jamais vu que sur des photos, et toujours en uniforme. Il était à présent en civil, portait un chapeau de paille et avait rasé sa petite barbe de marin. Je passai un sale moment.

Il me « sonna les cloches », il me « pulvérisa » — je ne savais que bredouiller sans cesse : « Oui, commandant » et allais jusqu'à lui proposer de me tirer une balle dans la tête. D'une voix furibonde, il tonna :

— Et ne m'appelez pas toujours « commandant »! Dites « Monsieur le Consul » ou « Monsieur le Professeur ».

Je claquai les talons et fis :

— Oui, commandant.

Avec colère, il continua :

— Suivez-moi! — et, de justesse, évita d'entrer en collision avec un cycliste — Allons, vite, venez! cria-t-il en s'éloignant à grandes enjambées.

Il accéléra encore lorsqu'il vit le cycliste descendre de sa machine et s'approcher d'un agent.

— Il ne manquait plus que cela, gronda le capitaine. Il me lança un regard de biais et ajouta : Me faire pincer, surtout en votre compagnie, pas question!

Il eut un rire bref et m'entraîna dans l'immeuble qui abritait la Compagnie Bavaroise d'Exploitation Forestière.

— Comment cela est-il arrivé? me demanda-t-il.

Je le mis au courant. Il secoua la tête et remarqua :

— D'abord ils ont descendu Gareis. Mais, Dieu merci, ce n'étaient pas mes gars!...

Gareis était un socialiste indépendant, un Munichois qui, un jour de l'année 1921, avait été découvert troué de balles à proximité de son domicile.

— ... Après, ç'a été le tour d'Erzberger, continua le capitaine, un homme qui, au point de vue politique, était depuis longtemps coulé! Un catholique! Car il faut que je fasse maintenant de la politique dans un pays catholique!

— Celui qui a tiré dessus était aussi un catholique, fis-je d'un air de défi.

— C'est justement pourquoi je ne comprends pas, rétorqua le capitaine. Le seriez-vous par hasard aussi?

— Parfaitement, commandant.

Il me contempla en branlant du chef.

— Il est vrai que je ne suis qu'un protestant — il mit l'accent sur « qu'un » — mon père était un pasteur de Bâle — le capitaine était Suisse de naissance, ce qui n'empêcha pas qu'il fut plus tard surnommé en Bavière « ce cochon de Prussien ».

— Mais du diable si je n'y regarde pas à deux fois avant de presser sur la détente... Et je ne le fais pas!... Dans la plupart des cas, ajouta-t-il.

Il me regarda soudain avec attention et interrogea :

— Qu'est-ce que Hellferich a à voir dans cette histoire?

Le député national-allemand Hellferich avait une fois attaqué violemment Erzberger au cours d'un grand procès en diffamation. Erzberger avait été abattu peu de temps après. Puis Hellferich, dans un de ses discours au Reichstag, avait également pris grossièrement à partie le ministre Rathenau, et Rathenau avait été assassiné. Au cours d'une séance tumultueuse au Reichstag, on lui avait alors reproché d'avoir été à l'origine de cet attentat.

Je répondis :

— Hellferich n'y pas été mêlé le moins du monde, commandant.

— Dites-vous bien la vérité?

— Assurément, commandant. Je sais qu'on raconte dans les journaux qu'il a financé l'agression, mais c'est absolument faux. Aucun de nous ne le connaissait.

Le capitaine me fixa d'un air interrogatif et dit :

— C'est bon. D'ailleurs, j'avais du mal à le croire. Puis brusquement : Mais d'où teniez-vous l'argent?

Je rougis et balbutiai :

— Je l'ai volé.

Déconcerté, il questionna : « Comment cela? »

— J'étais employé dans un bureau de change, à Francfort-sur-le-Mein, fis-je.

— Ah! s'exclama le capitaine, vous avez spéculé?

Avec entêtement, je répétai :

— Non, je l'ai volé! Voilà comment ça s'est passé : le bureau de change se trouvait à la gare centrale, directement à la sortie des quais, dans le hall où l'on prend les billets. Il y avait alors à Francfort un match de football international, Allemagne contre Suisse. Les joueurs helvétiques et leurs supporters arrivèrent par un train spécial et voulurent changer leur argent à mon guichet. Il y avait une longue queue, je regardai bien le tableau des changes, mais je dus confondre le cours du franc français avec celui du franc suisse, pourtant personne n'a réclamé. Naturellement, pendant que je comptais les pièces et les billets, je n'avais pas le temps de rien porter sur le registre, les clients me pressant ferme. Lorsque, après, je fis mes comptes, je constatai que j'avais en trop pas mal d'argent, en fait beaucoup plus qu'il n'aurait dû m'en rester au cours réel du franc suisse. Mon chef m'avait d'ailleurs bien recommandé de n'inscrire les plus grosses sommes qu'après les avoir divisées en un certain nombre de petites opérations d'un total équivalent, les entrées n'étant en effet imposables qu'au-dessus d'un certain chiffre. Aussi en profitai-je cette fois-là pour ne passer que les recettes insignifiantes, ce qui donnait encore en fin de compte un assez joli montant puisque j'avais, comme de bien entendu, quand même pris soin de compter en plus les taxes perçues sur les transactions plus importantes, taxes payées naturellement par le client et encaissées par la firme. Et... eh bien, voilà... Je pensais, ajoutais-je en hâte, que la banque à laquelle appartient le bureau de change gagne tellement que...

— Fraude et détournement, coupa le capitaine.

D'un ton suppliant, je repris :

— Et par-dessus le marché, commandant, ils voulaient passer à l'as le plus clair de leur bénéfice... les sales escrocs....

Avec abattement, le capitaine murmura :

— Ainsi donc, mes chers compatriotes ont, sons le savoir, financé le meurtre de Rathenau!... Si jamais le bruit s'en répand, vous ne pourrez plus jamais entrer dans ma belle Helvétie!

J'avalai péniblement et gémis :

— Je voudrais bien y être en ce moment!

Le capitaine me regarda sévèrement et grogna :

— Allons, allons, pas d'attendrissement! En tout cas, vous voilà maintenant dans de beaux draps! Puis soudain furieux :

Avez-vous donc aussi spéculé sur le dollar, espèce de banquier à la manque! Le voilà qui monte comme un imbécile! Si je perds maintenant mon petit avoir, je vous devrai cela aussi!

(Le capitaine, devais-je plus tard dire à son adjoint, le capitaine n'est qu'un dégoûtant capitaliste, il craint pour ses sous!)

— Et maintenant, gronda mon compagnon, qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire de vous?

Je n'en savais rien non plus. Il demanda :

— Quel âge avez-vous?

— Dix-neuf ans.

Il frappa la table du plat de la main.

— Par la marine impériale, je vais vous faire foutre de corvée de carénage.

Il s'absorba dans ses pensées et je songeai, soulagé : « Maintenant, il est en train de se représenter ce qui m'attendrait s'il m'envoyait me promener dans les gréements par une belle petite tempête du nord-est ». Enfin, il leva les yeux et soupira :

— Bien entendu, je ne vais pas vous laisser en plan, bande de galopins sans cervelle, quoique... Allons, maintenant il va falloir que je file chez Merchenfeld me confondre en courbettes et en salamalecs. Mon officier d'ordonnance s'occupera de vous loger jusqu'à ce que vous puissiez être remis dans la circulation et aller rendre visite à Kern et à Fischer. Si, à ce moment-là, vous vous faites pincer, c'est votre affaire.

Il m'examina un moment en hochant la tête, puis fit :

— Êtes-vous libre maintenant... je veux dire jusqu'à midi?

Je répondis un oui empressé.

— Il faut que je me mette tout de suite au travail, installez-vous dans l'antichambre et annoncez-moi les gens qui se présenteront. Mais, auparavant, demandez à chacun qu'il vous donne son nom exact, et si l'un d'eux vous fait l'effet d'être un Prussien ou d'appartenir à la police, répondez que je n'y suis pas.

Je m'inclinai « Entendu, commandant » et passai dans l'antichambre, une pièce aussi nue que celle où m'avait reçu Ehrhardt.

Le capitaine se trouvait donc seul dans son bureau, comme moi dans l'antichambre. Après un long moment, j'entendis quelqu'un monter l'escalier. Je m'assis derrière une table et presque aussitôt un homme entra. Bien qu'il fît dehors une chaleur à crever, il était coiffé d'une espèce de chapeau de velours gris verdâtre, sous

son nez se hérissait une drôle de petite moustache taillée en brosse. D'une voix gutturale, il interrogea :

— Le capitaine est-il là?

Il n'avait pas l'air d'un Prussien, mais plutôt d'un employé de la police criminelle. Aussi, fidèle à la consigne donnée, répondis-je : « Non. »

L'homme fit :

— Il faut que je lui parle immédiatement. Ne me reconnaissez-vous pas? Je suis Adolf Hitler.

Bien entendu je le connaissais, sans même l'avoir jamais vu. Kern m'avait tenu de grands discours à son sujet, il prétendait que, le capitaine excepté, il était le seul homme qui aurait le courage de déclencher les hostilités. Je me levai et dis : « Je vais aller voir. »

Je traversai l'étroite antichambre, frappai et entrai lorsque le capitaine eut crié : « Entrez ». Je me mis au garde-à-vous, ainsi que je le faisais toujours lorsque je lui parlais et dis :

— Commandant, Adolf Hitler est là qui désire vous parler. Ehrhardt donna un coup de poing sur la table et fit :

— Bon Dieu, que me veut encore cet idiot!

D'un bref signe de tête, il ordonna : « Qu'il entre! » Je repassai dans l'antichambre et, d'un signe de tête tout aussi bref, dis : « Entrez. »

Adolf Hitler entra et je m'installai de nouveau derrière ma table. Mais quelques minutes plus tard, le capitaine, coiffé de son chapeau de paille, sortit du bureau, escorté de son visiteur.

— C'est bon, vous pouvez disposer, me dit-il.

J'obéis et les deux hommes me suivirent. Dans la rue, je les perdis bientôt de vue. Ce fut la première et la dernière fois que je rencontrai Adolf Hitler.

L'officier d'ordonnance me déconseilla de descendre dans un hôtel car, presque chaque nuit, la police des étrangers les contrôlait. Je ne comprenais rien de rien à tout ce micmac, l'atmosphère mi-légale mi-illégale de Munich m'échappait totalement. Cette ville me déroutait à la fois par son opacité, la confusion, la rivalité, ou la collusion, de ses différents groupes politiques.

Cependant les quelques semaines que je passai alors à Munich suffirent à m'éclairer sur ce que j'avais, au début, appelé d'un ton de dédain « l'ambiance munichoise ». En effet, soit que le capitaine éprouvât un vague sentiment de responsabilité à mon égard et

voulût me sortir des rets dans lesquels je m'étais empêtré, soit que tout simplement son cœur eût été ému par mes tâtonnements, alors que pareil à un chiot maladroit, je tentais de m'y reconnaître dans les arcanes d'un monde perverti, toujours est-il qu'il ne refusa presque jamais de répondre à mes questions importunes. Dans mes efforts pour justifier à ses yeux, aux siens par-dessus tout, l'attentat contre Rathenau, je poussai l'audace et la présomption jusqu'à lui exposer quelques-unes des idées qui nous y avaient poussés. « Avez dû fameusement travailler du chapeau, hein? » me dit-il avec la manière ironique et la brusquerie de vieux loup de mer qui lui était propre. « Avez voulu une fois encore sauver l'Allemagne? Rien que cela? Faites-vous donc délivrer une patente! » Malgré tout, il prit la peine de m'expliquer, et ceci avec une parfaite bonne grâce, comment et pourquoi nous avions fait fausse route et il me dévoila en quelques phrases brèves le véritable caractère de l'O. C.

Le secret de la fameuse « Organisation Consul » était extrêmement simple. En vertu du traité de Versailles, l'armée allemande avait été limitée à cent mille hommes. Simultanément, on avait interdit à ladite armée de reformer un grand quartier général. Après avoir détruit d'une façon aussi stupide cette organisation modèle, il s'agissait donc maintenant d'incorporer dans la nouvelle structure, sous une forme différente, des services sans lesquels une armée, si petite soit-elle, ne serait plus qu'un corps sans tête. Dans la nouvelle formation, le haut commandement ne pouvait déjà que difficilement absorber la section des opérations; l'organisation et le ravitaillement dépendaient désormais du ministère de la Reichswehr qui avait pris la place de l'ancien ministère de la guerre. Restait encore le service des renseignements militaires, ou Abwehr, qu'on ne parvenait à caser nulle part, aucun budget n'ayant été prévu à son endroit. Ce fut donc la marine du Reich qui se chargea de ce secteur. Et la marine était étonnamment bien organisée pour remplir une pareille tâche. Le corps des officiers de l'ancienne marine impériale était extraordinairement homogène, il se recrutait de manière presque exclusive parmi des hommes qui avaient déjà beaucoup navigué et dont un grand nombre se trouvaient au moment présent de nouveau dispersés aux quatre points cardinaux. Ils se tenaient prêts à servir au moindre appel, sans qu'il s'agît d'autre chose que de travailler pour l'honneur seul. Leurs éléments actifs avaient

d'eux-mêmes déjà rejoint les brigades de marine. Où aurait-on pu mieux les employer que dans les services de renseignements? L'O. C. n'était en somme pas autre chose qu'une ramification spéciale de la nouvelle Abwehr.

Il était clair que l'armée ne pouvait, elle, que remplir des missions strictement officielles. Elle s'en acquittait à l'intérieur d'un système qui, par ses origines, son esprit, sa volonté, sans être positivement hostile à l'État s'efforçait cependant de lui rester étranger. Cet État qui, du fait de la coalition ennemie et des dispositions du traité de Versailles, était lui-même terriblement réduit dans sa souveraineté. Le gouffre qui, dans leur conception respective de l'État, séparait le système existant de l'armée, ne pouvait être comblé, mais tout au plus diminué. Le créateur de la nouvelle Reichswehr interdit à celle-ci toute activité politique. Il parvint ainsi à en faire un bloc sans fissures dont les aptitudes et la science se trouvèrent être bientôt à la hauteur des devoirs qui lui incombaient; il réussit également à ce que l'armée se tînt à l'écart de toutes discussions politiques, exception faite bien entendu de son grand chef. Car le général von Seeckt faisait librement de la politique, non pas tant par inclination personnelle que parce que sa conscience professionnelle lui enjoignait, dans le cas où il lui faudrait intervenir militairement, soit dans une guerre civile, soit dans un conflit au delà des frontières, de ne pas se laisser prendre de court avec des effectifs excessivement restreints. Mais pour mener à bien sa propre politique, il lui fallait, premièrement maintenir un étroit contact avec les hommes placés à la tête du gouvernement du Reich dont il attendait les fournitures indispensables, ainsi qu'avec une bonne partie de la bureaucratie ministérielle, deuxièmement utiliser l'appareil de l'Abwehr et par là même les services de l'O. C.

Il est significatif de la manière de penser et d'agir, à la fois réaliste et réfléchie, du capitaine, qu'après l'échec du putsch de Kapp, il eut aussitôt compris où une faute avait été commise et tout mis en œuvre pour qu'elle ne se renouvelât point. Après le coup d'État, von Seeckt avait pris le capitaine à partie avec une rare violence, ne voyant en lui qu'un rebelle. Il est donc non moins significatif de la manière d'être, également fort réaliste et réfléchie, du général qu'après s'être aperçu qu'Ehrhardt était loin d'être un sot, il se fût de nouveau, et tout de suite, assuré ses précieux services. A cette heure, il s'agissait simplement d'exploiter au

mieux et de façon constructive les dons jusqu'alors gaspillés en pure perte de cet homme extraordinaire. La mission dont était chargé le capitaine en Bavière répondait parfaitement à cette exigence.

Avec cet exposé de la situation, j'assistai à l'effondrement de beaucoup de mes illusions. J'avais tout naturellement considéré mon chef comme une sorte de sauveur de la patrie, un révolutionnaire héroïque, et voici qu'il n'était plus à présent qu'un homme en service commandé, un pion engagé dans la lutte que se livraient les puissances. Par contre, en guise de compensation, j'étais mis dans la confidence, il m'était accordé de voir l'envers de la tapisserie et j'assistai à l'ébauche d'un plan qui, pour être un tantinet romanesque, n'en était pas moins extrêmement clair, bien qu'il dût, par la force des circonstances, s'élaborer dans le plus grand secret. Il sautait aux yeux que cette simple esquisse était grosse de possibilités, aussi était-il pour moi infiniment regrettable que, dans mon ignorance, j'eusse déjà agi ouvertement contre ce projet et risqué ainsi de ne pouvoir jamais plus prendre part à sa réalisation. Car si le général et le capitaine avaient le pouvoir de couvrir pas mal des incartades commises en leur nom au cours de certaines expéditions, ils ne pourraient cette fois excuser ce que j'avais fait.

En attendant, à Munich, le capitaine évitait de se faire remarquer. L'homme dont chacun en ville avait plein la bouche était Adolf Hitler. Je demandai à Ehrhardt pour quelle raison il le tenait pour un idiot. « Ce type est fou, me dit-il. Il s'imagine qu'il fait de la politique ! » Il me sembla que le capitaine avait la même opinion de sa propre personne. Quant à moi, je ne prenais nullement Hitler pour un idiot. En fait, il était déjà à cette époque le seul véritable élément capable d'amener de la perturbation dans l'élaboration et l'exécution du plan en cours.

Cet homme était primitivement le représentant de l'un des groupes, en l'occurrence le plus petit, qui s'étaient rangés sous la bannière de cette « communauté de travailleurs », œuvre du capitaine. Il n'avait été admis que sur la recommandation expresse de son ancien supérieur, le capitaine Roehm, qui avait seulement trouvé à dire de lui que « c'était un type qui savait parler ». Et on ne pouvait le nier. Le soldat de 1re classe Adolf Hitler avait attiré l'attention de son capitaine parce qu'il tenait fréquemment dans la cour de la caserne du 2e régiment d'infanterie, à ses camarades réunis pour l'écouter, des discours dont le ton, étant donné

la situation présente, ne pouvait avoir qu'un effet favorable sur tous ces militaires qui n'étaient plus sûrs de rien. Ehrhardt trouva tout aussitôt à employer cet homme capable, considérant à juste titre que les soldats accepteraient plus volontiers des instructions de l'un des leurs que de quelqu'un ne parlant pas leur langage grossier, mais bon enfant. Oui, « l'homme pouvait parler... », il possédait le don inné de pouvoir s'exprimer avec un égal bonheur et de façon convaincante devant « le petit peuple », les êtres simples, ouvriers ou soldats.

Ehrhardt, en revanche, était un assez piètre orateur. Le plus long discours qu'il eût jamais prononcé avait duré, racontait-il non sans fierté, exactement six minutes. Mais il savait s'incliner devant les connaissances et les capacités d'autrui. Hitler, avec sa surprenante facilité d'élocution, avait pour cette raison éveillé son intérêt et non parce qu'il était le représentant de ce minuscule parti, composé d'une poignée de braves gens laborieux qui avaient formé le Parti National Socialiste des Travailleurs Allemands. La « Communauté des Travailleurs » finançait à tour de rôle le « Führer » de chaque association, l'aidant à organiser ses réunions, mais celles-ci arrivèrent bientôt à assurer leur autofinancement. Et vint le moment où le capitaine Ehrhardt, tel l'apprenti sorcier, ne put plus se débarrasser des esprits qu'il avait conjurés.

En ce temps, au milieu de l'été 1922, Munich était surpeuplée d'étrangers qu'attirait la Passion d'Oberammergau, aussi aucun Munichois n'avait-il beaucoup de temps à perdre pour assister à des réunions politiques. C'est ainsi que je n'eus jamais l'occasion d'entendre Hitler parler en personne — Et je descendrai dans la tombe sans avoir jamais vu l'homme le plus remarquable de la première moitié du XXe siècle transporter d'enthousiasme son auditoire. « Mais que raconte-t-il donc? » demandai-je une fois à l'adjoint du capitaine. « Il a dit quelque chose comme... » — et ce fut absolument typique du pouvoir exercé par Hitler sur les masses que ce brave officier ne pût s'empêcher d'imiter la voix rauque et la cadence hachée de l'orateur. « ... il a dit avec le plus grand calme : « On m'a objecté qu'il n'était pas possible d'aller à la rencontre de tanks armés seulement de bâtons... » puis il a ajouté d'une voix plus forte : « Mais moi, je vous déclare... — son ton devint brusquement passionné — celui qui n'a pas le courage de courir au-devant des chars avec un bâton, celui-là n'arrivera jamais à rien! ! » A ces mots, la salle, subjuguée, a

littéralement croulé sous les applaudissements! » Le capitaine avait alors remarqué : « Bon, en ce qui concerne les tanks, j'admets que je ne suis pas très ferré en la matière, mais le type qui veut éperonner un cuirassé avec un cotre de pêche n'est pas un héros, mais tout bonnement un idiot fieffé! »

J'ignore si les méthodes employées par Hitler pour influencer les foules répugnaient autant à Ehrhardt qu'elles me répugnaient à moi, mais je l'admis d'emblée. Je sentais obscurément qu'aux yeux du capitaine dont je connaissais les conceptions politiques, le fait d'être porté au pouvoir par un mouvement de masse était une chose malpropre. Pour lui, la politique devait venir « d'en haut » et non « d'en bas ». C'était l'État qui devait penser pour le peuple et non au peuple à décider. Je sentais confusément que, dans ce domaine, tout compromis n'eût été qu'un faux.

Pourtant le succès remporté à Munich par Hitler fut justement fonction de cette influence exercée sur la masse. Il utilisa de nouvelles méthodes de propagande qui gagnaient les plus réfractaires. On voyait partout les drapeaux de son parti et partout aussi le salut dont se servaient ses partisans pour se reconnaître entre eux, un geste qui, dans sa raideur saccadée, équivalait à une profession de foi, de même qu'on entendait partout le cri, semblable à un appel de ralliement, qui l'accompagnait; personne cependant n'avait encore osé y accoler son nom. Cela eût exigé un renoncement total à la personnalité, ce qui serait bien vite devenu symptomatique d'une propension commune; il n'aurait plus été possible, à ce compte, pour un individu, d'établir des relations profitables avec son voisin sans passer par l'intermédiaire d'un tiers.

Cependant la tendance générale semblait bien être à l'origine du succès de cet homme. Par ses moyens de propagande, il arrivait le plus simplement du monde à dégeler toute réserve individuelle. L'emploi voulu de pareils procédés semblait avoir pour but d'entamer la cuirasse dont chaque être pensant protège son ego, d'user la trame serrée de traditions, d'habitudes, de convenances et de goûts qui isole l'individu. La défense de la créature humaine, sous l'étiquette de laquelle se présentait le parti, équivalait en réalité à l'abandon de toute personnalité. Et cela pouvait représenter une énorme tentation, celle de s'offrir en « victime », une tentation qui constituait aussi un dédommagement de l'obligation de renoncer à toute initiative particulière.

Toutefois, ces mesures, que, dans mon intransigeance de jeune homme, je me montrais peut-être enclin à juger plus rigoureuses qu'elles ne l'étaient véritablement et contre lesquelles je me rebellais obscurément, auraient été parfaitement acceptables si elles avaient, tout au moins par la méthode et les moyens employés, servi un objectif acceptable. Or le but poursuivi était des plus contestables. Ce que Hitler exigeait et prônait sans relâche n'était au fond pas nouveau, mais seulement formulé de façon beaucoup plus radicale; cet absolutisme, il est vrai, résidait surtout dans l'énormité de la forme qu'il lui donnait. Ses attaques étaient de préférence dirigées contre tout ce que la bourgeoisie combattait : le « marxisme » et le « diktat de Versailles », « le mensonge des réparations de guerre » et le fameux « coup de poignard » — mais aussi contre tout ce qui était battu en brèche par la sociale-démocratie : le « capitalisme » et les « injustices sociales », « la faillite de la monarchie » et « l'abus de la religion ». Des plus surprenantes était la véhémence avec laquelle Hitler évoquait invariablement au beau milieu de chacune de ses harangues la « question raciale » et, en étroites relations avec elle, la lutte contre le Judaïsme.

En revanche, à la suite d'un certain nombre de remarques que le capitaine avait faites et dans lesquelles il s'élevait sans cesse contre une interprétation déloyale de la question juive — car on ne pouvait nier qu'il y eût désormais une question juive — j'en avais conclu qu'il n'était pas antisémite. Il était profondément irrité du nombre des petites associations soi-disant « nationalistes » qui allaient en se multipliant au sein des grandes organisations. Il avait surnommé leurs membres « les fous du mouvement », « les adorateurs de ruines », les « défenseurs de la race » et s'efforçait, non sans succès, de contrecarrer à l'intérieur de la communauté des travailleurs l'influence de ces « chemises brunes » qu'il se refusait à prendre au sérieux. Leur comportement répugnait à son âme de soldat autant qu'à la mienne. Mais, de toute évidence, ce fut aussi pour cette raison que la véritable signification de l'éloquence hitlérienne lui échappa au début.

Comme je n'avais osé descendre ni dans un hôtel ni dans une pension, le capitaine m'avait logé chez un ami à lui, un négociant munichois qui tirait le plus clair de ses ressources du commerce des fruits exotiques. J'avais apporté avec moi un numéro du « Viking », une petite feuille qui, si je ne me trompe, ne parut que trois fois et qui était primitivement destinée aux hommes de la

brigade Ehrhardt qui, réfugiés à Munich, se trouvaient sans travail et se cachaient dans les forêts et les marécages des environs : de pauvres types à moitié affamés, pour la plupart d'anciens officiers de marine ou des étudiants qui ne pouvaient plus payer leurs études et qui, les uns comme les autres, attendaient la révolution, « leur » révolution qui, cette fois, serait « nationale » — et ils croyaient mordicus que le capitaine la ferait éclater sous peu. Mon hôte eut un léger sursaut de frayeur lorsqu'il aperçut le titre du journal et me demanda avec précaution si c'était là une publication antisémite. Je la feuilletai avec curiosité, il y était beaucoup question d'un drapeau qui devait être fiché dans le sol à la manière des anciens Vikings (lesquels Vikings, à ma connaissance, s'étaient toujours parfaitement bien passé d'étendard), mais on n'y parlait en aucune façon d'antisémitisme. Mon hôte poussa alors un soupir de soulagement et se mit en devoir de me confier ses soucis. Maintenant c'était partout la faute des Juifs... Et pourtant, autrefois à Munich, dans cette ville pleine d'urbanité, l'antisémitisme n'existait pas, d'ailleurs on n'y avait jamais trouvé beaucoup de Juifs, quelques antiquaires, quelques avocats, commerçants et médecins — encore avaient-ils toujours été de bons Munichois, comme lui-même, des libéraux naturellement, comment aurait-il pu en être autrement dans cette cité ultra-catholique, libéraux et nationaux, oui, mais ils ne s'étaient jamais particulièrement mis en avant, à l'exception, bien entendu, de quelques hommes importants, comme par exemple le conseiller Rosenthal avec sa précieuse porcelaine — et maintenant ça, cet effréné, féroce antisémitisme... Et voilà-t-il pas que chez tous les libraires, on vendait à présent des brochures et des écrits destinés à exciter les gens. *La Franc-Maçonnerie dans le Monde*, *Le Judaïsme international*, *La Révolution mondiale*, par le conseiller national Wichtl, étaient, après *Les fondements du* XIXe *siècle* de Houston Stewart Chamberlain, les livres qui se vendaient le plus.

J'avais moi aussi lu les livres en question et je n'ai pas le droit de dire ici que je n'avais pas été jusqu'à un certain point impressionné par l'ampleur des prétendus dangers qui y étaient décrits. Mais dans mon arrogance juvénile, j'avais jugé que le sujet était à dédaigner. J'essayai de consoler mon hôte, qui portait ostensiblement à la boutonnière le ruban de la Croix de Fer, en lui démontrant que cette vague d'antisémitisme ne me semblait pas être autre chose qu'un spasme des douleurs de l'enfantement de

la révolution « nationale » — usant involontairement en ce disant de l'une des expressions favorites du capitaine pour désigner ce phénomène. Mais mon naïf marchand de fruits me demanda sombrement pourquoi le capitaine ne défendait pas tout simplement à cet Hitler de malheur d'exciter pareillement dans ses discours les gens contre les Juifs.

Il est vrai qu'à cet égard l'attitude du capitaine m'avait moins surpris que celle de Hitler lui-même. Il était en effet bien connu que cet homme, subitement surgi de l'obscurité, parmi tous les mots à l'emporte-pièce qui lui venaient si aisément à la bouche, choisissait comme par hasard toujours les plus cinglants pour vitupérer les faux prophètes, les sectaires, les pêcheurs de lune, les philosophes à la manque, les fanatiques outranciers des petites associations nationalistes, les adorateurs du soleil, les adorateurs de l'eau, enfin tous ceux qui, ne trouvant nulle part asile dans la politique, n'hésitaient pas à se précipiter chaque fois qu'il se présentait quelque chose de nouveau à quoi s'accrocher — les faux Germains qui croyaient en ces temps impitoyables pouvoir encore se battre au javelot et bardés de fer. Oui, il était de notoriété publique que Hitler ne se faisait pas faute de tonner contre tout ce beau monde à l'occasion de ses meetings politiques.

Mais mon hôte demeura préoccupé.

« N'oubliez pas, remarqua-t-il, que ce triste sire est un Autrichien. » Il ajouta qu'en Allemagne, l'antisémitisme avait toujours plus ou moins couvé, mais sans grand tapage, alors qu'en Autriche, au contraire, il se manifestait sous la forme d'un mouvement national qui risquait à présent de faire tache d'huile. En Allemagne, prétendit-il, il n'avait jamais existé de véritable menace « populaire » dirigée contre des Allemands par d'autres Allemands, en conséquence l'antisémitisme avait tenté de faire croire que cette impression d'une nature allogène qui émanait des concitoyens juifs résidait surtout dans la différence des confessions religieuses — en Autriche, l'idéologie des Grands Allemands s'était toujours tournée contre la menace que faisait soi-disant peser sur les nationaux allemands les peuples étrangers de la monarchie des Habsbourg, les Slaves — mais les Juifs, les seuls qui, en dehors des Allemands, regardaient la langue allemande comme la leur propre, et qui vivaient en paix parmi les autres peuples qu'abritait la monarchie austro-hongroise, avaient naturellement dû refuser de s'associer à cette prétendue politique nationaliste, aussi avaient-ils

été considérés par les Allemands d'abord comme des traîtres, puis, parce qu'ils tentaient aussi de préserver leurs coutumes particulières, comme leurs véritables opposants occultes, et n'est-il pas vrai que leurs efforts devaient converger vers des buts de longue haleine, vers une vaste conjuration secrète, une conjuration mondiale du Judaïsme, une nouvelle internationale? Ne trouvait-on pas des Juifs dans tout l'univers? Ils n'avaient pas manqué naturellement de mettre partout la main sur le commerce et sur l'argent, donc une internationale dorée...

« Si cet homme, continua mon marchand d'ananas, en me regardant d'un air significatif, si cet Autrichien s'impose ici, ici où la situation est tout autre, et y introduit les conceptions erronées de là-bas, savez-vous ce qui va se passer?... Eh bien! la suite logique des choses veut que nous fassions alors une jolie culbute! Il lui faudra d'abord cultiver artificiellement chez nous, où la nationalité allemande n'a jamais été en péril, une conscience « nationale ». En vertu de quoi, il fondera une religion nouvelle, une religion du peuple, la religion de la race, la plus intolérante de toutes, car ce n'est plus alors la croyance qui compte, mais le simple accident biologique de la naissance, et dans ce cas la liberté de parole n'a plus aucun sens, puisqu'elle ne procure même plus la possibilité de changer d'opinion. Lorsque j'entends le mot de « Weltanschauung » [1], je suis déjà fixé — c'est ce qui se substitue maintenant à la religion, le filet aux mailles duquel sont accrochées de nouvelles interprétations, l'ersatz de religion qui voudrait faire croire que le diable n'est plus l'adversaire de Dieu dans les consciences seulement, mais qu'il se promène dans les rues, au vu et au su de tous. Et quoi de plus logique que le bon Dieu, lui aussi, se présente en personne sous une forme humaine, au milieu d'oriflammes et de fumées d'encens, quoi de plus logique, hein? » Il me contempla avec une expression rusée et ajouta : « Si j'étais le Christ, je saurais alors que c'est lui, l'Antechrist — il apparaît comme le Christ, il parle comme le Christ, il accomplit des miracles comme le Christ — et tout cela est faux! »

— Pourquoi alors ne vous levez-vous pas durant l'une de ses réunions pour le lui dire? interrogeai-je.

Mon marchand d'ananas me regarda, effrayé :

— Ils m'assommeraient aussitôt à coups de gourdin!

1. Littéralement : Conception que l'on a du monde.

Je remarquai :

— Les marxistes aussi sont assommés à coups de gourdin, mais ils n'en continuent pas moins à se lever et à le contredire.

— Oui, fit-il doucement, c'est exact. Et il existe aussi une Internationale rouge, près de trois millions d'hommes reconnaissent lui appartenir. Mais nous autres Juifs? — Il soupira et ajouta : Il n'y a pas de Juifs qui appartiennent à une conjuration juive mondiale. Et cela pour la bonne raison qu'il n'en existe pas. S'il y en avait une, comme tout alors deviendrait simple pour nous. Nous ne pouvons que nier, et parce que chacun d'entre nous le fait, tous disent : « Ils nient, donc ils mentent! » Le regard perdu dans le vague, il dit encore : « Et s'il s'installe, ce gouvernement « populaire »? Nous, les Juifs, nous n'aurons plus alors qu'à plier bagages et à nous en aller. Nous y sommes habitués depuis deux mille ans. Nous en serons infiniment attristés car nous sommes Allemands et nous aimons l'Allemagne. Ils ont fait le pire de ce qu'ils pouvaient se faire à eux-mêmes, ils ont commencé à changer le cours de leur destin en plaçant la race, source de nos malheurs, et cela sans nécessité, au centre de leur destinée — du problème juif, ils ont fait un problème allemand! »

Lorsque je demandai au capitaine pourquoi il n'excluait pas tout simplement Hitler de la communauté des unions patriotiques, il grogna avec fureur : « Pour que je ne possède plus aucun contrôle sur lui, hé? » puis avec une ironie amère : « Encore heureux qu'il ne me foute pas, moi, à la porte! » Car il était inutile de vouloir se le dissimuler davantage : Hitler faisait maintenant la pluie et le beau temps au sein de l'association, il agissait avec une indépendance toujours plus grande, traitait, en dépit des plus expresses recommandations, avec les autorités et les hauts dignitaires de l'État et prenait de court les autres organisations par des actes, proclamations et décisions arbitraires, décrétées de sa propre autorité; enfin, il commença, malgré l'accord en vigueur, à racoler parmi les membres des milices des adeptes pour son parti — ce qui donnait constamment lieu à d'orageuses discussions entre lui et les chefs des autres groupes; il devenait impossible d'ignorer plus longtemps sa puissance qui s'affirmait de jour en jour. Le capitaine avait coutume de répéter : « Le chemin du mouvement national est pavé des manquements à la parole donnée du sieur Hitler. »

Voici donc ce qui se jouait dans les coulisses du théâtre de Munich. Une comédie rebutante et désappointante. Mieux valait

ne pas y aller fourrer son nez. Pourtant, il était à l'époque encore impossible de juger à quoi auraient abouti les efforts de la communauté des travailleurs sans l'impulsion que lui avait donnée cet homme étrange dont la volonté de fer ne se laissait embarrasser d'aucun scrupule. Il avait le succès. La ville entière était emplie de son écho. Il semblait que dans chaque poitrine, il se trouvât au moins une paroi contre laquelle sa voix venait résonner. Au temps où le Parti comptait tout au plus dix mille membres, Munich était la cité prédestinée à voir, dans sa matrice, se développer le phénomène que représentait cet homme.

Je quittai Munich le jour même où cette ville « nationale » par excellence s'apprêtait, par une grande démonstration, à protester contre la loi de protection de la République décrétée par le gouvernement du Reich à la suite de l'assassinat de Rathenau. Hitler prit la parole devant une foule estimée à soixante mille personnes et exalta les meurtriers, faisant d'eux des martyrs qui s'étaient sacrifiés pour l'avenir de l'Allemagne.

Le capitaine m'avait donné mission de contacter divers groupes de l'O. C. éparpillés à travers le Reich et de leur transmettre l'ordre de s'abstenir momentanément de toute action éventuelle. Il m'avait recommandé laconiquement : « Et tâchez de ne pas vous faire pincer, pauvre martyr! Car mettez-vous bien dans la tête que personne ne bougera le petit doigt en votre faveur! » Je me fis prendre.

En prison, ce séjour à Munich devait plus tard m'apparaître comme un rêve confus. Le retentissement soulevé par notre acte n'avait, dans toute l'Allemagne, jamais fait résonner à nos oreilles une musique bien agréable, mais c'est encore à Munich que nous avions perçu les sons les plus discordants. Là, quelque chose avait méthodiquement empli le vide qu'on semblait avoir voulu créer autour de nous, quelque chose qui me faisait reculer effrayé. L'enveloppe de néant qui isolait notre action parut soudain s'enfler, tels certains coussins de caoutchouc où la dépression qui se forme lorsqu'on y appuie le doigt se remplit aussitôt. Et, à la pensée que, ma vie durant, il me faudrait rester assis sur ce pneumatique, la peur m'empoignait.

(A suivre.) Ernst von SALOMON.

(Traduit de l'allemand par Denise Nast.)

Yvon Belaval.

HENRI MICHAUX

UNE MAGIE RATIONNELLE

Dans *Passages* [1], Henri Michaux fait ouverture de son art. Qu'on ne s'attende pas à y trouver des règles : « Ah! que je te hais, Boileau » (A. 15). Un poète n'est plus l'auteur qui, dans un espace social déterminé — Cour, salons, cénacle, rue de Rome — projette une œuvre littéraire selon des conventions et des exemples. A l'ambition artisanale du poème on a, dit-on, substitué « l'expérience poétique », — une expérience totale qui n'apprend plus en Rhétorique ses moyens, mais prétend à les découvrir par l'observation personnelle. Se travailler, pour travailler. Se dérégler, ou exploiter les dérèglements de l'humeur. Nos arts poétiques commencent par un chapitre d'endocrinologie. Le poète s'est fait voyant. Il semble se faire yogin. « Penser! Plutôt agir sur ma machine à être (et à penser) pour me trouver en situation de pouvoir penser nouvellement, d'avoir des possibilités de pensées vraiment neuves. — Dans ce sens, je voudrais avoir fait de la pensée expérimentale » (158/9). Psychanalyse, ethnologie, physique, danse, cinéma, peinture, tout nourrit cette poïésis qui contraint à parler de tout lorsqu'on en veut comprendre les techniques.



« Un écrivain, il me semble, n'a pas besoin de plus d'un sentiment majeur » (155). Le *sentiment porteur* — « avec les ligatures profondes et multiples d'un bon complexe de base » — qui « module » l'univers de Michaux est le sentiment d'étouffer. Le

1. Les chiffres de pagination renvoient, s'ils sont seuls, à *Passages;* précédés d'une lettre, ils renvoient à : A. *L'espace du dedans*; B. *Plume, précédé de Lointain intérieur*; C. *Ailleurs.* Tous ces ouvrages, publiés chez Gallimard.

cœur? Certes, Michaux est cardiaque : « la plus imprégnante, la plus désarmante, la plus indigeste émotion de ma vie, fut quand j'entendis mon cœur à l'électro-cardiographe haut-parleur (je ne jurerais pas de l'exactitude du terme) ». Il faut tout lire : « Ça, mon cœur... Vous auriez à l'esprit le plus brillant, donné ce damné moteur, que serait-il devenu? — Toute étude de psychologie et d'auto-analyse devrait commencer par là, semble-t-il. En somme je découvrais la cardiomancie » (12/13); « il me semble de plus en plus indubitablement sentir la ténuité de ces ruisselets grâce auxquels s'allument mes pensées vagues, si vite exténuées, en mon laboratoire poupin enfermé dans mon crâne » (31). Cette oppression physique n'est pas seule : de tous les aveux de Michaux le plus bouleversant est ce rêve d'exhibition d'aquarelles, qu'on peut traduire à livre ouvert (109/112). Il est plus aisé de parler du complexe d'Œdipe. Si aisé que je me méfie. Michaux l'exploite trop visiblement pour que, devant *Mon Roi* (A. 135), *Dans les appartements de la Reine* (B. 145), *Chaînes* (B. 177), etc., je ne reste pas balancé entre deux hypothèses : expression authentique? information livresque? J'y reviendrai.

Contrainte physique et morale — « maigre arrosage » sanguin et « bon complexe de base » — qui ne comprendrait, sur cela, la détestation de tout ce qui oppresse? L'inerte, le dur, le déterminé, tout ce qui distingue, sépare, s'impose. « Ah! s'il était possible d'être un jour dans le corps d'un autre » (114). Les corps séparent : « En vain l'homme se veut imaginer des seins sur sa poitrine plate. Il ne peut se figurer l'étonnant phénomène à jamais inconnu, mystérieux, d'être femme, simplement femme, ni belle ni laide, mais femme; et aucun amour ne le lui fera jamais comprendre » (51/2). Les corps nous mentent : « C'était donc tout mensonge, ma solidité? » (129, 114). Même le cheval qui l'éprouve, il se drogue : « Il aime donc aussi les mirages, les rêves, le décollement de son moi, la liquidation de ses fidèles organes (assommant, ce qu'ils sont fidèles!) et du sol (si fidèle lui aussi). — Cette fameuse coordination des mouvements..., il est heureux, comme Monsieur son maître, de l'envoyer promener — pour s'en reposer, de cette damnée mécanique »(42/3). Observez nos danses « aux gestes mécaniques, qui écartent de soi » : « Que n'ai-je connu plus tôt la danse de l'Hindou, danse qui se garde bien de le décentrer, de l'éloigner de lui-même », qui ne fait que « les mouvements de la pensée, les mouvements pour n'être pas multiple, en pièces et à

la débandade, pour n'être pas distrait, les mouvements pour ne pas se désunir » (147). Et nos peintures? Leurs « tueuses géométries » (74)! Leur perspective italienne, « lieu des contraintes, véritable pénitencier, inventé par un pion, hélas géomètre. Couvent surveillé par le Destin » (73). Au contraire, l'extrême soulagement que donne la vue sur la mer « vient du repos de la machine à appréhender les différences. — On est soulagé du varié à n'en pas finir de la Terre, terrible solliciteuse, qui a toujours à nous montrer, à nous proposer (cailloux, fleurs, plantes, collines, ruisseaux, objets de comparaison) » (28). Comme le dit Koyu, le religieux : « Seule une personne de compréhension réduite désire arranger les choses en séries complètes. — C'est l'incomplétude qui est désirable. En tout mauvaise est la régularité » (7).

On voit comment se constitue le monde rêvé de Michaux. Le « maigre arrosage » sanguin s'y projette en images d'irrigations. La mer, le fleuve, l'eau sous toutes ses formes y devient l'élément de communion spirituelle par excellence. « Croyant contempler le fleuve ou simplement se promener sans rien faire, (l'homme) contemple son propre fleuve de sang, dont il est une île délicate, malgré ses organes, ses os durs, ses principes plus durs encore, qui voudraient lui en faire accroire... Tous les spectacles de la nature sont des spectacles en écho, sans quoi les images ne seraient que des amusettes pour faire tomber les sots » (47/8). La circulation du sang, des eaux, des nuages (164/5) fait écho au « changement ruisselant des humeurs » (134). Sans doute, il est des montagnes « qui vous massent dans le sens de vos muscles mentaux, paysages d'accompagnement » (48); mais, encore une fois, Michaux n'aime guère la Terre, les pierres, les métaux : ses paysages sont sans ville. Du seul sable des plages, parce qu'il coule entre les doigts, il eût pu faire son profit (125). Il veut noyer « le mal et les angles des choses, — et l'impératif des choses, — et le dur et le calleux des choses, — et le poids et l'encombrement des choses, — et presque tout des choses, — sauf le passage des choses, — sauf le fluide des choses... » (130/1). C'est toujours au fluide qu'en définitive il demande sa « nourriture océanique d'apaisement » (140). La gouache ne lui convient pas : « Elle fait son petit mortier contre les évanescences qui la guettent. Elle tente de respecter les intentions de l'auteur, du respectable auteur! » (119), tandis que l'aquarelle, ah! « Eau de l'aquarelle, aussi immense qu'un lac, eau démon-omnivore, rafleur d'îlots, faiseur de mirages, briseur de

digues, débordeur de mondes... » (117). Plus fluide encore, la musique, « cet inattendu liquide, ce passage porteur, en soi, toujours et *qui était.* — On ne reconnaît plus d'entourage (le dur en est parti). — On a cessé de se heurter aux choses. On devient capitaine d'un FLEUVE. » (125). Comme pourtant le fluide pur échappe à toute description, il faut bien qu'il se manifeste : le voici donc fluide vital qui se répand en nappes de végétation, en formes animales souples, dont la plasticité se prête aux mille jeux de l'évolution créatrice. Le monde de Michaux est un monde magique. Chacun en connaît le bestiaire. Mais, l'a-t-on remarqué? pas de magie démoniaque : un génie serait trop individualisé, pas assez fluide; mieux vaut puiser aux forces impersonnelles du mana. D'autre part, le charme n'opère presque jamais par contiguïté, mais par similitude; il semble que, spontanément, — la contiguïté évoquant la dureté des choses — Michaux ait préféré la magie homéopathique à la magie contagieuse.

Dans le pays de la magie, l'image remplace la chose, le rêve l'action, le désir la volonté. La vocation magique de Michaux répond à l'extrême fatigabilité dont il ne cesse de se plaindre (et de se féliciter), et au « bon complexe de base » qui entre dans son « sentiment porteur ». La fatigue déréalise : L'« extrême et anéantissante fatigue où m'amène assez vite toute activité et tout exercice, me retire assez considérablement du monde familier. Ce retirement devient une habitude. Retirement de soi hors des choses. Retirement des choses hors des autres choses l'entourant. Soustraction qui revient parfois à l'analyse, quoique à cent lieues de l'être... Cette impression est ineffable... Ce détachement, surtout peut-être par l'évanouissement concomitant de toute ambition, volonté, de tout dessein à l'endroit des choses, aère et désintègre. — Tous les phénomènes mediumniques ont ce même abandon pour point de départ... » (14/5). L'introversion est un refuge, une fuite devant la dureté des choses et des hommes. Qu'on suive le poète : « Jusqu'au seuil de l'adolescence il formait une boule hermétique et suffisante, un univers dense et personnel et trouble où n'entrait rien, ni parents, ni affections, ni aucun objet, ni leur image, ni leur existence, à moins qu'on ne s'en servît avec violence contre lui » (B. 108). Si « sa parfaite boule s'anastomosa et même se désagrégea sensiblement » (id. 109), du moins s'est-il dérobé à l'action, au social, à la « massé » : « J'ai échappé grâce à ma paresse » (149). Il a fui. Il a voyagé. Mais

entre lui et les pays réels il a interposé, « sortes d'États-tampons », ses pays imaginaires, le pays étranger n'étant qu' « une occasion, une provocation à personnages, auxquels dès lors je remettais l'affaire, celle de jouir et de souffrir des gens et des choses étrangères et hostiles » (161/2) : les vrais *Ailleurs* sont dans *l'espace du dedans*, dans *le Lointain intérieur*, *en grande Garabagne*, *au pays de la magie*. Quand on s'enfonce en ce lointain intérieur, les concepts, les rapports logiques sont les premiers à se défaire. Qu'on plonge encore sous « le corps croûteux — de mes pensées-images » (B. 97) : à cette profondeur ne règnent plus que les images affectives. Les jeunes filles y sont des « visages sans « je » », universels, « portés par la marée des ancêtres » (61; C. 256). Notre corps, délivré de l'utile, exerce sa magie imitative. Il image, s'image, s'obsède, se projette inlassablement en visages comme pour se rejeter sans fin : « Dessinez sans intention particulière, griffonnez machinalement, il apparaît presque toujours sur le papier des visages. — Menant une excessive vie faciale, on est aussi dans une perpétuelle fièvre de visages. — Ne seraient-ils pas simplement la conscience de ma propre tête réfléchissante? Visages des personnalités sacrifiées, des « moi » que la vie, la volonté, l'ambition, le goût de la rectitude et de la cohérence étouffa, tua. Visages qui reparaîtront jusqu'à la fin (c'est si dur d'étouffer, de noyer définitivement)... Ou sorte d'épiphénomène de la pensée... comme si l'on formait constamment en soi un visage fluide, idéalement plastique et malléable, qui se formerait et se déformerait correspondément aux idées et aux impressions qu'elles modèlent par automatisme en une instantanée synthèse, à longueur de journée et en quelque sorte cinématographiquement » (93/5). Dans cette remontée vers l'inconscient, vers l'enfance, les doubles apparaissent, les « moi » sacrifiés révèlent leurs visages; on pourrait peindre les tempéraments, en faire le portrait (100) : « Car ce fantôme, ce double qu'est le tempérament et ces parcours bizarres appelés sentiments, qui ne font qu'affleurer dans la physionomie et se marquer dans les actes, un jour, un jour j'en suis persuadé et pas si loin et heureux les gaillards qui les contempleront, un jour on les verra. On verra, grâce à quelque nouveau rayon, les sentiments, les émotions se former, se nouer, et leur embrayage de proche en proche jusqu'à intéresser l'individu » (101); on verra l'amour, la haine, la volupté, « surtout on verra la sainteté » (102/3). Plongeons encore. « J'ai plus d'une fois senti en moi des « passages »

de mon père » (B. 211). En moi? Non, « il n'est pas de moi. Moi n'est qu'une position d'équilibre » : « On est né de trop de mères » (id. 213, 211). Visages! visages! visages! autant d'ancêtres inconnus! Nous remontons le cours du temps. Toute musique naît de ce silence originaire : « Il s'étend, il s'étale, il me boit, il me consomme. — Ma grande sangsue se couche en moi ». « Quand rien ne vient, il vient toujours du temps, du temps. » (127).

Passages? D'une part, l'écoulement des choses, où le multiple se dissipe, et qui ramène, vers la mort, à l'unité primordiale, au sentiment océanique d'où nous sommes nés. D'autre part, remontée des forces cosmiques, ancestrales, inconscientes, qui s'ouvrent passage à travers les barrages d'inhibition, de préjugés et de contraintes sociales que notre conscience ne cesse de leur opposer. On devine quelle esthétique inspirent ces passages.

*
* *

Une esthétique de l'inconscient.

Un auteur, que sait-il de sa pensée? « Il en est bien mal informé » : « Ses intentions, ses passions, sa *libido dominandi*, sa mythomanie, sa nervosité, son désir d'avoir raison, de triompher, de séduire, d'étonner, de croire et de faire croire à ce qui lui plaît, de tromper, de se cacher, ses appétits et ses dégoûts, ses complexes, et toute sa vie harmonisée sans qu'il le sache, aux organes, aux glandes, à la vie cachée de son corps, à ses déficiences physiques, tout lui est inconnu » (B. 215). Si Je est un autre, il semble qu'il ne reste plus qu'à l'observer et à multiplier ses chances : tourné vers le lointain intérieur, être attentif aux Einfühlungen de l'imagination matérielle; en varier les occasions, par exemple par les voyages; exploiter le rêve (B. 32), la fièvre (B. 55), la fatigue cardiaque accrue par le café (B. 68/70), les médicaments (24), etc. De toute façon, « il n'y a qu'à laisser venir, laisser faire » (90) : *laisser passer*. Au reste, les activités créatrices se déplacent, chacune ayant sa « gare de triage », chacune mettant en éveil telle ou telle partie de la tête : « Tout art a sa tentation propre et ses cadeaux » (89/90). En attendant les réalisations qui, hors « du bafouillage littéraire », rendront possibles la peinture visuelle des sentiments (93 sq); l'architecture mobile (158), l'appareil à émettre et à faire disparaître des odeurs (91), le clavier à voix et à bruits (21/2) — en attendant, « l'écriture pousse en vous plutôt le mythomane,

la musique plutôt le sentimental, les beaux-arts, l'amateur des formes » (157). L'écriture ne représente qu'une de nos possibilités d'expression. Pas la meilleure. Qu'on la compare à la musique! (125/6). « Mots, mots qui viennent expliquer, commenter, ravaler, rendre plausible, raisonnable, réel, mots, prose comme le chacal » (141). On voit ce que Michaux reproche à « la fabrique à mots (mots-pensées, mots-images, mots-émotions, mots-motricité) » (89) : justement, d'être une fabrique où l'on découpe et solidifie les idées, alors que « c'est dans le moins de force que m'apparaissent toujours les idées les plus vastes, les plus importantes. De véritables bancs d'idées, nombreux à en avoir la respiration coupée, mais d'un délicat, d'un flou, d'un tel en-deçà des mots-pensées! » (31/2). C'est pourquoi « les livres sont ennuyeux à lire. Pas de libre circulation. On est invité à suivre. Le chemin est tracé, unique » (123). Cependant, « dans l'ensemble, les livres furent son expérience » (B. 112). Il suffit de savoir en tirer profit. Comment? En ne laissant « pas un mot dans son sens ni même dans sa forme », en le sabotant (A.33/4). Ou bien en lisant en demi-sommeil — ou trop lentement et avec effort, ce qui revient au même : alors, le livre devient « d'âme », son univers, « fuyant et sans contours »; les « nébuleuses » qui y forment une chaîne de sympathie ménagent « tout à coup, grand bonheur, une phrase... un incident... un je ne sais quoi, il y a là quelque chose... », une révélation (B. 112/3). C'est dans cet « état détaché » qu'un dictionnaire est admirable : « Tous ces bourgeons humains, dans leur foule alphabétique (je ne lis aucune définition) bien plus qu'aucune grande idée, m'émeuvent et m'agrandissent tout en m'humiliant justement... Et j'écris » (24). « Bien peu m'importe alors le comment et le pourquoi... » (25)! Pas de règles! Les civilisations augmentent trop le « savoir faire »; mieux vaudrait le « savoir sentir » qui harmoniserait toute la société (C. 250). Non seulement les règles séparent par la convention ce qui pourrait s'unir par la nature, mais elles emprisonnent, étouffent les possibles (150/1; 124). Il faudrait briser la syntaxe que « les écrivains les plus destructeurs, comme s'ils craignaient de perdre tout support, laissèrent toujours... intouchée » (71/2). Il nous faut battre le tam-tam contre tous les barrages : Versailles, l'Alexandrin, la critique — le Nombre d'Or (144/6). « Et pas se relire surtout Messieurs les écrivains » (A.15). L'œuvre doit être irrégulière (7), inachevée : « Qu'est-ce qui est pire que d'être achevé? on devient tout os » (55). Elle n'a pas à

ressembler à la réalité externe (96/7), elle la décompose par une sorte de recul mediumnique (14/5), en fait un pays de magie. Elle n'a pas à imiter, dans leur logique, l'action et la connaissance rationnelle : la volonté est mort de l'Art (93); « les poètes donnent éternellement le « départ ». — Ces velléitaires enfin impriment leur volonté, ces cryptiques sans profondeur enfin en d'autres s'approfondissent, ces amants sans avoir femme enfin inspirent l'amour, et ces voyageurs sans bouger suscitent des croisières » (68). D'un mot, l'œuvre doit nous rendre à l'enfance dont le réalisme, ignorant encore nos « tueuses géométries », sait observer les choses « selon la vue de l'esprit » (73).

Suffit-il de « laisser passer », sans effort de composition? Non. « Dès que j'écris, c'est pour commencer à inventer. A peine est-ce sorti, voilà que je me mets de tous côtés à lui présenter des barreaux de réalité, et, ce nouvel ensemble obtenu, à lui en présenter de nouveaux encore plus réels, et ainsi, de compromis en compromis j'arrive, eh bien j'arrive à ce que j'écris qui est de l'invention saisie à la gorge et à qui on n'a pas donné la belle existence qui lui semblait promise. — C'est pourtant dans cette honnêteté tardive mais rigoureuse et par degrés, et puis plus rigoureuse encore mais toujours plus tardive que je trouve une des joies et un des supplices d'écrire » (29). On peut d'abord s'en étonner. Et certes, il serait agréable de laisser aller, de se décomposer en ne composant pas (131/2). On sombrerait dans l'euphorie. Mais l'euphorie déshumanise : « trop d'euphories se forment en cocon, ennemies des autres... »; tant qu'on n'est pas passé par la chambre aux malaises, « on est comme en dehors de l'humanité, indifférent aux voisins, à leur peine, à leur joie aussi »; l'euphorie ne doit être cherchée que « comme apaisement, résolution », « toujours en relation avec le triomphe sur les souffrances » (C. 249/251). Communiquer : communier. L'euphorie n'est pas créatrice. Le salut « est dans l'hostilité » (113). C'est l'agressivité qui est créatrice. Elle est amour : on ne la voit jamais si grande qu'entre proches parents (C. 13, 14, 16). Elle révèle des expressions qui pouvaient ne pas apparaître en toute une vie (C. 15). Elle forme à la fois de grands astistes, des poètes, des assassins, des anarchistes, des réformateurs (C. 21). Entre tous, les poètes, velléitaires, ont besoin de son élan vital. Elle les arrache à eux-mêmes, brise l'étau de l'individualité, livre passage aux possibles inconscients (130). Elle leur permet d'attaquer les angles, l'impératif, le dur, le calleux, le poids,

l'encombrement des choses, pour n'en laisser passer que le fluide, le sensible, l'humain (130/1). Tandis que dans la chaleur de l'euphorie on reste « vaguement velléitaire en caresses, en modelé », dans le froid de l'hostilité « je fonce », « j'attaque », « je perce, je ne tiens pas compte des surfaces » — et « je ne prends pas froid » (112). Le froid « met à distance » non seulement du Moi torpide de l'évanescence, mais encore du Moi cupide de l'action : il est élan spirituel. Dans Langalore aux belles femmes, les « hommes de l'éjaculatoire savent quoi faire »; « cela n'eût pas concordé avec mon passionné désir de communion, de communion illimitée », alors que par le contact d'un mur froid « Je me débarrassais d'une incroyable tension... Il y avait en lui quelque chose qui ne pouvait être cerné. De plus il était glacé. Un élan extrême était indispensable pour ne pas subir de répulsion. Au contraire, depuis, j'eus souvent une grande désillusion à toucher le corps féminin naturellement chaud et qu'il est donc si facile et trop indiqué d'aimer » (C. 244/5). Par là s'expliquerait « une des joies et un des supplices d'écrire ». L'ascèse du travail critique est la sublimation de l'ambivalence amour-haine de l'agressivité. Ce travail torture les mots pour leur arracher l'expression qu'ils n'eussent jamais eue dans leurs relations sociales. On communique par le langage commun. On communie par l'invention. Ce n'est que par leur sens réel qu'on peut donner aux mots leur sens imaginaire. Ce n'est que par des barreaux de réalité qu'on peut enclore et s'approprier le domaine du surréel.



Que penser de cet art, de cette « expérience » poétique? Par l'éclat de certaines pages, par l'intérêt de certaines analyses sur le vif, par la présence constamment humaine de Michaux, *Passages* mérite déjà d'être lu avec une attention particulière : il pourrait bien, en outre, servir de prétexte à une mise au point, à un inventaire dépassant le cas de l'auteur. Cette esthétique de l'inconscient perpétue, en effet, les thèmes qui, depuis Rimbaud, hantent la plupart de nos poètes et de nos artistes : Je est un autre, se faire voyant, la vraie vie est absente, l'amour est à réinventer (44)... Mais il me semble...

Il me semble d'abord qu'il n'est plus tellement modeste de dire à son lecteur qu'il tient « un livre que n'a pas fait l'auteur »

(B. 216). Cela ne me choque pas chez Rimbaud parce qu'il *découvrait* ce thème. Cela ne me choque pas davantage chez Nietzsche parce que son matérialisme excluait la prétention d'attirer sur soi quelque Dieu ou d'ouvrir un arrière-monde, et que, d'ailleurs, il était assez humble pour ajouter : « pourquoi je suis si malin... pourquoi j'écris de si bons livres... ». Depuis l'*Introduction à la Psychanalyse* et l'*Entrée des Voyantes*, cela me choque. Je est un autre? Mais si cet autre est la grande figure d'Œdipe, un Dieu, un Génie, le Mana, ou si, simplement, je deviens une merveille de la Nature — qui perd au change?

On confond, du reste, le mystère de l'invention avec la qualité de l'invention. Le mystère? A coup sûr, personne ne sait comment les idées lui arrivent : voilà beau temps que Malebranche en a fait la remarque (et sa philosophie). La qualité? A coup sûr, personne ne sait comment les génies se produisent : mais on n'avance pas d'un pas à dire que Je est un autre.

Un autre? Voire! Où trouver plus conscients que ces inconscients, plus clairvoyants que ces aveugles, plus informés que ces ignorants du moins quand leur œuvre est valable? Quelle spontanéité demande plus d'efforts? Qu'on se reporte aux corrections de Rimbaud : si le premier jet vient de l'Autre, alors vive le Je; car l'Autre est un bien pauvre type. D'ailleurs, la réflexion ne s'exerce pas après coup, du dehors, sur une invention brute et déjà faite : elle l'appelle, la produit, la forme à chaque pulsation, et ce qu'on nomme inconscient n'est souvent qu'attention captive.

On ne peut donc que suspecter cet autre postulat : l'imagination est plus riche que la raison, l'inconscience plus féconde que la conscience. Ce qu'on prend ici pour richesse est l'inaccoutumé, un exotisme intérieur qui nous trompe à première vue comme la somptuosité des palmes cache d'abord la pauvreté des indigènes. Certes, l'onirisme est étrange : cependant, ce n'est pas en soi mais par rapport au familier que se détermine l'étrange. Inversez le rapport : imaginez la surprise et l'émerveillement d'une conscience nocturne dont les rêves se tisseraient de nos pensées de veille — qui découvrirait la raison? On a vite bâillé « aux poèmes de voyages surréels » (70).

Vaines querelles, dira-t-on : la doctrine fait-elle l'œuvre? Un artiste nous parlerait-il de son art de la meilleure foi du monde, qu'il se compense en se pensant et se ment en se commentant. On sait d'ailleurs avec quelle réserve — « Après tout, un peu de char-

latanerie est toujours permis au génie, et même ne lui messied pas » — Baudelaire accueillait les confessions de Poe sur la genèse du poème. Oui. Seulement, les doctrines ne sont des *marginalia* que si l'on ne prétend pas substituer à l'art et à ses conventions une expérience totale dépassant et annulant le plus possible la littérature : sinon, compensation et charlatanerie mettent en cause l'authenticité non littéraire dont on se réclame. Est-ce contester au poète le droit de s'inspirer de Freud, de Levy-Bruhl, des théories et du décor scientifiques? Au contraire! Une découverte récente peut orienter le regard sur quelque perspective d'âme qu'on eût, sans elle, négligée. Mais c'est contester au poète le droit de feindre l'innocence au lieu de la jouer. Un philosophe se plaignait que la Logique demeurât à peu près muette sur le jugement d'existence : il oubliait que la Logique ne pouvait traiter que de l'existence logique. Nos poètes oublient-ils vraiment que leur « expérience poétique » est une expérience littéraire?

Si ces remarques me sont suggérées par la lecture de Michaux, c'est que j'y vois un de ces cas typiques où l'œuvre dément la doctrine. Cette œuvre, cela saute aux yeux, doit moins ses richesses au libéralisme du « laisser passer » qu'au dirigisme des « barreaux de réalité ». Michaux est de tempérament lyrique. Obsédé par l'élan vital, il ne rêve que plantes, espèces, natures plastiques, mouvances : les géométries sont tueuses. Mais l'élan vital reste faible. Son lyrisme à l'état naissant est sauvé par l'intelligence. Observez comment il écrit : ce style net, sans périodes, analytique, où, d'impression à impression juxtaposées, on file l'idée. Observez comment il invente : cette magie n'est pas la magie naturelle qui, prolongement du désir, ne tiendrait ses puissances que de l'élan vital. C'est une magie rationnelle qui s'ingénie à prolonger les suggestions de la science jusqu'au rêve. Je ferais mienne cette réflexion d'un poète, que les poèmes de Michaux sont des contes philosophiques dans la tradition du XVIIIe siècle.

Yvon BELAVAL.

LA GUERRE COMME POLITIQUE

I

La fameuse déclaration de Clausewitz suivant laquelle la guerre ne serait que la politique réalisée avec des moyens différents, n'a jamais été mieux illustrée qu'en Corée. Si Mac Arthur avait été autorisé à évacuer ses troupes, l'humiliation de la défaite aurait rendu les négociations de paix impossibles. S'il restait en Corée et s'il laissait les combats diminuer d'intensité, il serait presque impossible d'empêcher la paix d'éclater. Comment éviter de négocier si l'opinion publique s'aperçoit qu'on ne se bat pratiquement plus? Et comment obtenir de l'O.N.U. qu'elle condamne les Chinois comme agresseurs s'il commence à devenir évident qu'ils ont cessé d'attaquer?

Du moment où Mac Arthur reçut l'ordre de stopper la retraite son but fut de trouver l'ennemi et de reprendre le combat. Tant qu'on se battait, la raison suprême était la sécurité des troupes combattantes et l'emportait sur les directives politiques données par les civils. Sous le prétexte de nécessités militaires, le commandant en chef prenait seul les décisions sur le champ de bataille. Mais s'il n'y avait plus combat, ou apparence de combat, l'initiative des opérations lui échapperait. C'était là la clé des événements qui s'étaient produits lors de la volte-face de janvier et du second franchissement en force du parallèle, au début d'avril.

Voici un des cinq points établis le 11 janvier par le comité de l'O.N.U. chargé de négocier le Cessez-le-feu : « Si par suite de négociations *ou par suite d'un ralentissement des hostilités* (c'est moi qui souligne) il se produit un Cessez-le-feu, on en profitera pour tenter d'avancer vers la paix définitive ». Cette accalmie qu'espérait l'O.N.U., son chef militaire la redoutait. Mac Arthur menait une guerre lente, livrant un minimum de combats pour un maximum de résultats; tous les trois jours, avec pessimisme,

il flairait des pièges ennemis qui n'étaient jamais tendus et prévoyait des attaques qui n'étaient jamais déclenchées.

Le 20 janvier quand fut donné l'ordre impérieux d'arrêter la retraite, Mac Arthur déclara avec superbe : « Personne ne nous rejettera à la mer. » Mais il semblait qu'il n'y eût personne pour le faire.

Sans aucun doute cette pantalonnade soulevait le cœur des gens de la Maison Blanche, du State Department et même du Pentagone, de même que les bouffonneries plus vulgaires mais non moins astucieuses de Hitler écœuraient les aristocrates militaires prussiens et les millionnaires snobs de Rhénanie : mais elle servait utilement leur politique. Pendant la seconde moitié de janvier, alors que les États-Unis menaçaient de quitter l'O.N.U. si l'Assemblée Générale ne condamnait pas les Chinois comme agresseurs, Mac Arthur tentait vainement de trouver un corps de troupe ennemi de dimensions raisonnables qui lui rendrait le service de lancer une petite attaque. Bien qu'en Corée on en fût *pratiquement* au « Cessez-le-feu », Mac Arthur continuait vaillamment à mitrailler un ennemi absent, ou, en tout cas, fort peu nombreux. Dépêches et communiqués tonitruants étaient nécessaires pour entretenir la panique chez les diplomates renâclants de Lake Success.

Il était gênant d'annoncer le ralentissement des hostilités. Mac Arthur réussit sinon à le cacher, du moins à lui donner un autre sens aux yeux du public et à laisser entendre qu'il n'était que passager. Le 12 janvier, quand les Britanniques exigèrent des conversations directes avec Staline et Mao-Tse-Tung, un porte-parole du State Department déclara froidement : « Nous ne participerons à ces conversations que lorsque les communistes chinois auront cessé le combat. » Ils l'avaient cessé. Sur le front central, comme nous l'avons vu, les troupes de l'O.N.U. luttaient, non contre des Chinois mais contre des Nord-Coréens. Le lendemain du jour où le porte-parole du State Department refusait toute participation à des conversations directes, un communiqué de la Huitième Armée révélait que, depuis huit jours, sur le front Ouest, il n'y avait eu que des activités de patrouilles. Mais ces nouvelles étaient toujours présentées de manière à affoler et non de manière à apaiser les esprits. Les termes du communiqué le montrent bien : « Bien que depuis huit jours sur le front Ouest il n'y ait que des activités de patrouilles, l'hypothèse d'une grande

attaque communiste n'est pas à rejeter. » Les troupes de l'O.N.U. semblaient toujours sur le point d'être submergées. Avec Mac Arthur la catastrophe était toujours imminente, comme avec M. Hoover, dans les années 30, la prospérité.

Le 20 janvier, quand Mac Arthur déclarait que personne ne le rejetterait à la mer, le communiqué annonçait toujours « peu ou pas de contact avec l'ennemi ». Les chasseurs de la Cinquième Air-Force déploraient « la rareté des troupes ennemies attaquables ». En 260 sorties dans la zone de combat elle avait tué 40 ennemis, soit une moyenne de moins d'un ennemi mort pour six sorties; rendement dérisoire. Mais Mac Arthur faisait savoir « que toute les forces militaires de la Chine communiste pouvaient être employées contre les troupes relativement faibles qu'il commandait ». Il disait que ce n'était que « grâce à des manœuvres » que les Alliés pouvaient « éviter le risque de se mesurer en petit nombre aux forces énormes d'un ennemi résolu ». Comme il était sans cesse question dans les journaux de ces forces énormes, on se demandait vraiment comment la petite armée de Mac Arthur pouvait tenir.

Les dépêches et les gros titres étaient toujours alarmants même quand les communiqués annonçaient qu'il ne se passait pas grand-chose. On n'attirait l'attention sur l'accalmie que lorsqu'on annonçait (presque triomphalement) qu'elle était enfin terminée. La fin de l'accalmie confirmait la prédiction d'une offensive ennemie, mais en général si on les lisait attentivement, rien dans les communiqués du front ne permettait de croire à la présence d'énormes troupes ennemies. « Fin de l'accalmie sur le front de Corée. Les troupes de l'O.N.U. évacuent Inchon », annonçait le *New York Times* du 22 janvier. Et le même jour, l'édition parisienne du *New York Herald Tribune* titrait : « Les troupes de l'O.N.U. abandonnent Inchon et Wonju. L'attaque chinoise sur Inchon est la première grande opération chinoise depuis Séoul. » La première grande action depuis Séoul, c'est-à-dire depuis trois semaines, était lancée avec des forces « estimées à trois sections ennemies ». A Wonju, il s'agissait d'un raid américain dirigé sur la ville, contre des forces ennemies, « estimées » à un régiment, qui avaient pris Wonju la veille et comptaient sans doute avancer encore. L'ennemi semblait toujours vouloir infirmer ce genre de prévisions. Les troupes de l'O.N.U. entrèrent dans la ville, occupèrent pendant trois heures le terrain d'aviation, se mitrail-

lèrent avec l'ennemi et se retirèrent le soir. Les trois sections qui opéraient à Wonju furent baptisées chinoises, mais on avouait que sur le front central c'étaient « surtout des unités nord-coréennes qui combattaient. »

Rarement un agresseur s'était montré aussi perversement non-combatif. Jamais un agresseur n'avait refusé plus obstinément la victoire en empêchant ses « hordes » innombrables de submerger une victime avide d'être battue. Le 23 juin le Sénat unanime exigeait de l'O.N.U. qu'elle dénonçât les Chinois comme agresseurs, mais en même temps les troupes alliées pénétraient profondément dans le *no man's land* et réoccupaient coup sur coup plusieurs villes mortes sans rencontrer l'agresseur. Le 25, une colonne alliée était entrée dans Hoengsong, au nord de Wonju, à moins de cinquante kilomètres du parallèle sans signaler autre chose que « deux vifs engagements contre des forces ennemies estimées à plus d'une compagnie ». A Lake Success on commençait à sentir l'accalmie. Sir Benegal N. Rau, luttant désespérément pour la paix, déclara que cette accalmie « pouvait bien signifier quelque chose ». Il y avait du désespoir dans les nouvelles de ce front curieusement pacifique, publiées en première page des journaux des jours suivants : « La marine U.S. bombarde Inchon. Des patrouilles cherchent l'ennemi », écrivait le *New York Times*. Mac Arthur en quête de l'ennemi paralysait l'O.N.U. en quête de la paix. Si, à Lake Success, quelqu'un avait osé critiquer Mac Arthur, même les nécessités militaires n'auraient pu justifier cet acharnement frénétique à maintenir ses troupes à portée du tir de l'ennemi. Mac Arthur n'avait pas fait preuve de cette volonté déterminée de maintenir le contact quand il filait en sens inverse.

Cependant que les U.S. chauffaient l'Assemblée de Lake Success, le Q.G. de Tokyo faisait tous ses efforts pour laisser croire à de grands combats. Le 28 janvier des patrouilles alliées se trouvaient à vingt kilomètres de Séoul et l'on disait que la résistance ennemie « se durcissait » et qu'une « grande bataille » était « imminente ». Le 29 on signalait une attaque nocturne « par environ 1.000 ennemis » et « des concentrations ennemies ». Le 30, les forces de l'O.N.U. « semblaient entrer en contact avec des postes avancés chinois et nord-coréens. » Le jour suivant la Commission politique de sécurité de l'O.N.U. dénonçait la Chine comme agresseur et mettait les sanctions à l'étude. Le 1er février, jour où l'Assemblée générale devait voter, le combat augmenta

d'intensité. Sur l'ensemble du front, on disait que « la défense ennemie » était « solide et sporadique ». En un point on signalait une attaque ennemie lancée « par environ deux régiments » c'est-à-dire par la plus grande force ennemie réellement identifiée depuis plusieurs jours. Les forces aériennes, entre autres actions d'éclat dirigées contre l'agresseur, citaient ce jour-là : « l'attaque de deux villages tenus par l'ennemi à l'est de Séoul », attaque qui avait détruit « 1.200 sacs de riz et touché plusieurs maisons ». C'est sur des preuves aussi convaincantes que l'Assemblée dénonça la Chine comme agresseur. La loi et l'ordre internationaux étaient vengés.

II

Le 4 février, dans un résumé des nouvelles de la guerre, le *New York Times* écrivait : « Depuis trois semaines, les forces de l'O.N.U. cherchent à localiser le gros de l'armée chinoise. La semaine dernière, après une avance de vingt-cinq kilomètres dans le no man's land, nos troupes sont enfin entrées en contact avec lui. Les Chinois sont retranchés le long d'une ligne de soixante kilomètres qui part du Sud de Séoul et suit le Ham River jusqu'à la chaîne de montagne centrale. Des patrouilles avancées ont établi que le no man's land s'étend jusqu'aux portes mêmes de Séoul ». « Les troupes qui ont occupé Yongdungpo sont étonnées par le calme de la ville ». C'est ainsi que six jours plus tard le *New York Times* titrait une dépêche du front relatant la prise de ce faubourg de Séoul. Les troupes avançaient sans rencontrer d'opposition. « Dans des rues désertes et silencieuses... parmi les usines démolies par les bombardements et des maisons criblées d'éclats d'obus. »

Quand Séoul elle-même fut occupée on ne signala « aucun contact avec l'ennemi ». Le Q.G. supposait que l'ennemi avait dû se replier pour se concentrer sur le front central. D'après le Q.G. il semblait que les Chinois se concentrassent toujours dans les endroits où l'on ne se battait pas.

Bien que les ennemis fussent difficiles à trouver, ils se faisaient massacrer en quantité astronomique. « Cette semaine, l'effectif presque complet d'une division ennemie est tombé chaque jour sous l'assaut allié », déclarait le 10 février un communiqué de la huitième armée; « une division ennemie compte en général 6.000

hommes ». Comment tuer tant d'hommes alors que le contact avec l'ennemi est si rare? Ce paradoxe ne s'expliquait pas davantage par la lecture attentive des communiqués quotidiens. C'est le 4 février qu'on annonça le chiffre record des pertes infligées à l'ennemi : 8.653 hommes. Mais le communiqué qui donnait ce chiffre parlait de petites avances alliées qui n'avaient rencontré qu'une « résistance modérée » en un point et « faible » en un autre. Le communiqué parlait de six attaques ennemies sur l'ensemble du front : deux lancées par des troupes dont on ne précisait pas le nombre, deux lancées par environ deux compagnies, une par une compagnie, et la dernière par « deux sections ennemies ». Le communiqué ne se vantait nullement d'avoir annihilé ces troupes. Il disait simplement qu'elles avaient été contenues ou repoussées. Comment s'était-on arrangé alors pour infliger à l'ennemi des pertes aussi énormes?

La huitième armée prétendait avoir blessé ou tué 69.500 ennemis, du 25 janvier au 9 février, soit en moyenne environ 4.600 hommes ou encore, comme disait le G.Q., « l'effectif presque complet d'une division » par jour. Si l'on compare avec les plus grandes batailles de la première et de la seconde guerre mondiale (et si cela est vrai), c'est un exploit extraordinaire. Les effectifs d'une division sont très variables mais il vaut la peine de signaler qu'à Verdun, en 1916, lors d'une des plus terribles batailles d'usure de l'histoire, les Allemands ne perdirent que 43 divisions et demie du 21 février au 1er juillet, soit une moyenne de dix divisions par mois. A la cadence où, soi-disant, l'ennemi était tombé pendant ces dix jours de marche sur Séoul, il aurait perdu 30 divisions par mois.

Si les chiffres donnés par le Q.G. du général Ridgway étaient exacts, cette poussée vers Séoul à travers le *no man's land* aurait pu être comparée en importance avec la bataille de Stalingrad, moment culminant de la seconde guerre mondiale, d'où les Allemands commencèrent la longue retraite qui devait les mener à la défaite. A Stalingrad, la bataille atteignit son paroxysme entre le 10 et le 30 janvier : le maréchal von Paulus fut fait prisonnier et sa fameuse sixième armée fut détruite. Les Russes prétendirent alors avoir tué 100.000 Allemands, officiers ou soldats, soit une moyenne de 5.000 par jour. Devant Séoul la moyenne quotidienne donnée par les communiqués pour les dix premiers jours de février est légèrement supérieure : 5.510 hommes par jour. Les généraux

de Mac Arthur étaient-ils de prodigieux foudres de guerre ou des plaisantins?

Aux lecteurs américains des journaux, ces chiffres ne semblaient pas incroyables. On les avait accoutumés à voir les « hordes chinoises « avancer « au coude à coude » par « vagues humaines » avec un soi-disant « mépris oriental de la mort ». Il n'y a pas que les enfants pour croire aux contes de fées. Les experts prenaient le temps de réfléchir et de s'étonner, mais ce n'est pas dans les analyses des experts que les journaux vont chercher leurs gros titres.

Le Q.G. de Mac Arthur prétendait avoir tué depuis le milieu d'octobre 134.616 Chinois, soit environ 36.000 par mois, ce qui n'était pas mal pour une armée qui avait passé le plus clair de son temps à battre en retraite sans être en contact avec l'ennemi. Le 11 février, dans le *New York Times*, M. Hanson W. Baldwin écrivait que dans ces chiffres, « seul était exact » celui des prisonniers. « Nous savons que nous n'avons que 616 communistes chinois prisonniers. » Il trouvait que, comparé au chiffre de 8.531 Américains portés « disparus », ce chiffre n'était pas « encourageant ». « La plupart de ces disparus sont probablement prisonniers », disait M. Baldwin. Était-il plus facile de capturer les Américains que les Chinois? Ou y avait-il une erreur dans le compte des pertes? Ou y avait-il si peu de prisonniers chinois, parce que si peu de Chinois se battaient en Corée?

Ces chiffres (ainsi que le répugnant slogan publicitaire : « Opération Massacre »), pouvaient jouer leur rôle dans la conduite des opérations militaires. On aurait pu en rire, s'il n'y avait pas eu les effets de la guerre sur le peuple coréen. S'il y avait vraiment une « opération massacre » c'étaient les Coréens et leur pays qui en faisaient les frais. Les troupes de Mac Arthur avaient avancé, puis reculé puis, en avril, de nouveau franchi le parallèle en force, sans que soit jamais lancée cette grande offensive ennemie qu'on continuait toujours à annoncer. Le 2 avril, le correspondant militaire du *London Times* écrivait : « On continue à signaler des concentrations de troupes chinoises. A Washington on s'attend au déclenchement prochain d'une grande attaque ennemie. Cette perspective interdit d'espérer que des négociations puissent aboutir, tout au moins d'ici quelques temps ». Cela interdisait également aux Coréens de voir se terminer leur terrifiante « libération ».

Les Mongols, à qui M. Truman assimilait les Rouges, en deman-

dant contre eux une « mobilisation morale », les Mongols n'auraient pu prétendre ravager la Corée plus totalement que ses libérateurs.

On ne détruisait pas seulement les usines des villes, mais aussi les plus pauvres fermes. Le 15 janvier le *London Times* écrivait : « Dans le secteur de Wonju, les troupes alliées pratiquant la tactique de la terre brûlée ont incendié vingt-deux villages et trois cents meules de foin. » Cette tactique peut avoir de la grandeur quand un peuple courageux la pratique sur sa propre terre pour résister à un envahisseur. Elle devient rien moins qu'admirable quand c'est un allié puissant qui la pratique chez un allié sans défense.

Le 16 novembre, un article publié par le *London Times* démontrait que le haut commandement nord-coréen ne voulait pas de la tactique de la terre brûlée et que ses troupes, lorsqu'elles battaient en retraite, laissaient le pays intact. Cette différence de points de vue rappelle la légende de Salomon à qui deux mères réclamaient le même enfant : il découvrit la vraie mère en proposant de couper l'enfant en deux et de leur en donner à chacune une moitié. Les Coréens moyens, dont, d'un côté comme de l'autre, on se souciait si peu, devaient en avoir par-dessus la tête de leurs deux mères. Un correspondant du *New York Times* à Taegu disait du public coréen qu'il avait « de l'aversion et de la méfiance à l'endroit des communistes, mais qu'il n'aimait pas follement le régime sud-coréen ». Le même correspondant écrivait encore : « Les Coréens ont constaté qu'en reculant, les communistes laissaient leurs maisons et leurs écoles debout alors que les Alliés, qui luttent avec des armes terriblement destructrices, ne laissent derrière eux que des taches noires à la place des villes. Du coup, même lorsqu'ils battent en retraite, les communistes remportent des victoires morales. »

L'armée de terre alliée en retraite laissait dans son sillage des villes mortes et, du ciel, la terreur s'abattait sur le pays. En septembre déjà, le Q. G. de Tokyo des Forces Aériennes d'Extrême-Orient annonçait que la première partie de son plan de bombardement des installations industrielles était entièrement exécutée et que maintenant les objectifs de bombardement étaient « rares ». A en juger par les communiqués, une des choses qui tracassait les Forces Aériennes alliées de Corée, c'était qu'il n'y avait plus rien à détruire. Ces communiqués sont d'une lecture déplaisante.

Résumé des opérations publié le 31 janvier par la Cinquième

Air Force : « Les équipages de bombardiers légers B 26 du 452e groupe de bombardiers signalent la rareté des objectifs attaquables aujourd'hui à Hamhung. » D'après le sergent-chef Clark V. Watson « il est difficile de trouver des objectifs intéressants, parce que nous avons presque tout brûlé ».

D'autres unités aériennes s'arrangeaient encore. « Le 8e groupe de chasseurs-bombardiers signale qu'à la suite d'attaques par *rockets*, bombes au napalm et mitrailleuses, des villages sont en flammes dans le secteur ouest. Au sud de Chornow, un village a été durement touché ». On ne disait pas le pourquoi de ces attaques, on ne précisait pas si ces villages étaient des objectifs militaires. De temps en temps un objectif qui pouvait être considéré comme militaire semblait être atteint par hasard. Dans le même communiqué on lisait : « Une de nos bombes au napalm doit avoir touché un réservoir d'essence ou de pétrole. Nous avons vu une énorme gerbe de flammes orange et de la fumée noire. » Les paysans explosent d'une manière moins spectaculaire.

Parfois, pour justifier le bombardement d'un village, on disait qu'il était « occupé par l'ennemi ». « Un groupe d'avions a bombardé en piqué le village de Takchong qu'occupait l'ennemi, puis a mitraillé le secteur : plusieurs maisons ont été démolies et de grands incendies se sont déclarés. » Est-ce que tous les villages situés en territoire ennemi étaient considérés comme « occupés par l'ennemi »? Les raids ont dû faire infiniment plus de victimes parmi les civils que parmi les soldats.

La manière dont on « inondait » les villages de napalm pour en déloger quelques soldats prouve une totale indifférence au sort des non-combattants. Dans une dépêche du début de février, M. Georges Barnett, correspondant de guerre du *New York Times*, décrivit de façon inoubliable un de ces villages bombardés. Il était avec une colonne blindée qui prit un village au nord de Anyang et il vit ce qu'il appelle « une illustration macabre de la guerre totale moderne ».

« Le village avait été bombardé au napalm trois ou quatre jours plus tôt alors qu'il était aux mains des Chinois, écrivait M. Barnett. Et l'on n'avait pas enterré les morts, parce qu'il ne restait personne pour le faire. » M. Barnett rencontra une vieille femme qui semblait la seule survivante. « Hagarde, elle ramassait des lambeaux de vêtements dans un jardin brûlé où étaient allongés les corps des quatre membres de sa famille. Dans le village et dans

les champs environnants les morts étaient restés dans la posture où ils étaient quand le napalm était tombé : un homme allait monter sur sa bicyclette, cinquante garçons et filles jouaient dans un orphelinat, une femme tenait à la main une page de catalogue d'un grand magasin. Il y avait près de deux cents cadavres dans le petit village. »

C'était cela la réalité, c'était ce que ne disaient pas les communiqués laconiques. Cinquième Air Force le 4 février : « Près de Chorwon, Kumchon-Chunchon et Chunchon-Ni, des villages ont été attaqués avec d'excellents résultats, à la bombe, aux *rockets* et au napalm. » Résultats « *excellents* ». Tous les rapports n'étaient pas aussi laconiques. Certains passages concernant ces bombardements de villages reflétaient non pas la pitié ni l'humanité, mais une sorte de joyeuse imbécillité morale et un manque absolu d'imagination : on aurait dit que les aviateurs jouaient aux quilles avec les villages.

Exemple, le communiqué de la Cinquième Air Force du vendredi 2 février. Il racontait que les deux occupants d'un Mosquito abattu « au milieu de troupes ennemies près de Hongchon » avait été sauvés par hélicoptère. On avait repéré 50 unités ennemies et 3 à 400 « trous individuels » : on décida d'« inonder » tout le secteur de napalm.

Une énorme escadrille de Mustangs déversa 20.000 litres de napalm sur le secteur. Le chef d'escadrille, le lieutenant-colonel James F. Kirkendald (les communiqués des Forces Aériennes donnent les noms comme s'ils tenaient à honorer individuellement les auteurs de ce beau travail), le chef d'escadrille déclara que « chaque village et chaque maison du secteur avaient été touchés au cours de ce raid ». C'était sans doute un scrupule de conscience qui lui faisait ajouter : « Il était parfaitement évident que ces maisons étaient habitées par la troupe. » On ne donnait pas les preuves de cette évidence. Elles auraient été difficiles à établir, car le colonel ajoutait : « Le secteur était entièrement recouvert d'une fumée qui montait à quinze mètres quand l'escadrille fit demi-tour. »

Les subordonnés du colonel étaient enchantés. Le communiqué citait le capitaine Evereh L. Hundley qui commandait un groupe de quatre avions : « Tous ces villages, vous pouvez leur dire adieu. » Le capitaine Hugh Boniford disait avoir vu « des pistes et d'autres choses qui prouvaient que des activités ennemies étaient en cours

dans ce secteur », et il ajoutait : « On peut vraiment dire que ce coin est totalement ravagé. »

Cette remarque est valable pour la Corée tout entière.

III

La guerre de Corée semble être une mise en pratique du Retour Éternel. Quand, au printemps 1951, les troupes alliées s'approchèrent du 38e parallèle et finalement le franchirent, ce furent les mêmes hésitations et la même tactique que la première fois. On nous répéta que le parallèle n'était qu'une ligne imaginaire ; il en est ainsi de la plupart des frontières. On nous répéta qu'il ne fallait pas bousculer un commandant en chef en temps de guerre, ni lui donner des consignes trop strictes. Peut-être, en un sens, faut-il toujours laisser au subordonné une part d'initiative personnelle. La solution n'est pas de donner des consignes absolument strictes — encore que ce soit parfois nécessaire — la solution est de chasser le subordonné qui abuse de la liberté qu'on lui laisse. Dans cette affaire, l'O.N.U. ne se montra pas seulement un patron mal avisé, mais sa timidité en fit un instrument aux mains de Mac Arthur.

Pour l'O.N.U., à l'époque, le vrai problème n'était pas du tout le parallèle. Le problème était de savoir si on laisserait Mac Arthur continuer à sonner l'alarme, alors que l'ennemi était tout prêt à accepter un « Cessez le feu » qui rassurerait l'opinion publique et permettrait de négocier la paix. Malgré la menace chinoise et les messages d'apaisement de Staline, on n'avait rien fait pour rétablir le régime nord-coréen. Si la Chine et la Russie avaient eu l'intention de faire de la Corée entière un État satellite, l'abandon de Séoul, en janvier, par les troupes de l'O.N.U., leur aurait fourni l'occasion d'une manifestation politique éclatante. En établissant à Séoul un régime communiste qu'elle auraient prétendu appliquer à toute la péninsule, la Russie et la Chine auraient pris une position politique qui aurait barré la route à la paix. Il ne se passa rien de pareil. Même quand Pyongyang fut repris, il n'y eut pas un rétablissement spectaculaire du régime communiste. Tout le monde aurait dû comprendre, et sans le fracas artificiellement entretenu de la bataille tout le monde aurait compris que ni Moscou ni Pékin ne voulaient se compromettre.

Ce qui aurait dû être évident sur le plan politique était encore plus évident sur le plan militaire. Les troupes nord-coréennes

et leurs « volontaires » chinois manquaient non seulement d'aviation et de marine, mais même d'armes légères. Le 20 février, une dépêche de Tokyo disait qu'en avançant, les troupes de l'O.N.U. « ramassaient une quantité de matériel abandonné par les communistes et avaient même trouvé des bambous de deux mètres terminés par une lame d'acier de vingt centimètres. On estime, ajoutait la même dépêche, que 20 % des communistes chinois n'ont pour toute arme que des lances. »

Au cours d'une conférence de presse tenue la veille, le général Ridgway avait montré ces lances aux journalistes. « En l'an de grâce 1951, avait-il dit, on attaque nos troupes avec ces misérables lances qui étaient à la mode il y a cinq mille ans. »

Voilà comment, en l'an de grâce 1951, un général chrétien, chef d'une croisade contre les communistes « sans Dieu » et les païens orientaux, raillait l'infériorité de leurs armes.

On ne tint aucun compte de ce que pouvait signifier cet état de choses. Les Russes avec leur formidable industrie d'armements, et même les Chinois qui avaient quelque 5.000.000 d'hommes sous les armes, auraient évidemment, s'ils l'avaient voulu, pu fournir aux troupes nord-coréennes des armes meilleures que ces lances de fortune. Ils ne l'avaient pas fait, et depuis les premiers jours de décembre, ils avaient évité de livrer une nouvelle grande bataille : cela prouvait leur désir de paix. Pourtant l'O.N.U. n'osa pas reconnaître qu'on en était pratiquement au « Cessez le feu » qu'elle souhaitait. Elle n'osa même pas retenir impérieusement Mac Arthur lorsqu'il devint évident, pour quiconque étudiait de près les communiqués, que ses troupes pourraient dès qu'il le voudrait franchir une deuxième fois le parallèle.

Le State Department était divisé. Beaucoup de ses membres avaient plus de sympathie pour Mac Arthur que de loyauté envers Acheson. Le State Department fit ce qu'il put pour empêcher que l'on contrât Mac Arthur. Le 2 février, comme le bruit courait qu'on allait tenter d'établir une zone-tampon, le State Department publia une déclaration suivant laquelle « discuter si les troupes alliées franchiraient ou non le 38e parallèle n'aiderait en rien au rétablissement de la paix en Corée ». C'était très exactement une contre-vérité. Il était essentiel, pour le rétablissement de la paix, d'attirer d'abord l'attention du public sur le franchissement du parallèle. Dix jours après que le State Department eut publié cette froide petite déclaration on comprit un peu partout

que le moment était venu d'agir vite. En effet, le 12 février un communiqué de Tokyo annonçait que sur la côte Est, les troupes sud-coréennes « marchant sur Yangyang, à 10 kilomètres au nord du parallèle, ne rencontraient que des résistances faibles et dispersées »; la nouvelle secoua Londres et Paris. Le porte-parole du Ministère français des Affaires Étrangères risqua timidement que les problèmes posés par le franchissement du parallèle « devaient être discutés et résolus par les Nations Unies ». L'après-midi, devant la Chambre des Communes, le Premier anglais faisait sur le même sujet une déclaration d'une égale timidité.

En effet, la déclaration de M. Attlee révélait simplement que le gouvernement britannique était encore à la merci de Mac Arthur. Tout ce que M. Attlee pouvait dire c'est que le gouvernement britannique avait discuté la question avec le gouvernement américain, alors que les troupes alliés « marchaient vers le nord », et qu'il l'avait trouvé « parfaitement conscient des problèmes politiques que posait le franchissement du 38e parallèle ». Mais ce n'était pas la même chose qu'un engagement pris par le gouver-ment américain de consulter les Alliés avant d'agir. Et c'était encore moins une promesse de ne pas franchir le parallèle une seconde fois. Le fait qu'un banquier soit « parfaitement conscient » qu'un débiteur ne peut pas le payer ne garantit aucunement qu'il ne le poursuivra pas en justice. Quelqu'un avait serré les mains de l'ambassadeur d'Angleterre, mais cela ne prouvait qu'une sympathie, sincère ou simulée. En fait, en disant qu'il ne croyait pas à un franchissement « en profondeur » sans consultation préalable des Alliés, M. Attlee ne faisait que laisser prévoir son échec. Mac Arthur avait déjà montré qu'il était parfaitement capable d'aller de sa propre initiative, jusqu'au Yalu, rien que pour faire une feinte tactique près de la frontière.

Le *London Times* disait doucement ce que le Premier anglais aurait dû crier impérieusement à la face du monde. Il disait qu'il était très important de s'arrêter sur le parallèle, parce que « certains faits montrent, aujourd'hui encore, que le gouvernement chinois serait peut-être prêt à négocier un « Cessez le feu », basé au besoin sur un accord tacite touchant la question du parallèle. La dernière déclaration chinoise répondant à la « condamnation » des Nations Unis ne rend pas impossibles des conversations entre les puissances directement intéressées. A la vérité, pour le moment, en Corée, on se guette et on attend dans le malaise... »

C'était « l'accalmie » qui pourrait devenir la paix, si seulement Mac Arthur le permettait.

Le 12 février était un lundi. Durant la semaine qui suivit, ce fut une comédie cynique qu'on aurait cru jouée par un maître bouffon. D'abord, on nia avoir franchi le parallèle, mais assez mollement. La censure laissa passer une dépêche d'Eric Downton, correspondant à Tokyo du *London Daily Morning Telegraph*, où il écrivait : « Il se pourrait bien qu'*officiellement*, aujourd'hui, les Sud-Coréens n'aient pas franchi le parallèle. On ne peut s'empêcher de soupçonner que la réaction des Alliés à la nouvelle du franchissement, récemment publiée, ait provoqué la « *rectification* ». »

Washington et Tokyo publièrent une avalanche de déclarations tendant à prouver que tout se passerait bien. Le 14, au cours d'une conférence de presse, M. Acheson « souligna » que c'était à l'O.N.U. de décider d'un nouveau franchissement du parallèle. A Washington, le général Collins déclara au *National Press Club* que le parallèle ne serait pas franchi tant que les discussions politiques en cours ne seraient pas terminées. Le général Mac Arthur lui-même, dans sa prose savoureuse (on dirait fréquemment la prose d'un Henry James un peu saoul), déclara : « Au stade où en est la campagne, seules quelques patrouilles peuvent, çà et là, franchir le 38e parallèle, et pour des raisons tactiques. Parler d'un franchissement en masse est pure rêverie. »

En dépit de ses assurances, on pouvait observer des réactions d'un tout autre caractère. Le lendemain de cette déclaration de Mac Arthur, arrivait de Tokyo une dépêche Reuter : Mac Arthur, une fois de plus, aurait demandé et se serait vu refuser la permission 1° de bombarder la Mandchourie, 2° d'utiliser les troupes de Chang-Kaï-Shek. De Tokyo on annonça que les fusilliers-marins sud-coréens, protégés par des navires de guerre alliés, avaient établi une tête de pont à Wonsan, à 150 kilomètres au nord du 38e parallèle. Une tête de pont à 150 kilomètres, c'était tout autre chose que « quelques patrouilles ». Si les Britanniques protestaient, ils se feraient froidement rembarrer. Le 15 février, au cours d'une conférence de presse, M. Truman déclara qu'il appartenait à Mac Arthur de franchir on non le parallèle et qu'il n'entendait pas s'en mêler. Apparemment, le gouvernement britannique n'avait pas trouvé chez lui « cette parfaite compréhension » dont parlait M. Attlee.

Qu'advint-il des fusiliers-marins débarqués à Wonsan? Per-

sonne ne le sait. Jamais, de toute la guerre, la censure ne fut plus draconienne que touchant l'affaire de Wonsan. Pendant six semaines, ce fut le black-out complet. Puis, dans une conférence de presse tenue à Tokyo le 29 mars, le vice-amiral Allan E. Smith déclara que les Forces aéro-navales U.S. avaient bombardé Wonsan « pendant six semaines, tous les jours et toutes les nuits »... et que c'était « le plus long bombardement aéro-naval qu'ait jamais subi une ville », et qu'y avaient pris part « des navires U.S., britanniques, australiens et sud-coréens. »

Il disait que le bombardement continuait et expliquait ce qu'était la vie sous les bombes et les obus dans cette ville de 35.000 habitants. « A Wonsan, on ne peut pas marcher dans les rues. Il y est, vingt-quatre heures par jour, impossible de dormir, sinon du sommeil de la mort. » L'Amiral disait que le feu de ses canons avait vidé la ville où ne restaient plus que « quelques groupes de volontaires de la mort ». Il disait encore que deux forts de la même région, Songjin et Chongjin, subissaient le même bombardement continu.

Pourquoi la censure avait-elle caché cette opération? Pour que l'ennemi n'en sût rien? Les habitants de Wonsan qui subissaient depuis quarante et un jours et quarante et une nuits un déluge mortel n'avaient nul besoin des communiqués de Tokyo pour savoir ce qui leur arrivait. Ni d'un côté, ni de l'autre ce bombardement ne pouvait constituer un secret militaire. La seule explication de ce *black-out* était dans le besoin de cacher ceci au public : on prétendait avoir remis à plus tard le franchissement du parallèle, mais en même temps les forces aéro-navales alliées soumettaient trois ports situés très au nord du parallèle à un bombardement sauvage et sans précédent dans l'histoire, imposaient des souffrances inouïes à la population et réveillaient la hargne de l'ennemi, au moment même où renaissait l'espoir de négocier la paix. Des navires britanniques prenaient part à l'opération. Pourquoi le gouvernement britannique garda-t-il le silence? Il n'y avait pas manœuvre d'infanterie, mais il ne s'agissait pas moins d'un franchissement « en force » du parallèle. Le silence du gouvernement britannique ne prouvait-il pas à Mac Arthur qu'il avait l'accord des officiels, qui, après avoir protesté, avalaient les plus amères pilules qu'il leur entonnait?

Le bombardement de Wonsan montrait à l'ennemi que c'était avec Mac Arthur qu'il fallait compter et non avec Attlee ni même

avec Truman et que Mac Arthur voulait la guerre et non la paix.

Dans le même temps, une petite attaque ennemie sur le front central était démesurément grossie par le Q. G. de Tokyo qui en faisait une grande offensive : il s'agissait de faire cesser les discussions soulevées par le franchissement, ou non, du parallèle et de masquer ce fait que, pratiquement, on en était au « Cessez le feu ». Le 11 février, des patrouilles alliées montant au nord de Wonju rencontrèrent des résistances ennemies. Le 13 (le jour où Mac Arthur qualifiait l'idée d'un passage du parallèle de « *pure rêverie* ») le Q. G. de Tokyo avait fait de cet accrochage de patrouilles une offensive monstre. Le nombre des soldats ennemis était évalué en gros à 30.000 hommes, mais il se pouvait qu'ils fussent 100.000. Tokyo publiait des récits homériques, encore que confus, de la bataille. Le *London Times* écrivait que « les innombrables soldats ennemis avançaient dans la montagne avec une agilité de chamois ». Le correspondant du *London Daily Herald* disait que « les ennemis grouillaient comme des mouches dans les collines. » Personne ne semblait remarquer cette contradiction : d'une part ce « raz de marée humain », d'autre part, les chiffres annoncés le même jour par les forces aériennes. Six cent avions de soutien avaient été envoyés contre ces « hordes » et « on estimait que 650 communistes avaient été tués par bombes, mitrailleuses ou napalm ». Soit un peu plus d'un ennemi tué pour chaque avion. Si vraiment les ennemis « grouillaient comme des mouches » c'était un maigre résultat. (Et l'Armée aérienne, fréquemment, se montre généreuse quant au nombre de ses victimes.)

A cette cadence, étant donné le prix des bombes, des munitions, du napalm et de l'essence, il aurait été plus économique d'acheter les soldats ennemis avec une pension du gouvernement.

Le 15 février, des dépêches racontaient que des officiers jubilants avaient baptisé l'opération : « Le Tir au Wonju » et que le massacre était tel que les Coréens appelaient le secteur « La Vallée de la Mort ». (Le Q. G. de Tokyo avait vraiment le chic pour donner l'impression que la guerre était menée par d'excellents agents de publicité en vacances.) Le même jour, le major général Edward M. Almond, qui commandait le dixième corps sur ce front, fut nommé lieutenant général. Il déclara aux correspondants de guerre que l'offensive alliée à l'ouest avait établi que le gros des forces ennemies ne se trouvait pas là, mais que, sur le front central, « les nombreuses colonnes qui marchaient vers le

nord » avaient repéré quelque chose « qui semblait être une énorme concentration ennemie ». Au troisième jour de cette grande bataille contre un « raz de marée humain » le général n'était toujours pas fixé. Le jour suivant, la bataille finissait en eau de boudin. Quelle qu'ait été, militairement, son ampleur réelle, elle eut les effets désirés. Devant les gros titres des journaux, devant les récits de bataille, qui oserait encore suggérer qu'il vaudrait mieux s'arrêter sur le parallèle et que le temps était venu de négocier un « Cessez le feu »?

IV

Le bombardement de Wonju fut pour quelques semaines la dernière opération de ce type. Mac Arthur semblait vouloir s'en tenir à aller et venir en Corée du Sud, aussi longtemps qu'il penserait que l'O.N.U. pouvait encore prendre des sanctions contre la Chine et l'autoriser à bombarder la Mandchourie. Le 7 mars il publia une déclaration : la guerre disait-il, serait « un coup nul »[1] si des décisions « d'une extrême importance internationale » n'étaient pas prises pour résoudre « les problèmes, toujours pendants, posés par la guerre non déclarée que menait, en Corée, la Chine Rouge », et si n'étaient pas levés « les interdits anormaux » qui lui étaient imposés dans la conduite de la guerre. Il profita également de l'occasion pour prédire, une fois de plus, la grande offensive ennemie. « Aujourd'hui encore, on est en droit de croire que l'ennemi se prépare à lancer, de Chine, une grande offensive de printemps. » Un mois plus tard, alors que ses troupes franchissaient le parallèle sans rencontrer de résistance, Mac Arthur prédisait toujours cette même offensive. Les conséquences politiques de cette prédiction étaient claires. Comme l'écrivait le 2 avril le correspondant militaire du *London Times*, « cette croyance » en l'imminence d'une grande offensive « interdit évidemment tout espoir de voir des négociations aboutir, au moins pour le moment ».

Mac Arthur ne fonça plus vers le 38e parallèle, jusqu'au jour où il sembla que l'O.N.U. s'engageait non dans la voie des sanctions contre la Chine, mais dans la voie de nouvelles négociations. Le 13 mars, la veille du jour où ses troupes reprirent Séoul, toujours

1. *A stalemate* : pat, aux échecs.

sans tirer un coup de feu, les nouvelles de Lake Success durent inquiéter Mac Arthur : « L'O.N.U. abandonne l'idée d'unifier la Corée par les armes. Les diplomates américains déclarent que l'intervention armée doit s'arrêter devant le 38e parallèle », disait un titre du *New York Times*. On se servait contre Mac Arthur de sa prédiction suivant laquelle la guerre serait un « coup nul ». Les diplomates semblaient se dire que, si cette partie nulle devait se prolonger indéfiniment, mieux valait négocier la paix. Le 15 mars, Mac Arthur déclara, précipitamment, qu'il serait pratiquement impossible de tenir une ligne de défense fixe le long du 38e parallèle. Le même jour, M. Truman répétait que le franchissement ou non du 38e parallèle relevait de la tactique militaire et qu'il appartenait à Mac Arthur d'en décider.

Pour établir une ligne de défense fixe le long du 38e parallèle, disait Mac Arthur, il faudrait une armée si puissante « qu'elle serait alors capable de repousser les communistes chinois au delà du Yalu, d'établir sur ce fleuve une ligne de défense et de remplir notre mission qui est d'unifier la Corée. » Mais, Truman lui laissant carte blanche, Mac Arthur n'attendit pas les renforts pour en profiter. « La résistance ennemie faiblit. Les Alliés avancent vers le 38e parallèle », titrait le *New York Times* du 17 mars. Le 18, « Les Alliés poursuivent l'ennemi vers le 38e parallèle. Les contacts sont rares. » Le 19, dans leur avance les troupes alliées occupèrent Chunchon à 15 kilomètres au sud du parallèle. La ville que l'on croyait être une importante base ennemie « semblait abandonnée ». Le 20, cinq unités alliées se trouvaient à moins de 30 kilomètres du 38e parallèle. Ce soir-là, on distribua aux journalistes de Tokyo une note leur interdisant de nommer le 38e parallèle dans leurs dépêches et soulignant que « tous synonymes » seraient également censurés. La mesure fut rapportée le lendemain matin. Mais cet incident montre bien l'état d'esprit du Q. G. quand on approchait le parallèle et quand Londres et Ottawa se remettaient à protester.

C'était de nouveau la course entre les provocateurs et les partisans de la paix. Le 22, un plan de paix, établi par Abba Eban, chef extrêmement avisé de la délégation israëlienne, circulait parmi les membres de l'Assemblée. Ce plan conciliait adroitement la volonté chinoise d'une conférence générale et l'exigence américaine d'un « Cessez le feu » sans condition. Stockholm avait sondé Pékin, touchant la paix; les quatorze nations dont les troupes se bat-

taient sous les ordres de Mac Arthur, rédigeaient une déclaration de principe pour convaincre Mao Tsé Tung d'accepter le « Cessez le feu » et le gouvernement britannique espérait que « Mao Tse Tung finirait par accepter tacitement l'arrêt des hostilités le long du 38e parallèle. »

Brusquement, le 24 mars, Mac Arthur prit des contre-mesures. Il publia une déclaration suivant laquelle il était prêt à rencontrer le commandant en chef des troupes ennemies pour négocier une trêve. Ce serait facilement réalisable, disait-il, si les questions sont sériées, réglées une à une en leur temps et si on ne cherche pas, en même temps, à régler des problèmes d'un autre ordre comme celui de Formose ou de l'admission de la Chine à l'O.N.U. Il finissait par une menace, à peine voilée, de faire la guerre à la Chine. Il s'agissait en effet pour lui de couper l'herbe sous le pied aux diplomates, de s'opposer, par avance, à toute tentative pour lier le problème de Formose à celui de la Corée, et de s'arranger pour qu'il fût vraiment très difficile à Mao Tse Tung de négocier sans perdre la face. Mac Arthur lançait une pointe empoisonnée à la Chine nouvelle. « L'ennemi, écrivait-il, doit aujourd'hui tristement constater ceci : si l'O.N.U., perdant patience, ne s'efforce plus de limiter la guerre à la Corée et si nous attaquons ses côtes et ses bases de l'intérieur, la Chine risque l'effondrement militaire. » Voilà comment on pousse les gens à exiger une reddition sans condition plutôt qu'à entamer de nouvelles négociations de paix. Dix jours plus tard, l'officieux *Washington Post*, qui entretient des relations étroites avec le State Department, révélait que Mac Arthur avait publié ceci moins de vingt-quatre heures après que les huit plus grandes puissances dont les troupes se battaient sous ses ordres eurent proposé un projet de déclaration où elles précisaient une fois de plus leurs buts de guerre. On était maintenant fixé sur ces buts.

Le seul Nehru, qui luttait obstinément pour la paix malgré la menace de voir son indépendance lui coûter les vivres sans lesquels l'Inde risquait la famine, le seul Nehru répondit à cette déclaration comme elle le méritait. « Ce n'est certainement pas un chef militaire, dit-il, qui dictera sa politique au gouvernement indien. C'est aux gouvernements à faire leur politique. » En Amérique le pouvoir militaire doit toujours se soumettre au pouvoir civil : il semblait que cette tradition fût oubliée. Après avoir rencontré M. Truman, M. Acheson déclarait timidement que Mac

Arthur s'était mêlé de questions politiques, « qui ne sont pas du ressort d'un chef militaire », et le même jour, de Tokyo, Mac Arthur donnait à ses troupes l'ordre de franchir le parallèle, « si notre sécurité rend cette opération stratégiquement nécessaire ».

Presque aussitôt franchi, le 38e parallèle devint « stratégiquement nécessaire ». Le 26 on annonça que des patrouilles sud-coréennes l'avaient franchi en plusieurs points sans rencontrer beaucoup de résistance. Le 27 un village situé à cinq kilomètres au nord du parallèle était occupé. La marche vers le nord se poursuivait, et le 30 mars le gouvernement britannique rappelait qu'il avait spécifié au gouvernement américain que les forces de l'O.N.U. devaient s'arrêter sur le parallèle sauf en cas d'absolue nécessité tactique. Le jour suivant, la première colonne blindée U.S. passait à son tour. M. Herbert Morrisson, nouveau ministre anglais des affaires étrangères, déclara, le 2 avril, que « le moment psychologique » était venu d'entamer des pourparlers de paix. Mac Arthur, lui, avait estimé que le « moment psychologique » était venu d'une nouvelle offensive.

Le 6 avril les troupes de six nations (Amérique, Angleterre, Corée du Sud, Australie, Grèce et Siam) avaient passé la ligne. Le 7 avril des éléments de neufs divisions différentes (dont six divisions américaines) avançaient au nord du parallèle. Une nouvelle offensive de grand style se préparait : on la justifiait en parlant des forces immenses de l'ennemi, auquel on prêtait des intentions agressives. Le 3 avril, Mac Arthur déclarait estimer les forces ennemies à soixante-trois divisions, soit un total de 440.000 hommes massés en Corée. Au moment où, avec une énergie accrue, en Angleterre et en Amérique, des gens exigeaient le renvoi de Mac Arthur, l'annonce d'une attaque imminente de l'ennemi eut l'effet calmant habituel. Comme l'écrivait le 9 avril le *London Daily Mail* : « Devant la menace d'une attaque communiste imminente, la difficulté du problème apparaît plus clairement. »

A Washington aussi, on voyait naître ces difficultés, toujours les mêmes. Britanniques et Américains semblaient en désaccord profond sur le contenu de la déclaration touchant la paix en Corée. Le correspondant à Washington du *London Sunday Times* écrivait : « La Grande-Bretagne a estimé que le projet de déclaration américain, bien que modéré, s'en tenait trop étroitement aux termes de la décision de l'O.N.U. condamnant la Chine comme agresseur. Pour la Grande-Bretagne, cette déclaration doit être

rédigée comme un appel direct à Pékin, pour entreprendre les négociations ». Une fois de plus, Washington prétendait s'en tenir à des généralités et refusait de faire des propositions nettes.

Cette attitude s'expliquait en partie par des craintes du même ordre que celles éprouvées en septembre quand la guerre semblait presque finie. Une administration dont tout le programme reposait sur une propagande alarmiste redoutait les conséquences de la paix et « l'affaissement » qui en découlerait. D'ailleurs l'opinion publique américaine se passionnait peu pour la guerre de Corée. Quand les chefs des syndicats refusèrent de collaborer au programme de mobilisation pour protester contre le fait que c'était le grand patronat qui était chargé de l'exécuter, Arthur Rock, correspondant à Washington, écrivit : « La raison profonde de ces difficultés, c'est que l'opinion n'est nullement convaincue qu'il y ait danger national. » Il citait les paroles d'un « haut personnage officiel » : « En janvier tout le monde acceptait des contrats de Défense Nationale et les respectait. En mars il faut se battre pour les placer et les signataires exigent des garanties dont, injustement, les contribuables font les frais. En janvier le monde du travail apportait sa participation complète. En mars il en est à poser comme condition que le président renvoie Wilson (Charles E. Wilson de la *General Electric*, chargé de diriger la mobilisation industrielle) qu'ils accusent d'un ensemble de fautes « comme rarement démagogue en a commis » ».

La direction des syndicats américains était si ardemment anticommuniste qu'il était impossible de les attaquer comme « Rouges ». Les chefs syndicalistes détestaient la Russie mais ne voulaient pas la guerre. Le grand capital américain était férocement anticommuniste, mais le « *boom* » qui avait suivi la guerre avait rapporté encore plus que la guerre elle-même : le grand capital n'avait pas besoin d'une nouvelle guerre mondiale et ne la souhaitait pas. Le Congrès était encore plus frénétiquement anticommuniste, mais il était hostile à la guerre, et tout spécialement à une guerre où l'infanterie américaine aurait été engagée. Le nombre des troupes américaines (comme l'avait triomphalement annoncé le 21 mars le général Marshall au président Truman) avait doublé depuis le début de la guerre en Corée. L'armée américaine comptait alors 2.900.000 hommes et femmes. Mais le service militaire obligatoire, objectif principal des experts militaires, voté à contre-cœur par le Sénat, n'avait pas encore été voté par la Chambre des

Représentants. M. Krock écrivait : « Une menace évidente de guerre immédiate peut-elle seule créer l'état d'esprit nécessaire, tant dans les milieux officiels que dans l'opinion publique? »

On était au bord de la guerre, un président faible et mal assuré s'opposait à un commandant en chef déterminé et résolu. On ne pouvait plus compter, pour contrer Mac Arthur, que sur le général Marshall, secrétaire à la Défense Nationale. Ce général sérieux, respecté, plus estimé encore dans l'armée que Eisenhower et Mac Arthur, était seul capable de l'emporter sur Mac Arthur. Mais, comme l'écrivait le *Washington Post*, on craignait à Washington que Marshall « n'estimât que l'affaire n'était pas de son ressort ».

Lors de sa conférence de presse du 27 mars où il fut censé avoir critiqué Mac Arthur et l'avoir rappelé à l'ordre, Marshall ne se compromit pas. Il se borna à dire que Mac Arthur devrait agir suivant « les exigences de la sécurité ». Mac Arthur ne disait pas autre chose. Les réponses de Marshall aux questions des journalistes montrèrent que Mac Arthur était seul juge des manœuvres autorisées par ces « exigences ». A un reporter qui lui demandait si cela voulait dire que Mac Arthur pourrait aller jusqu'au Yalu, s'il estimait devoir le faire, le général Marshall répondit « qu'une telle manœuvre pourrait être un peu inconsidérée ». On l'avait déjà vu une fois.

Le général Marshall semblait craindre davantage le ralentissement de la mobilisation des esprits que l'extension de la guerre à la Chine. C'était pour signaler le danger du relâchement, du laisser-aller, et non pour contrer Mac Arthur, qu'il avait tenu cette conférence de presse, sa première depuis qu'il était devenu en automne secrétaire d'État à la Défense Nationale. Le *New York Times* titrait : « Le général Marshall est stupéfait de l'apathie qu'opposent l'opinion publique et le Congrès à l'effort de mobilisation. Il craint que l'élan du pays ne soit brisé ». Le général signalait que le danger de guerre mondiale était plus grand que jamais, « mais qu'il ne préciserait pas, pour le moment, les raisons de l'aggravation de la situation internationale ».

Si le général Marshall s'efforçait ainsi d'obtenir du Congrès le vote du service militaire obligatoire, cela n'allait évidemment pas freiner l'homme qui s'arrangeait toujours pour échauffer les esprits. Le 6 avril, Mac Arthur publia de nouvelles déclarations alarmistes : des avions et des troupes se massaient à la frontière mandchoue.

Il adressa une lettre aux dirigeants républicains pour exiger la permission d'employer les troupes de Chang Kaï Tchek contre les communistes chinois. Tout ceci pouvait indigner les hommes de bon sens du Pentagone, mais contribuait à soutenir cet élan du pays que le général Marshall craignait de voir brisé.

Pouvait-on s'attendre à voir le gouvernement freiner Mac Arthur alors qu'il s'efforçait d'obtenir du Congrès le vote du service militaire obligatoire et entretenait lui aussi la peur de la guerre?

« Il ne faut pas », déclarait Sam Rayburn, devant une Chambre des représentants qui refusait encore d'envoyer à la guerre les jeunes gens américains de 18 ans, « il ne faut pas que la satisfaction d'avoir remporté une petite victoire en Corée endorme l'énergie du peuple américain, car je crois que nous sommes aujourd'hui devant une menace terrible et peut-être à la veille d'une troisième guerre mondiale. »

C'était vrai, mais le danger n'était pas où Rayburn le signalait : le danger était à Tokyo. Il était incarné par le général Douglas A. Mac Arthur. Le danger était que la crise risquait d'être résolue comme Mac Arthur le voulait. Le danger était que des hommes qui ne voulaient pas vraiment la guerre en vinssent à trouver que la guerre était la meilleure solution, et à plonger ainsi le monde entier dans l'horreur.

I. F. STONE.

DÉCLARATION DE LÉON BLUM AUX GROUPES DE LA MINORITÉ

le 12 mars 1938

Le 30 mars 1950, mourait Léon Blum. A ses obsèques, le 2 avril, M. Vincent Auriol rappela que, chargé de constituer le gouvernement après l'Anschluss, en 1938, Léon Blum se refusait à faire un gouvernement de parti. « Devant l'expansion hitlérienne, dit le président de la République, devant le péril de guerre, lui (Léon Blum), le chef d'une coalition politique, résolut de convoquer au Palais-Bourbon, dans la grande salle Colbert, toute l'opposition, uniquement l'opposition, là, seul, devant une Assemblée contraire, il adressa le plus pathétique, le plus déchirant appel qu'un homme ait adressé à des adversaires pour qu'ils s'unissent à lui, afin de préserver, par un gouvernement d'union, la patrie et la liberté menacées. »

Cet appel fut sténographié par les soins de son ancien directeur de cabinet, André Blumel. Il semble que tous les exemplaires de cette sténographie soient perdus, sauf celui qu'à travers beaucoup de vicissitudes, il a pu conserver. En tout cas, le texte de ce discours est inédit, nous le publions avec une introduction et des commentaires succincts qu'André Blumel a pris le plus souvent dans Léon Blum lui-même.

Le 8 mars 1938, M. Camille Chautemps avait apporté au président de la République, la démission de son gouvernement. Le 11 mars 1938 se produisit la marche allemande sur l'Autriche et l'annexion de cette dernière (Anschluss). Chargé par M. Lebrun de constituer le gouvernement, M. Léon Blum essaya de faire ce qu'il a appelé lui-même un gouvernement d' « unité française ». Il vit les représentants des divers groupes de la minorité de la Chambre des députés (droite et centre) puis se résolut à leur demander de convoquer tous leurs membres pour qu'il puisse expliquer son initiative devant l'opposition tout entière.

Cette réunion eut lieu au Palais Bourbon, le 12 mars 1938. Accompagné de M. Vincent Auriol et de M. Albert Sérol, député de la Loire, alors président-adjoint du groupe socialiste au parlement, M. Léon Blum pénétra à dix-huit heures salle Colbert et parla ainsi aux membres des groupes de la minorité.

Messieurs,

Je voudrais d'abord m'excuser de ce que la démarche que je fais en ce moment a d'insolite.

Je ne sais pas si elle a beaucoup d'exemples dans la vie parlementaire. Je viens au milieu d'hommes qui sont depuis de longues années des adversaires politiques et dont beaucoup d'opinions et de convictions continuent à me séparer.

Mais je pense que nous sommes à une heure où tout doit être abordé clairement et franchement. Quant à moi, j'ai le sentiment qu'un impérieux devoir pèse sur moi, et je suis résolu à aller jusqu'à l'extrémité de l'effort possible pour l'accomplir.

Quelques-uns d'entre vous ont, un jour, entendu Briand à la tribune de la Chambre, dire : « Cette fois-ci, je me cramponne ». Moi aussi, cette fois-ci, je me cramponne à l'œuvre que j'ai entreprise, parce que je la crois salutaire et nécessaire.

Dans cette Assemblée, quelques hommes me connaissent depuis longtemps ; d'autres, depuis un temps relativement court. Je sais aussi que c'est l'usage des hommes politiques de dire : « Je n'ai pas aspiré au gouvernement et je ne tiens pas à y rester. » Mais je pense avoir inspiré assez d'estime à tous, même aux hommes que j'ai le plus vivement attaqués et qui m'ont le plus âprement combattu, pour que personne ne doute de moi quand je dis cela. Je crois que tout le monde sent que je suis sincère quand je parle ainsi.

Je vais vous en donner une preuve toute récente.

Au cours de la dernière crise ministérielle, j'avais spontanément fait au président de la République, à sa grande surprise — et la surprise a été partagée par beaucoup d'entre vous — une proposition qui offrait une assez étroite parenté avec le projet dont je poursuis tenacement la réalisation aujourd'hui.

Le président de la République m'avait demandé si je ne croyais pas qu'un autre homme que moi fût capable de le réaliser. Je lui ai dit : « Peut-être ! » Il m'a désigné un homme qu'il jugeait en

meilleure position que moi. Et je lui ai offert d'aller trouver cet homme et d'insister auprès de lui pour que ce fût lui qui accomplît le projet [1].

Je crois donc qu'il est superflu que j'insiste là-dessus, et que personne parmi vous ne se méprend sur les sentiments et les convictions qui m'animent.

Je veux vous dire aussi pourquoi je m'acharne comme je le fais. Car, aujourd'hui, à midi, j'aurais pu considérer la question comme résolue, je dirai même : comme préventivement résolue. Les bureaux des groupes de l'opposition réunis avaient adopté un ordre du jour, qui, si on voulait bien voir la réalité à travers les formules, était une fin de non-recevoir.

J'aurais pu m'incliner. A certains égards, j'aurais peut-être dû m'incliner. Je ne l'ai pas fait. J'ai tenu à voir personnellement, en tête à tête, les présidents de chacun des groupes qui composent cette réunion et, en usant à leur égard de toute la force de persuasion et je peux dire de toute la puissance d'émotion dont j'étais capable, j'ai essayé de les convaincre que la décision qui avait été prise ce matin était — c'est mon sentiment profond — mauvaise : mauvaise pour le pays, mauvaise pour vous — comme je vais tenter de le montrer. Puis, je les ai priés de vous demander une audience de quelques instants, pour que je puisse, cette fois, non plus parler en tête à tête avec un homme, non plus débattre avec un bureau de groupe, dans la lumière plus ou moins raréfiée d'une salle de commission, mais m'adresser à vous tous, face à face, directement, au grand jour, et placer chacun de vous devant ce que je crois être le devoir commun.

Je dois d'abord vous dire combien votre décision de ce matin m'avait déçu, surpris, je peux même dire : attristé. Je ne m'attendais pas à cela. Je vous conjure de me croire : je ne m'attendais pas à ce que les difficultés et les résistances vinssent de votre côté. Je pensais le contraire.

Avant même que les événements d'Autriche aient pris une forme aussi dramatique, j'avais prié un très petit nombre d'amis personnels de mon parti, dont deux sont ici avec moi [2], de venir chez moi et je leur avais confié le résultat de mes réflexions de la soirée et de la nuit. Quand on est appelé à remplir une telle mission, dans un moment aussi grave — il était déjà bien assez grave avant le

1. Il s'agit de M. Édouard Herriot. Les diverses notes sont de A. B.
2. MM. Vincent Auriol et Albert Sérol.

drame — il faut se livrer à un examen de conscience encore plus sévère et plus scrupuleux qu'à l'ordinaire.

Ces réflexions m'avaient conduit à ce que je vous propose aujourd'hui. Avant tout, j'ai donc voulu consulter quelques-uns de mes amis les plus proches. Je leur ai dit à quoi j'étais parvenu et ce que j'étais résolu à faire.

Ils ont bien voulu affectueusement rendre hommage aux sentiments qui m'inspiraient; ils m'ont assuré — parce que ce sont de vieux camarades de bataille et des amis très chers — qu'ils ne m'abandonneraient pas dans une telle aventure, mais ils m'ont dit : « Serez-vous suivi par notre parti? »

Je leur ai répondu : « Je le tenterai quand même. Je m'engagerai tout entier. Notre parti me désavouera peut-être. Mais je crois que c'est mon devoir et je l'accomplirai. »

De ce côté-là, je craignais des difficultés, j'attendais des résistances; mais que le refus, que la décision qui rendrait impossible un rassemblement national vînt des groupes de l'opposition, qui se qualifient eux-mêmes de « groupes nationaux », j'avoue que cette idée ne m'avait pas traversé l'esprit.

A présent, la situation est la suivante : ce matin, le parti socialiste a accepté ma proposition. On avait pu penser qu'il y aurait, ainsi que cela arrive quelquefois, un long débat : le Conseil national du parti n'a même pas discuté une demi-heure et il s'est décidé dans un élan d'enthousiasme.

Le parti radical a accepté aussi.

Le parti communiste vient de tenir une séance de son comité central et a émis un vote d'adhésion sans réserve.

Vous comprenez bien que, si je suis venu ici, ce n'est pas pour biaiser, mais au contraire pour aborder de front les difficultés : sinon, à quoi ma démarche pourrait-elle servir? Je ne suis pas devant vous pour prononcer un discours ou pour essayer des effets d'éloquence. Je suis venu pour tenter de vous convaincre et d'emporter votre conviction par des arguments et par des raisons.

Ainsi donc, tout le monde accepterait et ce serait vous qui refuseriez, ce serait vous qui, dans un tel moment, rendriez un tel acte impossible : encore une fois c'est une chose que je ne peux pas m'expliquer, que je ne peux pas concevoir.

Qu'est-ce qui vous détermine? La présence des communistes au Gouvernement? Et cela, avant tout? Je ne vous demande pas de me répondre : je le sais.

Ce matin, à une réunion du groupe radical, un député, je crois, formulait la même objection. Mon ami M. Daladier lui a répondu : « Si le malheur voulait qu'un jour la France fût obligée de mobiliser, ne mobiliserait-on pas les ouvriers communistes? »

Si le malheur des temps voulait qu'on fût contraint d'en revenir à ce que nous avons vu, à l'union sacrée de guerre, rejetteriez-vous hors de l'union sacrée de guerre les représentants du parti communiste, les représentants des quinze cent mille ouvriers, paysans, petits commerçants, et de puissantes organisations ouvrières du pays? Feriez-vous cela? Iriez-vous jusqu'au carnet B?

Vous savez bien que ce n'est pas possible. Vous savez bien que vous n'aurez pas le droit de rejeter hors de la communauté nationale des hommes qui se battraient pour elle, qui se feraient tuer pour elle comme les autres, et dont on aurait besoin pour porter à leur maximum certaines fabrications de guerre.

N'aurez-vous pas besoin du concours de la Confédération Générale du Travail, si, demain, vous voulez obtenir des industries de guerre un rendement plus intense? Réfléchissez! Je vous en conjure.

Vous ne pouvez pas concevoir d'unanimité nationale, si une partie de la nation française en est arbitrairement exclue. Vous ne pouvez pas, en ce moment, entreprendre une œuvre de salut national sans toutes les collaborations nécessaires.

Que redoutez-vous donc de la présence de ces hommes au gouvernement? Naturellement, elle offre des inconvénients. Mais tout en a.

Je suis assez âgé pour me rappeler le temps où M. Millerand s'est assis, pour la première fois, au banc du gouvernement. Ce fut un grand scandale à l'époque.

Mais, à côté des inconvénients, il faut voir aussi les avantages, et subir les nécessités.

Vous redoutez que les communistes pèsent sur la politique étrangère du Gouvernement? Quand j'étais chef d'un gouvernement de Front populaire et non pas d'un Gouvernement comprenant toutes les fractions du parti républicain, je crois que j'ai maintenu l'indépendance de ce gouvernement et mon indépendance personnelle contre certaines exigences et même contre certaines pressions. Pourquoi ne le ferais-je pas de nouveau et ne serais-je pas plus fort pour le faire à la tête d'un gouvernement où tous les partis républicains seraient représentés?

Vous avez peur que cela accroisse les risques de guerre? Cet argument, je ne veux même pas y répondre, parce que je le juge impie, abominable. C'est un argument qui ferait entrer en ligne de compte dans nos délibérations, à nous représentants du peuple français, à vous, représentants de partis nationaux, une sorte de *veto* émanant de puissances étrangères. Je ne crois pas qu'aucun de vous puisse penser cela et puisse surtout s'arrêter à cela.

Et s'il y a des inconvénients, des risques, ne pensez-vous pas qu'aujourd'hui, une des garanties de la paix est dans l'impression que la France donnera de sa force et que ce serait un élément de la force française — au dedans et au dehors — que ce spectacle, dont vous ne pouvez pas méconnaître la grandeur, d'un peuple entier se rassemblant, d'une extrémité de l'opinion républicaine à l'autre, d'un peuple — comme disait, l'autre jour, un de mes amis — se redressant de toute sa taille, parce qu'il sent que l'heure est dure, difficile, et qu'on n'a pas le droit de laisser de côté une seule des énergies françaises républicaines?.

Vous avez peur que la présence des communistes n'attire le programme gouvernemental dans une direction contraire à vos opinions?

Croyez-moi : le vice d'un gouvernement comme celui que je veux former, comme celui que la nécessité oblige à constituer, ce n'est pas de faire trop de choses, c'est de ne pas être capable d'en faire assez.

Vous redoutez des réformes de structures? Dans les gouvernements de Front populaire, nous ne pouvions pas en faire sans l'assentiment de tous les partis composant ce rassemblement. Et vous craindriez qu'on en fît dans un cabinet d'unanimité qui comprendrait des représentants de toutes les fractions de l'opinion républicaine? Dans de tels gouvernements, la nécessité de l'accord oblige à concentrer toutes les énergies sur deux ou trois objets exclusifs des autres. C'est leur vice et nous le connaissons bien. Mais il faut se borner au nécessaire, au salutaire, et ne pas disperser l'action dans les directions où l'accord est impossible.

On m'a soumis... un questionnaire... je ne veux pas lui donner ce nom, je dirai plutôt : un énoncé des problèmes qui vous préoccupent le plus. Sur ces problèmes, je me suis déjà expliqué en partie et je ne veux pas m'expliquer plus longuement.

Je trouve qu'à certains égards cet énoncé a été rédigé d'une façon, j'ose le dire, imprudente. Je ne prendrai qu'un exemple.

Quelques-uns d'entre vous auraient souhaité que je leur donne l'opinion du futur gouvernement sur l'Ambassade à Rome, et la reconnaissance de la conquête éthiopienne. Quelle imprudence d'obliger un gouvernement à s'engager sur ce point, lorsque l'Angleterre négocie avec l'Italie, et que cette reconnaissance fait partie de la monnaie d'échange dont l'Angleterre cherche à se servir !

J'ai pris cet exemple pour vous montrer combien, dans un moment aussi grave, dans une période où d'heure en heure les événements se dépassent et où les décors sont remplacés par d'autres, il est difficile, dangereux, périlleux de s'engager.

Tout ce que vous pouvez demander c'est une direction.

La direction de la politique étrangère? Ai-je fait une politique de paix ou une politique de guerre?

Suis-je un homme de paix ou un homme de guerre? Pendant combien d'années ai-je été dénoncé comme l'homme qui voulait la paix à tout prix, comme l'homme qui trahissait les intérêts de son pays parce qu'il voulait la paix? Et maintenant, tout à coup, je voudrais pousser mon pays dans la guerre!

Ne sentez-vous pas que, pour tout cela, la meilleure, la plus sûre des garanties, c'est la composition d'un gouvernement comme celui que je vous propose et comportant la présence de ceux qui vous y représenteraient?

Il n'est pas difficile de trouver des points sur lesquels nous serions en désaccord. Si nous pouvions être d'accord sur tous les points d'une politique, nous serions de malhonnêtes gens, les uns et les autres. Comment, en effet, serait-il explicable que, depuis tant d'années, nous soyons dans des partis différents et que, pendant si longtemps, nous nous soyons combattus?

Rechercher un accord total? C'est impossible, c'est absurde, c'est vouloir empêcher d'avance ce qu'il est nécessaire de faire maintenant. L'accord total n'est pas possible entre des hommes qui, hier encore, se combattaient.

La vraie question est ailleurs. Elle est de savoir s'il y a des tâches qui, en ce moment, dépassent, dominent, effacent, rejettent dans l'ombre toutes les autres. Moi, je dis : oui, et c'est là-dessus qu'il faut s'entendre.

Ira-t-on chercher les points de friction et de division qu'il est toujours facile de trouver?

La politique financière? Qui donc a toujours professé les mêmes

opinions en matière financière depuis deux ou trois années? Qui peut assurer que le jeu des circonstances, le déplacement des forces ne l'obligeront pas, dans quelques mois, dans quelques semaines, à formuler d'autres opinions que celles qu'il a défendues hier, ou qu'il défend aujourd'hui. Tout ce que vous pouvez souhaiter, c'est que le choix du ministre des Finances vous rassure. S'il vous rassure, qu'aurez-vous ensuite à redouter?

Je ne vois donc pas — je l'avoue — ce qui vous arrête.

Je veux répondre aussi, avec la même franchise, à une objection inspirée par une crainte qui n'est peut-être pas seulement la vôtre, car d'autres que vous l'éprouvent peut-être.

Vous vous dites, comme je l'ai entendu dire : oui, cette idée est belle, parce qu'elle est nécessaire, parce qu'elle répond à la réalité du moment; mais il vaut mieux qu'elle soit réalisée par d'autres, que d'autres partis, d'autres hommes en prennent l'initiative. Laissons exprimer l'idée; puis on s'arrangera pour qu'elle n'aboutisse pas et qu'elle soit réalisée demain ou après-demain dans d'autres conditions.

Ici, je veux vous parler gravement, parce que, là-dessus aussi, je ne veux rien vous cacher de ce que je pense.

Ce qui est possible, aujourd'hui, on ne le recommencera pas, à son gré, dans d'autres circonstances, avec d'autres partis et avec d'autres hommes.

Vous ne pouvez pas ne pas le comprendre.

Ce qu'a fait le parti socialiste, ce matin, aucun de vous ne conteste que ce soit un acte empreint d'une certaine grandeur d'esprit, d'abnégation, d'un sens élevé de l'intérêt du pays.

S'il y est répondu par un refus, croyez-vous que ce refus ne laissera pas, je ne veux pas dire des ressentiments, mais des souvenirs qui pourront peser sur des décisions ultérieures?

D'ailleurs, cette adhésion, et ce mouvement du pays qui y répond — car le sentiment du pays, ne vous y trompez pas! est et sera dans le sens de la proposition que je vous fais et le pays ne comprendra pas votre résistance et votre refus — tout cela, c'est le résultat du croisement d'un certain nombre de circonstances, de l'impression d'un danger qui n'est peut-être pas plus grave qu'il n'était il y a quelques semaines, mais qui est plus sensible, qui est perçu plus dramatiquement qu'alors.

Je ne souhaite pas que nous nous retrouvions en présence de circonstances qui aient la même puissance dramatique. Mais, si

reprend ma tentative, comment fera-t-on? Jettera-t-on ou n, cette fois, l'exclusive contre les communistes? Si on ne la :te pas, comment pouvez-vous penser que le parti socialiste mprenne qu'on accorde alors à d'autres ce qu'on lui aura refusé, ıui, dans des circonstances particulièrement graves, à un moment ı son initiative, par sa grandeur même, était susceptible de créer ı grand mouvement d'adhésion et d'émotion? Et si on main-ent l'exclusive, croyez-vous qu'il sera possible d'entraîner le urti socialiste?

Je disais, ce matin, à mon vieil ami, Louis Marin : « Les uns et s autres, nous vivons généralement dans nos partis sur le capital confiance que nous avons accumulé par de longues années de évouement et de services. Puis, il arrive que, sur ce compte cré-teur, on soit obligé d'opérer de gros prélèvements et, quand il a llu tirer trop souvent, on s'aperçoit un jour que le compte est velé et qu'il est même devenu débiteur. »

Vous n'êtes pas sûrs de retrouver l'adhésion du parti socialiste a ce nouvel instant. Alors, le parti socialiste et le parti commu-.ste et les organisations corporatives de la classe ouvrière rejetés l'union, que restera-t-il? Tout le contraire d'une France unie; ne France divisée plus profondément encore qu'aujourd'hui. t c'est cela que vous voulez pour une résistance éventuelle du ays? Cela, pour la préparation de sa défense? Cela, pour qu'il onne au dehors le sentiment de sa force?

Je vous en conjure : ne laissez pas échapper une occasion qui eut ne pas se retrouver!

Ce que je vous propose, aujourd'hui, c'est, j'en suis sûr, ce que hacun de vous, en face de sa conscience, juge souhaitable. Il n'y pas un de vous qui ne soit convaincu que là est vraiment, en cet nstant, l'intérêt du pays.

Cela est possible aujourd'hui. Cela peut n'être plus possible emain, ou devenir infiniment difficile. Ne laissez pas passer heure! Vous porteriez un coup cruel à ce pays, et, vous-mêmes, ous vous mettriez dans une position que demain, aujourd'hui eut-être — car les courants se forment très vite — le pays ne arviendrait plus à comprendre.

Voilà ce que j'avais à vous dire.

Je crois m'être adressé non pas à vos sentiments, mais à votre aison. J'ai abordé directement — pour essayer de le dissiper — e qui était au fond de vos appréhensions et de vos objections.

Je vous conjure de réfléchir encore, avant de rendre impossible par votre refus une chose qui est nécessaire, que le pays veut, que le pays attend.

J'ai demandé à vous adresser cette dernière adjuration. Vos groupes vont se réunir immédiatement, je crois : je vous prie instamment de méditer la gravité de paroles que j'ai prononcées — vous le sentez bien — en ne considérant que ce que je crois être notre intérêt commun à tous.

Je vous demande aussi — c'est une exigence que vous voudrez bien juger naturelle — de ne pas différer trop longtemps votre réponse.

Je voudrais, enfin, en m'étant adressé à vous comme je l'ai fait, comme j'ai voulu le faire, vous avoir laissé au moins un sentiment que je voudrais inspirer à tout le monde dans cette Chambre, même à mes adversaires les plus déterminés : l'estime, pour ma droiture, pour ma sincérité et pour la passion désintéressée avec laquelle j'essaie en ce moment de servir ce qui me paraît être l'intérêt commun de tous les partis de la République, parce que c'est l'intérêt de la nation elle-même [1]. (*Applaudissements.*)

Les commentaires de Léon Blum.

Léon Blum a commenté sa tentative à plusieurs reprises.

Notamment au congrès du parti socialiste à Royan, en juin 1938 (Compte rendu sténographique, pages 518-519), Léon Blum a expliqué les raisons de sa proposition :

> « Eh bien, voulez-vous que je vous dise comment j'ai été amené à cette proposition faite, rappelez-vous-le, le 12 mars, le lendemain de la nuit où les troupes hitlériennes étaient entrées en Autriche? J'ai fait cette proposition parce que j'avais le sentiment profond qu'à certains moments la paix européenne ne peut être préservée, et que des événements dont le déroulement naturel nous mènerait bien près de la guerre ne peuvent être arrêtés, que si une parole dite au nom

1. MM. Paul Reynaud et Mandel étaient favorables à la proposition de Léon Blum; M. Louis Marin, à la fois adversaire politique et « vieil ami » de Léon Blum, inclinait à l'acceptation, mais M. François de Wendel, sénateur, dont l'autorité politique sur les droites était considérable, combattait cette initiative; le discours de M. Pierre-Étienne Flandin détermina le vote hostile; seul le petit groupe des démocrates populaires, ancêtre du M. R. P., vota l'acceptation.

de la nation française; un geste accompli au nom de la nation française, peut engager la nation tout entière, et tirer de là-même, vis-à-vis de nos amis, et le cas échéant vis-à-vis de nos adversaires, une autorité pleinement efficace. Voilà les réflexions qui m'ont mené à ma proposition. Soyez sûrs que je ne l'ai pas faite pour créer une situation qui rendrait une scission dans le Parti plus facile, non, non! (*Applaudissements.*) Non! je l'ai fait pour cela. Je rappelais tout à l'heure, en évoquant Jaurès, l'effort désespéré pour empêcher la guerre, la résolution de se jeter en travers de la pente pour barrer la route, et d'entraîner avec soi, si on le peut, toute la puissance massive des forces ouvrières. Eh bien, c'est cet effort que j'ai fait, ce jour-là et le lendemain, quand je suis venu demander au Conseil National de mon parti la permission d'essayer de constituer un gouvernement d'unité française. Ce geste-là, à ce moment-là, c'était précisément le geste dicté par la leçon que je n'oublie pas, le geste par lequel à tout prix, à tout risque, on essaie de barrer la route à la guerre. (*Applaudissements.*) »

Il devait, du reste, être encore plus précis devant ses juges de la Haute Cour siégeant à Riom (voir Documents socialistes : « Léon Blum devant la Cour de Riom », pages 66-67) :

« Mon gouvernement est du 13 mars et l'Anschluss est du 11. A la première nouvelle des événements extérieurs dont vous parlez, j'ai obtenu l'adhésion de mon parti à ce que j'appelais l'unité française. Ce n'était pas la première fois que j'essayais de la réaliser. A la fin de janvier, entre les deux ministères de M. Chautemps, le président de la République m'avait appelé. Dès ce moment, je lui avais indiqué que je croyais nécessaire de provoquer ce que j'appelais dans une interview donnée à ce moment-là à des journalistes : « Un accord Matignon politique »[1]. M. Lebrun m'a demandé : « Croyez-vous être l'homme le plus indiqué pour tenter un groupement unanime de ce genre? » Je lui ai répondu : « Non! Je ne crois pas être l'homme indiqué. » « Qui pensez-vous qui puisse le réaliser mieux que vous? » Je prononçai le nom de M. Édouard Herriot. M. Lebrun m'a prié d'aller le lui proposer, ce que j'ai

1. Allusion aux accords conclus en juin 1936, sous l'impulsion et la direction de Léon Blum, entre la Confédération générale du travail et le Patronat français, à l'Hôtel Matignon, siège de la présidence du Conseil.

fait. Je suis allé trouver M. Herriot : je lui ai fait cette proposition de la part du président de la République; elle n'a pas abouti.

» Mais en mars, chargé cette fois d'une façon pressante, instante, de constituer un gouvernement, c'est ce que j'ai essayé. Peut-être, maintenant que j'oriente votre mémoire vers ces souvenirs, reviennent-ils à votre esprit? J'ai convoqué tout d'abord chez moi les différents présidents des groupes, y compris les groupes de la droite de la Chambre, en leur demandant si, sous l'appel des circonstances extérieures, ils consentiraient à entrer dans un gouvernement d'unité française. Je leur ai dit et répété que s'ils pensaient que ce groupement fût plus facile autour d'un autre homme que moi, j'étais prêt à m'effacer. Presque tous les présidents des groupes se sont déclarés d'accord, mais ils ont trouvé de la résistance quand ils ont consulté leurs groupes respectifs. Qu'ai-je fait alors? C'est un événement parlementaire assez original. En pleine crise, j'ai réuni à la Chambre, dans la plus spacieuse des salles de la Chambre qu'on appelle la salle Colbert, tous les députés de l'opposition. Je leur ai adressé un appel direct, instant, et je crois, à certains moments, assez pathétique, pour qu'oubliant toutes nos divisions, toutes nos controverses, nous essayions de tomber d'accord pour un gouvernement commun. Je leur ai répété ce que j'avais dit à leurs représentants quelques heures auparavant : « Si vous pensez qu'un autre homme puisse plus aisément que moi obtenir ce qu'en ce moment je vous demande, dites-le et je me retire aussitôt. » Je crois que quand j'ai quitté la salle Colbert, il y avait eu en moi assez de conviction et d'émotion pour que j'aie gagné l'adhésion à peu près unanime. Quand je me suis retiré, je ne voudrais pas nommer les hommes qui sont venus me serrer les mains en exprimant le regret d'avoir peut-être porté sur moi, à d'autres moments, des jugements peu équitables [1]. Mais après mon départ, d'autres orateurs sont venus. L'effet que j'avais produit a été effacé par d'autres discours et je n'ai pas obtenu ce que je désirais. »

1. Il y eut notamment M. Jean Chiappe, M. de Kérillis — lequel, dans n journal *L'Époque*, écrivait le lendemain que Léon Blum, « qu'il mbattait avec acharnement » avait parlé un langage émouvant, avec accent de sincérité poignante et une grande élévation de pensée.

Jean-Pierre Baylac.

JOURNAL DU BERGER
(Fragments)

J.-P. Baylac naquit dans un petit hameau des Pyrénées au pied du Pic du Midi, le 24 *mars* 1900, *d'une pauvre famille de paysans et de bergers.*

A dix ans, il passe son Certificat d'études, et là s'arrêtent les études proprement dites de cet enfant d'une intelligence et d'une sensibilité exceptionnelles qui, dès l'âge de huit ans, ainsi qu'en fait foi une lettre du 29 *octobre* 1919 *à A. France, avait commencé* d'écrire : « *Un jour, dit-il dans sa lettre, j'avais huit ans, j'ai lu quelques pages de votre livre* A travers champs. (*Il a pris le titre d'un recueil de morceaux choisis pour celui d'une œuvre d'Anatole France*). *L'âme radieuse de la nature qui s'y balançait dans chaque idée me pénétra et, depuis ce jour-là, je n'ai cessé d'écrire.* » *Son Certificat d'études passé, l'enfant est employé aux travaux de la terre et du troupeau. Mais il a* « *la soif* », *comme on dit avec méfiance dans le village. Quelle soif? La soif de lire. Il lit tout ce qui lui tombe sous la main. Au début, des journaux athées* (La Dépêche de Toulouse, La Petite Gironde) *que Satan inspire, des almanachs, de vieux livres de magie ; enfin, un instituteur en retraite, ex-lauréat des Jeux Floraux, dont on murmure avec crainte qu'il est franc-maçon et* « *membre d'une loge de Paris appelée* La Raison », *met à la disposition du gamin la plus hétéroclite et la plus républicaine des bibliothèques. Et voilà notre berger-poète de douze ans qui, entre deux champs fauchés, entre deux brebis tondues, au petit matin ou pendant les longues veillées d'hiver, lit Elisée Reclus, Michelet, Proudhon, Lamartine, Victor Duruy, Ponson du Terrail, Victor Hugo, etc... Quand il ne lit pas, il écrit. Il écrit des poèmes, des invocations, des prières ; il tient un journal où il note minutieusement les moindres détails de ses occupations, un journal auquel il confie ses rêves, ses grandioses et naïves ambitions, ses plus terribles secrets. Il se compose un univers naturel et magique, il s'offre un Dieu qu'il appelle* « *Bastre étincelant* », *il*

fabrique des talismans qui arrêtent la guerre et l'orage. Savant, il lit Auguste Comte et se propose d'inventer d'inouïes machines électriques qu'animera « le souffle de Bastrétincelant » ; sorcier, il s'adonne en secret à des pratiques de « Bagie ». Il sait le pouvoir des mots : malheur s'il appelait son Dieu Astre étincelant, malheur si la Bagie devenait la magie.

Il commet des « crimes ». Surtout un jour, il a commis Le Crime. La Gaïette, la plus douce et la plus aimante de ses brebis, est tombée dans un ravin. Il a couru vers elle. La Gaïette meurt et ses yeux doux implorent. Elle bêle faiblement. Alors Jean-Pierre sort son couteau, égorge la bête, lui ouvre le ventre et assouvit sur la chair ouverte le plus pur et le plus simple des désirs. Mais on n'a pas lu en vain J.-J. Rousseau et Lamartine : l'enfant sait ou croit qu'il a fait le mal. Condamné à ne plus regarder ses belles brebis du même œil, il se fixe des règles, s'oblige à respecter certains serments — qu'il trahit le lendemain.

Les filles, les brebis, il « caouque » (c'est son mot) avec fureur, au hasard de ses amours déçues, tantôt les unes tantôt les autres, puis sanglote de honte et de piété radicale sur « la Bible de l'humanité » ou sur la dernière de ses élégies en l'honneur de l'électricité, des cuirassiers de Reishoffen ou du printemps revenu.

Il est mort à vingt ans, au régiment, d'une pleurésie mal soignée. Il a laissé 60 cahiers : 20.000 pages ; seront-elles jamais publiées? Elles constituent un des documents les plus authentiques sur la puberté virile, sur l'adolescence brûlante d'une délicate petite brute. Il écrit mal. Il faut faire le tri. Oublier Proudhon, Gaston Leroux et les feuilletons de La Dépêche. *Il reste une déchirante histoire d'adolescent « possédé » par toutes les amours et qui n'a pas eu le temps d'en exorciser aucune. Il reste un gosse qui meurt dans un hôpital militaire et sordide de Toulouse.*

« Je mourrai jeune — écrivait-il à treize ans — Je serai enterré dans la montagne et les brebis et leurs agnelets viendront paître sur moi ».

On l'a enterré, évidemment, au cimetière militaire de Toulouse.

N.-B. — C'est André Gide qui, peu de temps avant sa mort, nous confia les manuscrits du Poète-Berger *qu'il détenait depuis longtemps. Avant même que nous n'ayons lu ces textes, André Gide nous avait persuadés de l'intérêt qu'offrirait une publication — fût-elle d'extraits, la seule d'ailleurs que pouvaient envisager* les Temps Modernes.

Vallée de larmes

"Ascendère"

La Vie, l'Amour, la Mort

Souvenirs

Retour des pâques

Acheté le 11 Février

D'Adolescence

Eternité de l'infini : Dieu

Brièveté du néant : l'homme

"naître et mourir"

"vivre et aimer"

Jean

"Je pense, donc je suis"

Pierre Baylac Choulet

né le 24 Mars 1900

= Naître, pleurer, aimer, lutter, chanter, souffrir =

= et mourir =

La Vie

De Profundis

Abyssus abyssum invocat

"O Vertu tu n'es qu'un nom,

Bonheur, une chimère!"

L'homme est un Dieu tombé

Le génie ne fleurit que sur la terre des souffrances.

"Aeternum vale"

Dieu — Chaos — Néant

Eternité — Infini

Dieu

Je vois le bien

et je fais le mal

J'ai fait un peu de bien

O Dieu, Pardonnez-moi!

Août 1916.

30. Jour de brume. Le matin nous fauchons, puis j'écris et je vais aux brebis avec Brau et J.M. Elles sont dispersées et je crois que c'est Bérot ou Peré qui les ont dispersées. Je me fais d'humeur farouche. Je *menace* Fangale que j'ai tant aimé, Fangale si bon n'a pas paru depuis longtemps. *A chanter*.

31. Lucie de Choulet vient nous aider à seguer[1]. Jour de bonheur. Ce jour-là, à 4 heures, le tram déraille à Gripp. Catastrophe. Je crois voir les visages pâles des demoiselles. Désirs, amours macabres. Les ventres ouverts... les cris, les râles... Lucie couche chez nous. La Roumanie marche. Espoir des poilus. Je soupçonne...

Septembre 1916.

1er. Le matin, je suis malade. Le jour Lucie est chez nous. Le soir j'écris une lettre à Lucien.

2. Jour normal. Le soir je vais chez Barbiat et me fais prêter un livre de musique, Claude Augé.

3. Jour de brume. Je vais aux brebis. Les vols recommencent. Je ne vois pas Armaniche. J'en descends 5. Je vais à case[2]. Caroline a aidé maman. J'écris à Lucien et à Arthème Fayard. J'écris. Le brouillard pèse. Il tonne, grêle, éclairs fulgurants, sourds, on voit les étincelles des explosions au milieu du chaos de la nature. J'ai peur... je prie B. X. Je me lamente.

Mère doit porter le veau. Soir s'apaise un peu. Puis revient la tornade. Je vois les sougues[3] tout près. Les gerbes d'éclats au milieu des tonnerres affreux sortent du fond des enfers. O soirée du 3 septembre 1916, je garderai toujours ton horrible souvenir. L'électricité agite mon intelligence et me fait du bien mais aussi de la peur. O X, protège-nous. Au milieu de la nuit il tonne de nouveau. Je vois les sougues à travers la fenêtre tout près illuminant la nuit. O Dieu. Je couche avec ma mère.

4. Je me réveille de bonne heure, agité de pressentiments. On vole des brebis à La Séoube. Adèle a vendu un *cohou*[4] teinté de bleu. Est-il à nous? (Armaniche manque. Est-il volé?) J'ai pris

1. Faucher (patois).
2. A la maison.
3. Éclairs (patois).
4. Patois (?).

solution de tuer les voleurs. Ce soir je veux sortir, je n'ose et ı'ennuie. O M. L.[1] si tu étais à moi, rien qu'à moi. Comme je s ardent, passionné, moi que rien plus ne touche, que la peur... ıourir, que la mort. O lassé de la vie, j'écris en attendant ma qui a régi[2]. Je suis rêveur, agité, comme je le suis toujours s un grand orage. Mes pensées bouillonnent dans mon cer-... L'électricité, souffle de X, agit sur moi.

X, protège-nous.

5, 6, 7. Jours normaux. Brume et pluie. J'écris et sègue. Je extrêmement rêveur. Je me sens seul, éternellement seul.

Nous séguons à Lahore. Lucie vient nous aider. Jour d'orage, heureux par sa présence. Elle couche le soir chez nous. Bap-ı de Troy.

Jour de brume. Le matin je vais aux brebis. Au Cat de la terre, je vois une brebis seule. Je la caouque[3], puis je la tuer *pour voir* sa may[4]. O ingrat. Je vois mes brebis, je ens, j'enfonce des portes au Sarroua. Je reviens. Lucie part. is tout le soir. J'achève le commentaire de l'*Ode à mon Pays*, is que Maman régit. Maman à La Séoube. Je fais des vers, je n'avais pas faits depuis longtemps, très longtemps. Je suis ur, très rêveur. Je me sens seul, sans l'amour de M. L. dont eur est pris par ceux du Peyras... seul dans l'univers. Et cœur est dépouillé et ne vibre plus que sous la main de la eur. Je fais des vers (40), en attendant ma mère.

. Jour nous fanons un peu. Orgie avec les vaches taourières, écharge deux fois. Le soir assez beau. Je descends. X... pour unir de ces orgies ne me fait pas voir M. L. Je vois Brau Kan. ais à Cobadur manger des Pruig mous. Je combine avec Brau faire venir au Sarroua essayer si Caroline se laissera caouquer ui. Dans quel but le fais-je, je ne le sais pas. C'est pour savoir. 'aime guère plus M.L. ni personne... J'arrive à 2 h. 1/2.

. Jour de brume. J'écris à Peth... ma première lettre. ges. Je me fais un sertisseur. Soir je fais des vers (20).

, 13, 14, 15, 16. Samedi. Le soir je vais courir. Au *Ribes* je vois qui va régir. Je lui dis si je dois l'accompagner. Le petit de alade rit. Elle s'en va, humiliée. Je suis jaloux de ceux de

Marie-Louise.
S'occuper des brebis.
Faire l'amour.
Ventre.

Gros, de ceux de Peyras qui y vont. — Dimanche. La nuit pendant le clair de lune je vais aux brebis. Les chiens nous tuent un mouton. Gaillard m'écrit. Je vais à Sainte-Marie. Brau n'est pas venu me prendre. Peut être est-il allé seul au Sarroua. Qui sait? La jalousie m'a mordu. Mon cœur saigne. Je suis en colère, je me querelle avec Henri et Odé. J'aime follement la Couhate. Je reviens désespéré.

18. Jour normal, béat.

19. Jour de brume, de bourrasques. J'écris à Gaillard. Je mets de l'ordre dans mes papiers. En un mois, je n'ai pu faire une Élégie. Je voudrais aller voir M.L. régir et la caouquer, mais ma mère va à La Séoube. Je suis désespéré, rêveur, taciturne, mon cœur saigne. La jalousie me rendra l'inspiration. Je ne décharge plus et ma lymphatie disparaît. Je veux la Couhate, je la veux, quoique sa beauté, son innocence aient pâli. Je la veux pour la délaisser. Je veux l'arracher à ceux du Peyras. Je n'ai point d'inspiration. Je ne peux faire que 4 vers.

20. Il a neigé. Je vais aux brebis. Je les fais descendre seul. Je suis berger. Je décharge, ce que je n'avais pas fait depuis 10 jours. Maman va au moulin. Je fais des vers. Gaillard est arrivé.

21, 22, 23. *Samedi*. Nous fauchons dans la nuit.

24. *Dimanche*. Matin, je me lève tard. J'écris. Caroline faisait une salière. Elle y avait marqué une croix de Lumière (X). Cette circonstance me frappa. Je me troublais. Que voulait-elle dire?

Décembre 1916.

Lundi 18. Le jour nous fauchons. Désiré nous aide. Soir, on discute des événements sombres. La guerre approche de son dénouement. Tout va se précipiter. Le Destin vide les plateaux. Je me couche. Le soir en régissant je trahis mon serment en bourrant C.

Mardi 19. Matin je monte avec Caroline. On cause de samedi 16. Caroline fut accompagnée par J. Pierre Bérat. Il arriva à la Rende. M.J. va coucher avec Caroline à la Rende. Est-ce que ce dernier arrive à la Rende faire la cour à Caroline? Je le saurai. Celui qui fit peur à Caroline le soir qu'ils firent le vin, n'était pas P, c'était J.P. Bérat. Caroline me dit : Augusta voulait se faire aimer

par Lucien. Je suis berger. Je fais 20 vers. Je brûle mes batiches [1]: c'est le serment terrible.

Mercredi 20. Jour de pluie. Nous causons. Je lis *Harmonies* de Lamartine. Puis je m'en vais aux brebis. Je bande et fais décharger les agneaux. Puis je régis. Je reviens lire. Lucien a écrit : Père lui fait réponse. Lathan vient. Causerie. Il dit que Caroline est à la Rende. Un soupçon me traverse. Lathan part à 8 h. 1/2. Je cache mes sabots dehors. Je dis à mes parents que je vais dormir. Je chausse mes sabots, mets le burnous-capote, prend la canne de frêne, clabe [2] la porte, mets la clé dans ma poche, et je m'en vais vers la Rende. J'entends du bruit, des rires, des esscuffements. C'est Zénobie, Marie Junère, Caroline et J. P. Bérat. Je les épie longtemps. Ils se baisent. Puis je m'en vais les écouter. Ils rient... Escount aquéro [3]. Je m'en vais excabeyter [4]. J.P. Bérat bande et montre la pistole [5] à Caroline qui s'en va la lui tirailler. Elle lui tire les cheveux... le taquine, le caresse, repose sa tête sur sa tête. O serpent... Je suis jaloux. Je bande... Un rictus féroce... la bouche desséchée, les nerfs contractés, cœur palpitant... Puis Caroline me voit à la fenêtre... Soudain je bondis et je passe à la Pardabau... *Tout se replie*, la porte s'ouvre, des ombres bondissent. Aux frênes du Cap de la Pardabau, j'épie tout... Après mille précautions, je rentre dedans la Rende. J'écoute. Parlent peu de moi... Puis à 11 heures, ils se séparent... Je les épie. Puis croyant qu'ils sont partis, je sors... Je les vois derrière la Rende... Ils me voient. J'entre de nouveau. Tous viennent. « C'est une femme », dit Caroline. « De la lumière. Qui es-tu? » — « Ça ne vous regarde pas. » — « Comment... infâme ». Ils poussent la porte. Je la clave. « Je veux savoir qui c'est... Si tu es Jean-Pierre Baylac, ouvre » dit Caroline. Ils poussent. « Laissez ce qui n'est pas à vous. » — « Si je suis ici c'est en payant. Ne vous faites pas connaître... Quep poudiret lequa caouquairé [6]. » On veut attacher la porte... Puis on part. Ils se séparent... J'étais terrible. J'écoute longtemps. Je clave le pourtaou, et je regarde derrière la Rende. J'y vois une (Zénobie). Je fais demi-tour et je passe à la Pardabau. Après mille précautions et détours, j'entre

1. Mot probablement inventé. Son sens?
2. Fermer la porte à cléf. Patois.
3. Patois.
4. Patois (?) ou mot inventé.
5. Le sexe.
6. ?

ıez moi d'arbre en arbre. Un chat. Sans lumière je me mets au t. Nuit sereine. L'aquilon souffle. Il gèle.

JANVIER 1917.

Mercredi 31. Nuit, (il) a neigé. Matin régissons. Puis père apprête. Mère aussi. Adieux. Ils partent. 11 heures du matin. s passent par Sa d... Mère revient porter le journal et t : « Ce soir fais coucher avec toi Patience. Non » Père ne endra pas. Le jour j'écris, je régis. Je fais des bolas[1] en omb. Poulet vient. Puis je régis. Quand j'eus régi, à heures, je soupai. Une bise ultra-glaciale soulevait la neige soufflant. Le ciel froid et gris. Mon cœur était plus agité ı'une petite flamme. Mille sentiments, mille souvenirs, mille essentiments le soulevaient. Je croyais qu'il était mort. En me yant seul, je déplorais la destinée des célibataires. J'avais passé ngt jours en compagnie de papa et de maman. Un pressenti-ent me prend. Le reverrai-je jamais plus? Viendra-t-il bientôt? ıi sait. Je suis trop émotionné. La demande que fait Paulin endra-t-elle? J'ai peur des voleurs qui rôdent... Soir je lis *Mar-s*. Je fais des vers... A mesure que je fais ce souvenir, mon cœur borde. Je passe en revue toute ma vie en un instant, comme n fait avant sa mort. Est-ce que je vais mourir ce soir? O mon eu, secours. Ce soir-là j'ai vraiment cru en Dieu. Je prie erdument. O Vie qu'es-tu? A la H..., après avoir écrit, je agenouille, et je prie Bastrétincelant. Les larmes coulent à rents, ma voix s'arrête par des sanglots. Bastrétincelant, je nplore du fond de l'abîme humain. Écoute ma voix, exauce s vœux. Vois dans quelle extrême misère je suis plongé. Oh! fais ser ces douleurs, cette guerre, le 12 juin 1917, et je t'aimerai. is-moi souffrir s'il le faut pour le bonheur des autres. Qu'ils ent heureux par mon malheur. Laisse-les couler ces larmes qui tent de ton cœur. Nous souffrons tous ici-bas, abrège nos souf-nces (........X) ...Et toi sois maudit éternellement. Vois tout ce e j'ai souffert, ce que je souffre et ce que je souffrirai, pourquoi ons-nous donc? O mon Dieu, O mon Dieu, exauce mes vœux,
1 2 3

. Boules.

et je t'aimerai. Je serai plus pur que la neige. Je me souviendrai
4 5 6
des malheureux, je serai innocent, je pratiquerai la vertu je serai ton prophète, je soulagerai l'humanité, je serai ton pasteur, ton roi, et je serai l'homme parfait des auteurs et de l'Éternité, car en tout j'aurai excellé dans le crime comme dans la vertu. Donne-moi l'inspiration digne de toi. O puissance supérieure qui gouvernes l'infini et l'impalpable, jette un regard sur ma souffrance, exauce mes vœux, et je t'aimerai éternellement. Je crois en toi, fais qu'un jour si nous en sommes dignes, nous soyons réunis autour de toi dans l'éternité de l'infini. Ainsi soit-il.

BASTRÉTINCELANT
X

Après cette sublime prière pour moi et pour l'humanité, je fais des vers, j'ai beaucoup d'inspiration. De 5 h. à 8, je fais 150 vers. Je n'avais jamais atteint cette moyenne encore. J'ai peur des voleurs. Je lis jusqu'à 10 h.; je mange une écuelle de lait, je verrouille et clave les portes, je charge mon fusil, et je me mets tout vêtu au lit. A 1 h. je me réveille dans l'angoisse. Je crains les voleurs. Jusqu'à 4 h. je veille, je me rendors, et me réveille à 7 h.

FÉVRIER 1917.

La lumière s'est faite dans mon âme. Encore quelques taches de ténèbres. L'*aurore* sautille, il n'y a que des ombres. Le serment d'amour est fait. O Vertu, tu seras ma vie. Oh Amour, tu seras mon aliment... Grâce à toi, M.L., Ma... et tous. Grâces à tout, que tout soit béni. (A un certain moment, M.L. et moi nous avons mêlé nos cuillères à café (elle en voulait desservir). « Oh », dit-elle, « nous avons mêlé nos cuillères à café. » — « A moi, ça ne me fait rien », dis-je. — « Ni à moi non plus », dit-elle, et elle en prend une. — Jeu de l'oracle : « Suis-je vraiment jolie? — « Eh bien non, tu ne l'es pas » (réponse.)

Jeudi 15. Je me réveille, mais l'amour me soulève. Une blessure en feu. Un soleil brûle dans mon cœur. Ce soleil, c'est l'amour. Je régis, puis fais le souvenir du 14. Amour. Amour. Je compare cet

escana porc [1] avec le premier escana porc des Artigous, 18 février 1914. Toujours elle est dans mon souvenir. Je la vois à toute heure. O amour incompréhensible, qui es-tu? Une voix me dit : Aime-la, et puis je me dis : mais elle a aimé, elle en aime d'autres, pourquoi l'aimer? Mon cœur embrasé semble éclater à chaque instant. Oui, le pensée naît du coït, du cœur et du cerveau : l'amour en est une preuve. O volupté, mes yeux demi-clos, je songe à ma bien-aimée toujours, toujours. O beau jour, pourquoi n'as-tu pas duré encore. Que je la voie sans cesse, sinon je meurs d'amour. Ah, si j'avais un cœur infini afin de t'aimer encore plus. Je veux t'aimer, te voir, te mettre dans mon cœur, mettre mon cœur à côté du tien. Amour, Amour, ô L..., ô Cœur. O pauvre vierge flétrie, tu es joyeuse et tu es au bord d'un abîme, les fleurs des plaisirs te le cachent. Que de maux je redoute pour toi. O mon Dieu, fais-moi souffrir pour elle. Ah, si je pouvais souffrir à ta place pour te faire heureuse. Si nous ne sommes que poussière, de quel souffle divin n'est-elle pas animée. Quand je t'ai vue, j'ai cru revivre. J'ai voyagé dans le ciel, dans l'enfer, et sur la terre maintenant. Quand monterai-je de nouveau au ciel. Pauvre M.L... Elle semble avoir bien souffert, avoir été bien trompée, car son sourire est douloureux. Quand elle parle belle paresseuse, sérieusement ou émue, son visage a une gravité extrême qui me désespère... Si je puis la voir de nouveau, je lui parlerai de la lettre que je lui ai écrite, et si elle l'a reçue, je lui écrirai une seconde fois. Mon frère n'était pas dans cet escana porc. M.L. n'embellit pas, surtout ses dents, *mais* quand l'amour les fait étinceler. Ce jour-là je relus la lettre que je lui envoyais le 4 décembre. Je pleurais... Oh, ha, si je pouvais t'exprimer tous les sentiments de mon cœur, mais pour exprimer l'amour, il faut unir le geste à la parole. Elle poussait de petits soupirs et me regardait étonnée comme si elle avait peur de moi. *Nez convexe.* Quand je lui disais une *p*..., elle s'esclaffait, pfffou ou. Elle avait les yeux pers, vert, bleu, tirant plus sur le vert. Elle était l'innocence surnageant sur la faute quoiqu'elle n'eût rien refusé. Épanouie en gaîté et soudain grave comme un marbre antique. J'ai l'intention de lui faire voir de mes œuvres choisies. Quel combat doit se livrer dans son âme? Doit-elle m'aimer, moi, ou Lucien, ou autre? Soir de ce jour je régis de bonne heure, puis je descends à La Séoube. Je vais chez Barbiat. Il a reçu le *Dictionnaire des Rimes*. Je lui

1. Fête qui a lieu lorsqu'on tue un cochon.

paie 2 f. le Sommer. J'emporte *Les Contemplations*, *Légende des Siècles*, *Bible de l'Humanité*, Voltaire. Soir en revenant Lathan me donne le journal. Caroline vient, elle est belle, elle a des...... magnifiques. Nous parlons de la chasse, de guetter les renards. « Moi, dit-elle, je les guetterai,...... tu tires » me dit-elle, *si quelqu'un me tenait compagnie je les guetterais*. Me veut-elle? Elle voudrait donc m'avoir. S'est-elle brouillée avec l'autre J.P.? Qui sait? Le soir je lis la *Bible de l'Humanité*. Cette lecture tendre, de pitié, poésie magnifique, achève de me jeter dans le bien. O Vertu, que tu es douce malgré tes épines. Je dors tranquillement. Nuit, je rêve de M.L. Je ne me rappelle plus quoi. L'amour m'arrache le sommeil.

Vendredi 16 février. Matin je dors tard. Je me lève. Nous allons à la Rende. Puis je viens à case. Je reçois une lettre de Gaillard. Je lui réponds. Je fais 48 vers en m'aidant du *Dictionnaire des Rimes* (Les Oiseaux du H...). Je pense toujours à M.L. Je fais des vers. Soir je descends. Je me rafistole un peu. A La Séoube je vois Richard et Alexandre Bérot. Je descends. Je regarde au haut du..., Couhat et Baptistin qui toureyent[1] du foin. A l'entrée des Arribes je vois une femme avec une charrette. C'est M.L. Oh joie. Elle se montre bien charmante. Elle est belle, chatoyante pour ainsi dire. « Tu as régi de bonne heure ce soir. » « Je le pense. Ils sont descendus. Je les ai vus. Nous en portions hier aussi, mais ne valant pas... (patois)... »— « Tu as régi déjà? » me dit-elle. — « Oui (patois)... » Je lui prends la main. « Tu as chaud », me dit-elle. — « Rien que dans les mains ». — « Moi, dit-elle, quand j'ai chaud en un endroit, j'en ai partout. Je ne peux pas les faire attendre... bientôt va commencer la... » Et nous nous quittons. Ces simples mots me remuent l'âme. Je monte vers Peyrahitte. Je vais prendre Brau. Nous escubeytons à Sa de *Marie* de M... Il me dit qu'il n'aime plus Zilda de Jean G... Ceux de Sainte-Marie sont jaloux. Il a caouqué Rosa et Rosalie Francès. Nous parlons de Lydie. Nous allons escubeyter à Sa d'Isaure et de Couhat. Je monte à case, le cœur débordant d'amour. Je poursuis la voie de la vertu. Je vais écrire encore à M.L. et cette fois lui envoyer le timbre pour sa réponse.

Samedi 17. Mère à Bagnères. Moi je copie des vers. J'écris la 3e lettre à M.L. Je fais le brouillon. Je lui dis des mots ardents. Je la désire furieusement. Mais puis, je me dis : je ne suis

1. Empilent.

pas digne d'elle. Je prie beaucoup. Je descends. Je vois Isaure et Albert. Devant Sa de Couhat j'entends du bruit. Je me retourne : rien. A Sainte-Marie je vois Augusta, Baptis. B..., etc... Je reviens ... Dorénavant je ne courrai que pour M.L. Je l'attendrai longtemps. Toujours je l'obséderai de mes vœux. Je veux tout employer : amour, menaces, magie...

Dimanche 18. Nous trouvons une poule morte. Je bande avec la May... Depuis mercredi je n'avais pas bandé. Verrai-je ce soir M.L.? Elle aura reçu ma lettre. Je veux me purifier et ne plus y revenir. Je ne suis pas digne d'elle. Je dois revenir dans l'innocence. Ce soir Brau m'attendra. Jour Poulet vient. Jour de brume. Soir il se met à neiger formidablement. Cela m'empêche de partir. Est-ce un dessein des Dieux? Aurais-je fait des folies ce soir avec la Couhate qui sort souvent le dimanche? Ou ne serait-elle pas sortie de ce soir? Qui sait (4 h.). Est-ce que parce que j'ai péché aujourd'hui que X m'empêche de voir M.L.? L'avenir me le dira et peut-être ce soir. Il neige. O neige d'innocence, puisses-tu me purifier, moi et puis M.L., et nous unir au printemps. Deux voix en moi au moment du crime, mais maintenant..... : vertu, génie, bonté, beauté. Maman à La Séoube. Moi je descends à Sainte-Marie. Il neigeait abondamment, un brouillard épais, la nature était sinistre. Replié dans mon cœur, je rêvais à ce qu'on est condamné, au chaos de cette vie étrange. Je ne vois pas M.L. J'escubeyte chez elle. Je ne vois rien. Je remonte. A case je viens lire *Bible de l'Humanité* du Michelet. Mon cœur a rejeté le crime. Je crois que je ne faillirai plus. Je m'étais avachi, je suis régénéré par M.L. J'espère, je veux à tout prix sortir de mon néant. Je veux devenir charmant, savoir lui plaire... l'aimer toujours. O X. je ne te demande que de vouloir bien me permettre de rester seul avec elle un soir. Pour punition de mon band. d'aujourd'hui, je passerai huit jours encore avant de prononcer serment. Je me couche joyeux, dors calme. Je méprisais la femme, maintenant je la mets au-dessus de l'homme. Je doutais de tout, je faisais le mal; je serai un Dieu mortel, l'Hercule du bien. L'homme est l'aîné de la Nature, mais il subit sa loi.

Lundi 19. Le matin je dors tard. Je suis dévoré d'amour. Je lis *Bible de l'Humanité*. Soleil étincelant sur les cimes éblouissantes, couvertes de neige. Purification de la nature pour la volupté enthousiaste du Printemps. J'espère. Soir je descends de bonne heure. Je rencontre Albert au pont. Il me dit de lui aider à régir ses

brebis. Nous descendons avec Couhat. Il dit qu'il était à l'escana porc de B... Ses filles y étaient allées. Je vais à Sainte-Marie. Rien. Je reviens à 8 heures. J'escubeyte à Sa de Couhat. Je ne vois rien. J'attends en escubeytant beaucoup. Les vieux sont au logis, mais M.L. et Bapt. non, car personne ne couche au s... Je voudrais les attendre, voir si personne les accompagne. Je suis jaloux. Je voudrais que personne n'allât vers elles. A la fin je m'agenouille au seuil du pourtaou. Je fais croix de lumière avec de la neige, j'invoque le Ma...te de me faire aimer de M.L. et je pars sans tourner la tête en espérant encore. A case, Maman lit Journal et me dit que samedi soir Bapt. Couhat monta au tram à chapeau. Qui sait. Je veux à tout prix en m'aidant de la Bagie... M.L. Je l'aime presque férocement. Et ma lettre??? Je conserve comme une relique un paquet de biscuits du soir de l'escana porc. O M.L. que je te voie toujours... Ah! si tu m'aimais comme je t'aime.

Août 1917.

18. Matin père va faucher. Mère régit. Moi je *pique* ma pistole. Je me branle. Sachant que Lydie est seule, je lui dis des bêtises. Elle répond à toutes, familièrement, amoureusement avec moi. Je la baise. Elle n'est pas bien belle, mais point cruelle. Je suis content et désespéré. Elle m'aime quelque peu. Je l'aime aussi. Je lui donne des coups de ventre, etc... Depuis que je l'ai vue, je n'ai pu dormir. En effet la nuit du 17-18, toute la nuit je bandais. Je voyais le fantôme de Lydie devant moi, fuyant toujours. Je rêvais tout éveillé. Espèce de somnambulisme. Et je bandais, tout endormi. Le jour brumeux. J'embourde [1] avec père. Soir père voulait aller régir. Lydie était seule à la Rende. Mère arrive de Bagnères. Je dois aller faucher avec elle. Lydie part à la R... Je l'aime. Amour. O! Mayete, inspire-moi. Donne-moi la force d'amour et la tendresse, la poésie de la vie et du ciel. Soir, causons, soupons. Père quand mère n'y est pas la méprise. Il ne l'aime pas. J'en souffre. Je dors en bandant. Je suis assez content.

27. Je dors tard. Maman fait au four. Nous moissonnons, travaillons, coupons l'ardail [2]. Belle journée de chaleur et de zéphyr d'automne. Soir causons astronomie. C. monte au Sarroua.

1. ? (patois).
2. Sorte d'herbe. Chiendent.

J. Brau arrive. Je me couche, hanté des principes de l'univers. Cosmos. Science. Je veux savoir tout. Posséder toute la science.

Août 1917.

J'écris et je me couche. Il pleut... Je pense... Sous le ciel je sens mon cœur désespéré de l'amour, qui va prendre un vol majestueux dans l'humanité. Il faut que je domine. Je veux connaître l'avenir. Il faut que je sois étonné. Je vais apprendre les arts divinatoires, les sciences; trôner dans la littérature. L'amour du travail m'emporte. Le triomphe du socialisme. Cabinet socialiste Clemenceau. Je suis content. Père rêve seul au coin du feu. O Politique vile des Nations. Nous avons 6 vaches, 1 taureau, 6 ou 7 poules, 3 chats (P , B , F) et 80 brebis. Tout irait au mieux chez nous, aisés... mais la guerre... qui... je suis heureux... O tempête d'Amour... Je ne veux pas aimer et mon cœur est plein d'amour. Je suis . Je hais C., M. et M. La... Mais j'aime encore... J'aimerai toujours. Je ne me marierai pas. Je veux consacrer ma vie à l'étude de la vérité, à la science infaillible, et au bonheur de l'humanité : La Nature, l'*Amour*, l'Homme, Dieu. J'ai un immense travail à faire, compiler chimie, mécanique, sciences occultes, lire, et faire des poésies, romans, souvenirs d'ad... Oh, l'immense vague... qui me submerge... oh! que de travaux...

Jean-Pierre BAYLAC.

H. Arvon.

UNE POLÉMIQUE INCONNUE : MARX ET STIRNER

I

L'Idéologie Allemande, œuvre commune de Karl Marx et Frédéric Engels des années 1845 et 1846, est restée longtemps ignorée. Sa publication intégrale ne date, en effet, que de 1932. C'est pourtant un ouvrage d'une importance exceptionnelle, puisqu'il marque un tournant essentiel dans l'acheminement de la pensée marxienne.

L'exploration du texte n'a porté jusqu'à présent que sur le début, intitulé *Feuerbach, opposition entre la conception matérialiste et la conception idéaliste*. On dirait qu'une conspiration du silence s'est faite autour des autres parties du manuscrit, dont on n'a guère encore rendu raison. Attitude contraire à celle de Marx, qui avait laissé inachevé le manuscrit de *Feuerbach*, alors qu'il avait envoyé à l'impression le texte qu'on a l'air de dédaigner de nos jours, *Le Concile de Leipzig*, — titre général englobant les critiques de Bruno Bauer et de Max Stirner, intitulées respectivement *Saint-Bruno* et *Saint Max*.

Toute difficulté extrinsèque, provenant de l'état défectueux du manuscrit, mise à part, il faut constater que la véritable raison de ce délaissement est bien celle qui, pendant si longtemps, s'est opposée à la publication de *L'Idéologie Allemande*. Le texte, pour être compris, demande à être confronté avec l'ouvrage de Max Stirner, *L'Unique et Sa Propriété* (publié en 1845), à la critique duquel sont consacrés les trois quarts de ses développements. Or, dès l'achèvement de *L'Idéologie Allemande* en 1846, le livre de Stirner commence à tomber dans un oubli auquel nul exégète de Marx n'a encore voulu l'arracher.

L'étude des rapports entre Marx et Stirner semble pourtant s'imposer tant du point de vue strictement historique que du point de vue philosophique. Si l'un se place aux antipodes de l'autre,

c'est néanmoins le même univers qui les réunit; ce sont
surgeons issus du même tronc hégélien et nourris de la mêm
hégélienne. Il y a même entre eux une telle communau
thèmes qu'on parviendrait sans trop de mal à en dress
tableau synoptique d'une parfaite symétrie.

En procédant à cette confrontation, nous espérons cont
à l'interprétation de l'*Idéologie Allemande*, et, par là même, à
du matérialisme historique, qui s'y trouve exposé pour la pre
fois.

* * *

Éberlué par les nombreuses facettes de la critique de *L'U*
et Sa Propriété à laquelle Marx procède dans *Saint Max*, dé
par la débauche de développements divers, qu'il consacr
seulement au fond mais encore à la forme de la doctrine s
rienne, on est tout près de considérer que cette polémiq
comporte aucune idée directrice, aucun principe ordonnateu

De la genèse même de cette confrontation résulte pourta
centre de gravité. Le postulat de l'évolution dialectique
commun à tous les disciples de Hegel, c'est par la concepti
principe efficient qu'ils diffèrent les uns des autres. Com
soumettre à une progression ternaire la destinée humaine,
la question qui oppose depuis 1843 les deux fractions de la g
hégélienne, la fraction matérialiste et la fraction idéaliste.

L'Unique et Sa Propriété tout entier est la réponse la plus
cale, la plus tranchante, la plus claire aussi qu'on eût encor
née à cette question, — cruciale pour quiconque adopte une
dynamique de l'humanité. Conformément à la démonstratio
Hegel fournit dans la *Phénoménologie de l'Esprit*, Stirner
de prouver que le drame humain est uniquement command
la Conscience, avec cette différence toutefois que le terme
de la marche ascendante de la Conscience n'est pas con
par l'Idée absolue au sein de laquelle le réel et le rationnel fin
par être adéquats, mais par le Moi unique, supérieur aussi bi
réel qu'au rationnel.

La Conscience stirnérienne parcourt donc les mêmes stade
la Conscience hégélienne. A la triade hégélienne de la consc
de la conscience de soi et de la raison correspond la triade s
rienne du réalisme, de l'idéalisme et de l'égoïsme. Mais alor
la Raison impose à Hegel le souci constant de l'interpénét

sujet et de l'objet, de l'être et de la pensée dont elle est la récon-
ation définitive, Stirner n'a pas à se préoccuper d'une telle
monisation. Pour lui, la conscience seule est créatrice. L'égoïsme,
t-à-dire la conscience d'être unique et, par là même, souverain,
oue des objets aussi bien que des idées. « Je n'ai basé ma cause
Rien » : cette exclamation, qui ouvre et qui termine *L'Unique*
a Propriété, est un défi lancé à toute réalité extra-consciencielle.

onception outrée, mais combien féconde quand on l'applique
échelle purement humaine. Sans doute la suppression de tout
de contingence, que ce soit l'origine, la situation sociale ou
facultés physiques et intellectuelles, porte préjudice à l'appré-
ion totale de l'individu. Mais réduire l'individu à la simple
science, n'est-ce pas révéler sa nature foncière, cachée trop
vent par des dehors sociaux? La triade stirnérienne, bien
entachée d'un formalisme excessif, ne peut-elle pas se préva-
d'une profonde vérité psychologique? L'homme placé devant
ensemble d'objets particuliers et qui en retire tout d'abord
impression d'incohérence, l'homme essayant ensuite de mettre
'ordre dans son univers en le soumettant à des idées, c'est-à-dire
es lois générales, l'homme enfin avide d'échapper à la causalité
ugle dont son propre esprit vient de doter l'univers, rétif à
s les déterminismes afin de sauvegarder sa liberté, cette évolu-
humaine dont les stades successifs sont dus à la seule inter-
tion de la conscience, ne semble point artificielle et abstraite
st une constatation valable autant qu'un appel profondément
nain. Le Moi qui se libère grâce à sa propre conscience, voilà
s doute le message essentiel du stirnérisme.

utant l'exclusivité de la Conscience aide à sonder les problèmes
aux, autant cette notion s'avère décevante lorsqu'on tâche
'introduire dans les cadres spatio-temporels de l'histoire. Quand
considère que c'est la Conscience seule qui règle le déroule-
nt de l'histoire, on est tout d'abord contraint de transformer
événements historiques en autant de modes d'être successifs
a conscience. Telle est la méthode que Hegel applique dans la
losophie de l'Histoire. Mais quand, en outre, on prive la con-
nce de tout apport empirique, comme c'est le cas chez Stirner,
aboutit à une construction qui n'a plus de l'histoire que le nom.
n'est même pas une représentation normative de l'histoire, dont
pourrait excuser à la rigueur le formalisme en raison de sa portée
losophique : c'est un escamotage constant des faits historiques,

— comme si Stirner lui-même avait voulu rendre sensibles les limites de sa doctrine. L'omnipotence de la Conscience s'arrête à l'histoire; elle ne peut expliquer ni les faits politiques ni les faits sociaux.

C'est au nom de cette Conscience que Stirner rejette les mouvements d'idées de son époque. Critique pertinente et d'autant plus efficace qu'elle s'applique à des doctrines qui, elles aussi, admettent la nécessité inéluctable de l'évolution dialectique et qui en confient la réalisation à la Conscience, mais en restreignant le rôle créateur de cette dernière.

Ainsi Stirner affirme-t-il que Feuerbach, qu'il considère comme le père spirituel de toutes les doctrines contemporaines, est resté au stade de l'idéalisme. Accusation étrange quand on pense qu'elle est formulée contre un philosophe qui se propose précisément de mettre fin à l'aliénation spéculative et de réinstaller l'homme dans ses prérogatives. Mais Stirner démontre avec un art consommé que Feuerbach dans *L'Essence du Christianisme* ne fait que perpétuer l'aliénation en hypostasiant l'Homme, car il crée de la sorte un nouvel être suprême. Dans l'humanisme feuerbachien, la conscience reste prisonnière de la transcendance.

C'est de cette condamnation de l'homme feuerbachien que dérive la critique stirnérienne du socialisme. Quel est, en effet, le but des « réformateurs sociaux »? La reconnaissance des droits de l'homme, la satisfaction effective des besoins humains. Or, œuvrer pour le bonheur de l'homme pris au sens général, n'est-ce pas soumettre l'homme particulier à la contrainte d'une norme abstraite? Il y a nécessairement hétérogénéité entre l'universel et le particulier. Le triomphe de l'universel ne peut se réaliser qu'aux dépens du particulier.

« L'Homme, affirme Stirner, c'est l'homme pris au sens général, c'est donc chaque homme. Or, chacun doit avoir les droits éternels de l'homme, et, de l'avis des communistes, en jouir dans la « démocratie » parfaite, ou plus exactement dans l'anthropocratie. Mais c'est en tant que Moi seul que j'ai tout ce que Je Me procure; en tant qu'homme, Je n'ai rien. On voudrait accorder à chaque homme tous les biens uniquement parce qu'il porte le titre d'Homme. Mais Moi, Je mets l'accent sur Moi, et non sur le fait que *Je suis Homme*. »

Cette victoire de l'Homme, le socialisme entend l'assurer par la suppression de la propriété privée. Plus de riches oppresseurs ni

de pauvres opprimés, plus d'inégalité sociale qui sépare les êtres humains les uns des autres et qui nuit par conséquent au libre épanouissement de l'humanité. Mais à qui confier la propriété? A l'ensemble des hommes, bien entendu, à la Société qui les réunit. Et voici surgi un nouveau propriétaire, plus exclusif, plus tyrannique que tous ceux auxquels il succède. Si auparavant il y avait des riches et des pauvres, il ne reste plus que des pauvres. La société humaine, c'est la gueuserie universelle.

« Quand le prolétaire aura fondé réellement la « Société » qu'il projette, et dans laquelle doit disparaître toute différence entre riche et pauvre, il *sera véritablement* un gueux; car il est fier d'être un gueux, et il pourrait faire de ce mot « gueux » un titre honorifique comme le fit la Révolution pour le mot « bourgeois ». Être gueux, voilà son idéal, il nous faut tous devenir des gueux. »

Tant que régnait la concurrence libre et que le hasard seul présidait au partage de la propriété, l'homme n'était dépossédé que dans la mesure où la chance ne lui avait pas souri. Dans la Société « humaine », la gueuserie n'est pas seulement universelle, mais elle est définitive. Fondée sur le principe de l'Homme, la Société participe de sa nature transcendante. Elle est intangible comme toute divinité; nouvel être suprême, elle exige le sacrifice total de la propriété.

« Que la Société ne soit pas du tout un Moi qui puisse donner, offrir ou accorder, mais un instrument ou un moyen dont nous puissions tirer profit, que nous n'ayons pas de devoirs sociaux, mais uniquement des intérêts à la poursuite desquels la Société doive nous servir, que nous ne devions à la Société auucn sacrifice, mais que, si nous sacrifions quelque chose, ce soit à Nous que Nous le sacrifions : voilà les choses auxquelles les sociaux ne pensent pas parce que — en tant que libéraux — ils restent prisonniers du principe religieux et qu'ils aspirent avec zèle à une Société telle que l'était jusqu'ici l'État, à une Société sacrée. »

Cette « Société sacrée » est souveraine. Toute-puissante et tyrannique, elle n'a de cesse qu'elle n'ait assis son règne sur l'esclavage général. Elle édicte ses propres lois, le « droit social ».

« Mais les réformateurs sociaux, constate Stirner, nous prêchent un *droit social*. Ainsi l'individu devient l'esclave de la Société et n'a raison que quand la Société lui *donne* raison, c'est-à-dire quand il vit selon les *lois* de la Société, c'est-à-dire quand il fait preuve de loyalisme. Que je fasse preuve de loyalisme dans une tyrannie

ou dans une « Société » à la Weitling, revient au même : je suis également privé de droit, puisque dans les deux cas je n'ai pas un droit qui est à *moi*, mais un droit qui m'est étranger. »

Le droit social, bien entendu, défend les intérêts exclusifs de la Société. Or celle-ci ne peut prospérer que par le travail de tous. D'où l'obligation absolue de participer à l'effort commun. Dans le cadre de la Société, il est vrai, tous sans exception doivent être considérés comme des Hommes et placés, comme tels, sur un même pied d'égalité. Mais puisque cet Homme est un idéal, une aliénation donc qui s'est enrichie en appauvrissant l'homme particulier, il ne reste, après ce dédoublement, que l'homme condamné au travail forcé. Celui qui se soustrairait au travail aurait beau se réclamer de son titre d'Homme : la Société aurait vite fait de le convaincre qu'on n'est Homme véritable qu'en considérant le travail comme un devoir sacré.

« Que le communiste voie en toi l'homme, le frère, ce n'est là que sa façon de voir de dimanche. Les jours de semaine, il ne te considère aucunement comme Homme tout court, mais comme un travailleur humain ou un homme travailleur. Le principe libéral anime la première conception, dans la seconde se cache l'illibéralisme. Si tu étais un « fainéant », certes, il ne méconnaîtrait pas l'Homme en toi, mais il tâcherait de purifier un « Homme paresseux » de sa paresse et de te convertir à la *croyance* que le travail est « la destination et la vocation » de l'Homme. »

La tentation est grande — ne serait-ce qu'à cause de l'apparente actualité de cette discussion — de vouloir retrouver dans ces pages brûlantes de Stirner la première collision entre le socialisme et l'anarchisme. Mais ce serait là commettre un contresens, d'autant plus grave qu'il fausserait les véritables rapports entre les deux antagonistes Marx et Stirner. Sans même tenir compte du fait qu'il n'est pas acquis a priori que l'unicisme absolu de Stirner puisse être qualifié d'anarchiste, problème essentiel du stirnérisme mais dont l'incidence est négligeable ici, on ne saurait méconnaître que le socialisme mis en cause dans *L'Unique et Sa Propriété* se place dans un ensemble de contingences bien délimitées et qu'il ne faut donc pas l'arracher à sa connexion historique.

C'est un socialisme né du beau rêve d'une alliance franco-allemande. La philosophie allemande et le socialisme français, la théorie allemande et la pratique française doivent conjuguer

leurs efforts afin de réaliser le bonheur de l'humanité, voilà l'idéal qui hante, surtout depuis 1843, les « socialistes » allemands. Moïse Hess proclame la « philosophie de l'action ». Mais en fait d'action, cette nouvelle doctrine aboutit à une simple émasculation de la volonté révolutionnaire réelle qui anime les socialistes français. Ne pouvant se soustraire à l'envoûtement de l'humanisme feuerbachien, le socialisme allemand ramène toute la complexité des problèmes sociaux à la seule lutte entre l'égoïsme et l'amour. L'enjeu en est l'Homme qui, grâce à l'Amour, reprend successivement toutes les aliénations dont il a été victime. C'est un socialisme exclusivement philosophique, ou mieux encore, un socialisme éthique.

Vers 1845, ces tendances, confuses encore les premiers temps — ce qui n'empêcha pas Stirner, nous l'avons vu, d'en percer le sens véritable —, se condensent en un mouvement précis : c'est le « Vrai Socialisme », dont Moïse Hess, Charles Grün et Otto Lüning furent les principaux chefs.

Or, c'est précisément à cet épiphénomène du courant social qui emportait la génération d'avant 48, que Marx consacre la deuxième partie de l'*Idéologie Allemande*. Sa critique, tout au moins en ce qu'elle a de négatif, paraphrase, pour ainsi dire, celle que Stirner vient d'esquisser dans *L'Unique et Sa Propriété*. Lui aussi reproche à ces socialistes d'élever sur le pavois la conception feuerbachienne de l'Homme.

La question lui semble si importante que, dans le Manifeste Communiste de 1848, il revient sur le « socialisme allemand ou socialisme « vrai » ». Et de s'en prendre à nouveau à sa « spéculation oiseuse sur la réalisation de la vraie nature humaine ».

Que faut-il en conclure? Étant donné d'une part que la critique de Stirner vise le socialisme éthique et qu'il est le premier à démontrer que l'implication de l'humanisme feuerbachien confère au socialisme un caractère transcendant, étant donné d'autre part que c'est seulement après la lecture de *L'Unique et Sa Propriété* que Marx condamne l'orientation « humaine » du socialisme et qu'il reprend et amplifie les arguments de Stirner, serait-ce vraiment trop priser Stirner que de dire que sa critique a contribué à faire prendre à Marx le chemin du socialisme scientifique? Marx y parvient sans doute par une évolution autonome. Mais *L'Unique et Sa Propriété* a pu en précipiter le cours. On découvre ainsi une perspective paradoxale, mais néanmoins plausible : le Manifeste

Communiste peut se placer dans le prolongement de *L'Unique et Sa Propriété.*

C'est encore l'antifeuerbachianisme qui dicte à Stirner son attaque directe contre Marx. Il constate tout d'abord que le libéralisme ne fait que parachever le christianisme. Il est faux, en effet, de dire que le christianisme accorde une grande valeur au Moi. La promesse d'immortalité est faite non à Moi, mais à l'Homme que je suis. De même, l'égalité recherchée par le libéralisme ne profite pas à Moi, mais à l'Homme qui est en Moi. Or le libéralisme, dépassant ainsi le christianisme, veut établir une identité parfaite entre l'Homme et Moi. Et Stirner d'évoquer le « véritable être générique », en se référant à *la Question juive* de Karl Marx :

« Pour M'identifier complètement avec l'Homme, dit Stirner en citant Marx, on a inventé et posé l'exigence suivante : Je dois devenir un « véritable être générique (Gattungswesen) ». »

Consultons Marx au passage indiqué. Voulant démontrer que c'est l'État né de la Révolution qui réalise le mieux l'idéal chrétien puisque la scission qui est la rançon obligatoire de toute religion y est portée à son degré extrême, Marx oppose l'individu particulier et égoïste de la société bourgeoise à l'être générique de la Société communiste, rempli de l'amour du prochain :

« Chrétienne, dit Marx, la démocratie politique l'est dans ce sens que l'homme, non seulement un homme, mais tout homme, y est un être souverain, un être suprême, mais l'homme ni cultivé, ni social, l'homme dans son existence accidentelle, tel quel, l'homme tel que, par toute l'organisation de notre société, il a été corrompu, perdu pour lui-même, aliéné, placé sous l'autorité de conditions et d'éléments inhumains, en un mot, l'homme qui n'est pas encore un véritable être générique. »

La confrontation de ces deux passages est suffisamment éloquente pour qu'on puisse renoncer à tout commentaire. La remarque de Stirner semble parfaitement justifiée et ne comporter aucune part de sophistication. Marx est encore feuerbachien dans les Annales franco-allemandes, et, en dépit d'un réalisme apparent, procède par catégories philosophiques.

Cette remarque est pourtant ressentie, et à raison, comme une fausse accusation. Au moment, en effet, où Marx lit *L'Unique et Sa Propriété,* il est déjà dans *la Sainte Famille* parvenu à l'humanisme réel, à un stade donc où l'humanisme feuerbachien ne

constitue plus pour lui qu'une survivance. Mais il ne s'est pas encore rendu compte à quel point celui-ci est incompatible avec sa position nouvelle.

Est-ce la remarque de Stirner qui lui en donne conscience et qui lui révèle le caractère syncrétiste de l'humanisme réel? C'est possible. Cela expliquerait en partie l'acharnement de sa réplique. On pardonne l'erreur, on ne pardonne jamais la clairvoyance.

Si au moment de sa publication, comme ce fut le cas ensuite, *L'Unique et Sa Propriété* avait été accueilli comme un ouvrage curieux, intéressant, certes, par son extrémisme, mais, par là même, sans aucune influence sur les courants d'idées, Marx ne l'aurait peut-être pas jugé digne d'une réfutation aussi détaillée. Mais Stirner avait été trop à l'écoute de son temps pour que ses critiques ne trouvent pas aussitôt des échos complaisants. Il n'est pas exagéré de dire que la pensée stirnérienne laboure l'esprit de 1845. L'antifeuerbachianisme triomphe; c'est avec des arguments fournis par *L'Unique et Sa Propriété* qu'on lutte contre le socialisme; dans les polémiques contre Marx on retrouve le reproche de Stirner. Marx ne se trompe pas; au moment où il commence à rédiger *Saint Max*, c'est lui, son véritable adversaire.

II

La doctrine stirnérienne, extrêmement solide tant qu'on ne la sort pas du cercle magique de sa position purement consciencielle, subit un échec cuisant dès qu'on l'applique à l'interprétation des faits historiques. Il y a loin, en effet, de la sphère réelle des vérités historiques à la construction idéologique de Stirner où les étapes successives du développement de la conscience seules déterminent le progrès de l'humanité.

La critique de Marx s'accroche donc nécessairement à cette impuissance pour ainsi dire congénitale du stirnérisme de donner une explication valable de la réalité, impuissance d'autant plus grave à ses yeux qu'elle empêche l'homme de comprendre le rôle historique qui lui est échu.

La question primordiale de sa polémique contre Stirner se trouve ainsi posée. Quels sont donc les rapports entre la conscience et la réalité historique? Y a-t-il identité, filiation ou antagonisme? La conscience est-elle souveraine, sujette ou ennemie de la vie matérielle?

Marx commence par poser une première présupposition : il y a des êtres humains vivants. Or, à la différence des animaux, ces hommes entretiennent des rapports variables avec le monde extérieur. La conscience, par laquelle l'homme diffère de l'animal, est donc le double de sa vie réelle qui se définit par les rapports qu'il entretient avec le monde qui l'entoure.

« Là où existe un rapport, dit Marx, il existe pour moi, l'animal ne se « rapporte » à Rien et, d'ailleurs, ne se rapporte pas du tout. Pour l'animal, son rapport à autrui n'existe pas en tant que rapport. La conscience est donc de prime abord déjà un produit social, et le restera tant qu'il y aura en somme des hommes ».

Mais du moment que la conscience est un produit social et qu'elle échappe à l'arbitraire, comment se fait-il qu'elle puisse s'émanciper des réalités sociales et mener une vie apparemment indépendante? Comment l'illusion d'une conscience souveraine peut-elle naître? C'est un effet de la division du travail. Parvenue à un certain degré d'évolution, la société procède à une séparation du travail manuel et du travail intellectuel. D'où la possibilité offerte aux « intellectuels » de concevoir la conscience en dehors de ses attaches réelles.

« A partir du moment (c'est-à-dire à partir de la division du travail), constate Marx, où la conscience *peut* réellement s'imaginer être autre chose que la conscience de la pratique existante, représenter réellement quelque chose, sans représenter quelque chose de réel — à partir de ce moment, la conscience est à même de s'émanciper du monde et de passer à la formation de la théorie « pure », de la théologie, de la philosophie, de la morale, etc. »

Cette autonomie de la conscience est cependant purement illusoire. Même quand elle s'affirme de la manière la plus brutale, elle ne fait que refléter un certain moment de l'évolution historique. Étant donné d'une part que c'est le mode de production qui sert d'infrastructure à la société, mais que d'autre part la production se perfectionne continuellement alors que, de par la volonté de la classe régnante de garder le pouvoir, la société tend vers une stabilisation qu'on voudrait définitive, il arrive un moment où les rapports sociaux se dissocient des forces productives. C'est l'explication même de la nécessité de la révolution catastrophique qui rétablit l'harmonie de l'infrastructure économique et de la suprastructure sociale. Or la conscience autonome n'est rien d'autre que la cristallisation d'un état social en retard sur l'évolution histo-

rique. C'est l'affirmation du mensonge social qui se fait d'autant plus intransigeante qu'elle est démentie par les faits.

« Plus la forme normale des rapports de la société et par suite les conditions de la classe dominante développent leur opposition contre les forces productives avancées, précise Marx, plus est grande par conséquent la scission dans la classe dominante même et avec la classe dominée, d'autant plus fausse devient naturellement la conscience qui à l'origine correspondait à cette forme de rapports, c'est-à-dire qu'elle cesse d'être la conscience correspondant à cette forme, d'autant plus les anciennes représentations transmises de ces conditions de rapports où les intérêts réels et personnels etc. sont énoncés comme des intérêts généraux, descendent au rang de simples phrases idéalisantes, d'illusion consciente, d'hypocrisie voulue. »

L'illusion de la conscience souveraine repose donc sur deux phénomènes de la vie sociale. Il faut d'une part que la division du travail soit réalisée complètement, ce qui a pour résultat de faire oublier à ceux qui se consacrent exclusivement au travail intellectuel l'origine sociale de leurs idées, il faut d'autre part une classe dont l'existence n'est plus justifiée par la structure économique et qui pourtant essaie de survivre en s'accrochant à sa conscience, qu'elle oppose à l'assaut des nouvelles forces productives.

Or Stirner appartient à la fois à ces deux catégories sociales. C'est l'idéologue pur qui n'a jamais quitté l'univers factice de la philosophie hégélienne où il n'a cessé de se battre contre toutes sortes de catégories, l'Idée absolue de Hegel, l'homme de Feuerbach, la Conscience de Soi de Bruno Bauer. Son ignorance de la réalité lui a fait abandonner jusqu'aux derniers liens qui reliaient encore la philosophie au monde extérieur. C'est aussi le petit-bourgeois, victime de la vie étriquée allemande, sans ouverture sur les révolutions économiques qui se produisent en France et en Angleterre, condamné ainsi à accepter les illusions de sa classe, sans possibilité aucune d'en entrevoir la base empirique.

« L'ensemble de notre exposé a montré, dit Marx, comment Saint Sancho (= Max Stirner) critique tous les rapports réels en déclarant qu'ils sont « le sacré », et qu'il les combat en combattant la représentation sainte qu'il s'en fait. Ce simple tour, qui consiste à faire de tout le « sacré », fut possible, comme nous l'avons déjà longuement vu ci-dessus, du fait que Jacques le

bonhomme (*sic*) accepta de bonne foi les illusions de la philosophie, qu'il prit pour la réalité même l'expression idéologique et spéculative de la réalité séparée de sa base empirique, de même qu'il fit des illusions des petits-bourgeois concernant la bourgeoisie « l'essence sacrée » de la bourgeoisie, ce qui lui permit de s'imaginer n'avoir affaire qu'à des pensées et à des représentations. Tout aussi facilement les hommes se transformèrent eux aussi en « saints » du fait qu'une fois que leurs pensées étaient séparées d'eux et de leurs rapports empiriques, ils purent être considérés comme de simples récipients de ces pensées et que par exemple le bourgeois devint le saint libéral. »

Après avoir rejeté l'autonomie de la conscience et avoir expliqué les différentes phases qu'elle traverse, par l'évolution des rapports sociaux, Marx allait-il abandonner le destin de l'homme à la fatalité de l'histoire et à la cruauté du déterminisme social? Mais ce serait mal connaître la raison de sa polémique que d'admettre pareille hypothèse. Marx ne pouvait confondre dans un même mépris l'aspect conscienciel du stirnérisme et l'activité dialectique que cette doctrine proclamait avec tant d'ardeur. C'est précisément parce qu'il estimait que cette activité, indispensable à la réalisation de l'humanité, était faussée et réduite à néant tant qu'elle était exercée par la Conscience, qu'il avait tenu à démontrer l'origine sociale de la Conscience. C'est à la société qu'il fallait se référer. Mais cette société n'est pas quelque chose d'absolu, de souverain, de définitif. D'une part, elle est le produit concret de l'activité pratique antérieure de l'humanité, d'autre part, elle est le produit possible de l'activité pratique présente et future des hommes. La société est un système mouvant d'actions et de réactions. Si l'homme est formé par les rapports sociaux, les rapports sociaux sont tout autant formés par l'homme.

« Les hommes, dit Marx, sont les producteurs de leurs représentations, de leurs idées, etc., mais les hommes réels, agissants, tels qu'ils sont conditionnés par un développement déterminé de leurs forces productives et des rapports correspondants jusqu'à leurs formations les plus étendues. »

A la conscience crétrice Marx oppose la praxis créatrice. L'évolution dialectique est garantie non pas par l'historicité de la conscience spéculative, mais par celle de l'homme actif.

La praxis, cette activité pratique de l'homme qui s'exerce sur un milieu social déterminé et qui, à la place de la conscience,

devient la négativité effective grâce à laquelle l'aliénation sociale est supprimée, permet à Marx de distancer Feuerbach dont l'humanisme était définitivement discrédité par la critique de *L'Unique et Sa Propriété*. En effet, ce n'est pas le travail que Feuerbach recommande comme devant servir de médiateur entre l'homme et la société, mais la sensibilité qui échappe à toute définition historique, et qui, par conséquent, ne peut aboutir qu'à une conception abstraite de l'homme.

« Feuerbach, dit Marx, il est vrai, a sur les matérialistes « purs » le grand avantage de comprendre que l'homme est, lui aussi, « objet sensible »; mais sans retenir qu'il le saisit uniquement en tant qu' « objet sensible » et non pas en tant qu' « activité sensible », puisque ici encore il ne sort pas de la théorie, et ne comprend donc pas les hommes dans leur connexion sociale donnée, ni dans leurs conditions de vie présentes qui les ont faits ce qu'ils sont, il n'en arrive jamais à l'homme actif, réellement existant, mais s'arrête à l'abstraction de « l'Homme »... »

Il est difficile, voire impossible de dire jusqu'à quel point la volonté de réfuter *L'Unique et Sa Propriété* a contribué à l'élaboration de la praxis. Il est certain que Marx ne pouvait se cantonner à la longue dans un matérialisme mécaniste d'où toute volonté révolutionnaire aurait été bannie et qui ne laissait pas de place à l'initiative humaine. Étant donné toutefois que cette notion ne se rencontre pas encore dans *la Sainte Famille*, rédigée fin 1844, alors qu'elle domine toute la pensée de Marx à partir du printemps 1845, il est probable qu'il y a entre la conscience stirnérienne et la praxis marxienne un rapport plus ou moins étroit de cause à effet.

Les *Thèses sur Feuerbach*, écrites précisément au printemps 1845, alors que l'impression que la lecture de *L'Unique et Sa Propriété* avait laissée sur Marx était toute fraîche encore, semblent corroborer cette hypothèse.

On en connaît le thème principal : c'est la critique parallèle de l'idéalisme et du matérialisme mécaniste. Sans doute, c'est une confrontation du matérialisme du XVIIIe siècle et de l'idéalisme de Hegel que l'évolution de Marx avait rendue nécessaire. Mais quand on restitue à ces *Thèses sur Feuerbach* leur horizon historique exact, il est permis de supposer que, si Feuerbach passe aux yeux de Marx pour l'ultime représentant du matérialisme mécaniste, l'idéalisme lui est présent sous les traits du stirnérisme.

Cette hypothèse a l'avantage de rendre raison non seulement de

la genèse, mais encore de la contexture de ces notes qui, en raison même de leur valeur exceptionnelle, sont trop souvent envisagées du seul point de vue dogmatique.

En réintégrant ainsi les 11 Thèses dans leurs perspectives historiques, c'est dès la première thèse qu'on retrouve les deux éléments constitutifs de la praxis. Que dit, en effet, Marx :

« Le principal défaut de tout le matérialisme passé — y compris celui de Feuerbach — est que l'objet, la réalité, la sensibilité n'y sont considérés que sous la forme d'*objet* ou de *connaissance*, mais non pas en tant qu'*activité concrète humaine*, en tant que *praxis*, pas de façon subjective. C'est pourquoi le côté *actif* fut développé par l'idéalisme en opposition au matérialisme — mais seulement d'une façon abstraite, puisque l'idéalisme par définition ne connaît pas l'activité réelle et concrète en tant que telle. »

La praxis est donc présentée comme le dépassement du matérialisme mécaniste et de l'idéalisme dialectique. Elle réconcilie dans une unité supérieure le sensualisme matérialiste et l'activité idéaliste. C'est à l'Homme de Feuerbach que Marx confie le rôle de créateur que Stirner avait réservé à la Conscience. C'est pourquoi la praxis semble bien résulter, tout au moins d'une façon immédiate, de la polémique entre Stirner et Marx. C'est par elle que Marx met fin à l'antinomie de l'humanisme feuerbachien et de l'unicisme stirnérien.

Le décrochage définitif auquel Marx procède par rapport à l'abstraction humaniste lui permet également de préciser la véritable position du communisme et de réfuter, par là même, la critique stirnérienne du « libéralisme social ». Ce n'est pas que la partie proprement polémique de cette défense du communisme soit particulièrement réussie. Bien au contraire. On sait que le communisme philosophique d'inspiration feuerbachienne, loin d'être une simple invention de Stirner, s'est épanoui sous la plume de Moïse Hess et de Karl Marx lui-même au moment où Stirner dirige ses attaques contre lui. Dire, comme le fait Marx, que *L'Unique et Sa Propriété* lutte contre un communisme qui n'a jamais existé et que le « libéralisme social » que Stirner critique, est un produit de sa sophistication malveillante, c'est décidément faire peu de cas de ces publications essentielles que furent pour les années 1843 et 1844 les *Vingt et une feuilles de Suisse* et les *Annales franco-allemandes*. Marx en convient d'ailleurs implicitement quand il écrit que Stirner était autorisé à considérer le

libéralisme et le communisme comme des modes d'être imparfaits de « L'Homme » philosophique du fait que « non seulement le libéralisme, mais encore le communisme ont pris en Allemagne une forme petite-bourgeoise et en même temps excessivement idéologique. »

Ce serait donc faire preuve d'anachronisme que de reprocher à Stirner de n'avoir pas tenu compte des virtualités pratiques du mouvement social. Marx l'a si bien compris qu'il cherche désespérément les fondements lointains du communisme tel qu'il le professe depuis le printemps de cette année véritablement climatérique de 1845.

Il y a à ce sujet un passage significatif. Au cours de ses attaques renouvelées contre les « sociaux », Stirner s'en était pris surtout à Proudhon. Or Marx abandonne celui dont il vient de prendre la défense dans *la Sainte Famille* au coup de griffe de Stirner et se retranche derrière la doctrine socialiste d'Owen qui lui semble indemne de toute contamination spéculative. La controverse entre Marx et Proudhon ne date-t-elle pas au fond de la critique stirnérienne, dont Marx était obligé de reconnaître le bien-fondé? Le passage suivant de *Saint Max* est en faveur d'une telle hypothèse :

« Nous invitons du reste saint Sancho (Max Stirner), dit Marx, à nous indiquer par exemple dans *Owen* (qui pourtant en tant que représentant du communisme anglais, peut entrer en ligne de compte pour le « communisme » aussi bien que par exemple Proudhon, qui n'est pas communiste et chez qui il a extrait et compilé la plupart des phrases ci-dessus) un passage où figure quelque chose des phrases ci-dessus sur « l'essence », l'organisation ouvrière générale, etc. »

Par ailleurs, Marx cite des extraits de journaux socialistes de 1839 et 1840, *L'Égalitaire* et *La Voix du Peuple*, destinés à contredire la notion de la « gueuserie universelle ».

Jusqu'à quel point ces précisions apportées par Marx sont-elles valables? Sans même examiner si le communisme prêché par Owen est vraiment ancré dans la réalité sociale et si la « richesse sociale » et la « richesse de la vie » célébrées par les revues communistes citées par Marx n'ont plus aucun caractère utopique, on conçoit mal qu'on puisse reprocher à quelqu'un d'ignorer des textes dont il lui était matériellement impossible d'avoir connaissance.

Or, jusqu'en 1844, le socialisme anglais est ignoré en Allemagne.

C'est Frédéric Engels qui le premier attire l'attention de ses concitoyens sur le problème social en Angleterre en publiant dans les *Annales franco-allemandes* ses deux articles, *La Situation de l'Angleterre* et *Esquisse d'une critique de l'économie politique*, qui furent une révélation même pour Marx.

Quant aux deux revues *L'Égalitaire* et *La Voix du Peuple*, elles ne sont probablement jamais parvenues jusqu'en Allemagne. Détail cocasse! *La Voix du Peuple* était une publication si peu importante qu'on en a perdu jusqu'à la trace.

Contrairement aux assertions de Marx, Stirner a utilisé, dans sa critique du « libéralisme social », tous les travaux importants sur le socialisme qui jusqu'en 1844 avaient été mis à la portée du public allemand. Il ne pouvait connaître le socialisme que sous son aspect philosophique et éthique. Aussi sa critique reste-t-elle la plus pertinente qu'on ait encore faite du socialisme allemand d'avant 1845.

C'est si vrai que la valeur du communisme pratique, tel qu'il est exposé dans *L'idéologie allemande*, provient surtout du fait que Marx a fait siennes les critiques formulées par Stirner à l'adresse du communisme éthique.

Marx tend, en effet, non pas à démontrer que la critique de *L'Unique et Sa Propriété* est fausse en elle-même, mais qu'elle porte à faux. Pour ce faire, il est amené à abandonner ouvertement et avec la dernière énergie l'humanisme feuerbachien et à procéder à une rupture définitive à laquelle il avait encore répugné dans *la Sainte Famille*. Dorénavant, Marx n'a que du mépris pour toute interprétation morale du communisme qui, loin de contredire les conclusions de Stirner, ne ferait que les corroborer.

Ce ne sont pas les communistes, selon lui, qui prêchent la morale, mais Stirner lui-même : car l'égoïsme prôné par Stirner en est une autant que le principe de l'Amour. Le communisme dépasse aussi bien l'égoïsme stirnérien que l'amour feuerbachien, en les faisant découler tous deux des conditions de vie réelles.

« Le *communisme*, dit Marx, est absolument incompréhensible à notre saint (Max Stirner), parce que les communistes ne préconisent pas l'égoïsme contre le dévouement, ni le dévouement contre l'égoïsme, et qu'ils n'expriment théoriquement cette opposition ni sous cette forme bon-enfant, ni sous cette forme exaltée et idéologique, mais qu'ils en démontrent plutôt l'origine matérielle, avec laquelle elle disparaît d'elle-même. Les communistes ne

prêchent d'ailleurs pas de *morale*, ce que Stirner fait dans la mesure la plus large. Ils ne donnent pas aux hommes cette consigne morale : Aimez-vous les uns les autres, ne soyez pas des égoïstes, etc.; ils savent très bien au contraire que l'égoïsme aussi bien que le dévouement *est* une forme de la réussite des individus qui est nécessaire dans certaines conditions. »

Le communisme ne repose donc pas sur un apriorisme moral, valable seulement dans un univers factice et immuable, mais sur l'historicité de l'homme appelé à intervenir à un certain stade de l'évolution sociale pour mettre fin à une scission qui s'y est produite et dont il ne veut plus supporter les conséquences douloureuses pour lui.

« Le communisme, dit Marx, n'est pas pour nous un *état* qui doit être établi, ni un *idéal* d'après lequel la réalité devra se comporter. Nous appelons communisme le mouvement *réel* qui dépasse l'état de choses actuel. Les conditions de ce mouvement résultent de la présupposition actuellement existante. »

Étant donné que le communisme ne fait pas appel à la conscience de l'homme, mais à son activité pratique dont celle-ci n'est qu'un reflet plus ou moins vague, qu'il plonge l'homme dans un univers matériel et qu'il fait de lui l'élément moteur de toutes les évolutions passées et à venir, il est essentiellement économique. C'est en agissant directement sur l'organisation sociale qu'il tend à en faire disparaître les contradictions.

« Le communisme diffère de tous les mouvements passés en ce qu'il bouleverse la base de tous les rapports productifs et sociaux et que, pour la première fois, il traite sciemment toutes les présuppositions naturelles comme des créations des hommes passés, qu'il les dépouille de leur caractère naturel et qu'il les soumet à la puissance des individus réunis. Son établissement est donc essentiellement économique, c'est le rétablissement des conditions de cette union; il fait des conditions existantes les conditions de l'union. »

Ainsi surgit de cette polémique un communisme épuré de tous les éléments éthiques dont Stirner avait démontré le caractère transcendant et le pouvoir tyrannique. Selon Marx, le communisme n'est pas un mode d'être imparfait de la conscience qui en est encore au stade de l'aliénation, comme Stirner l'avait affirmé, mais c'est une prise de conscience du rôle primordial que la praxis, l'activité pratique de l'homme, joue dans la suppression de l'alié-

nation sociale dont toutes les autres ne sont que les conséquences fatales.

En démontrant qu'il était faux de ramener le communisme à des préoccupations purement « humanistes », Marx n'oubliait pas qu'il lui fallait défendre sa propre pensée contre l'imputation analogue que Stirner avait portée contre l'esprit qui animait sa *Question juive.* Et le voilà amené à expliquer le point de vue qu'il avait soutenu dans ses articles des *Annales franco-allemandes.*

Feuerbach, constate Marx, venait de prouver alors que le monde religieux n'était qu'une projection du monde terrestre. N'était-il pas fatal qu'on en vînt à se demander pour quelles raisons pareil phénomène s'était produit? On arrivait ainsi, tout en restant en apparence fidèle à la terminologie feuerbachienne, à transformer la critique religieuse en une critique des conditions de vie réelles qui avaient rendu nécessaire l'aliénation religieuse. C'est ainsi que Marx explique, sinon excuse le double aspect de ses études d'alors. Bien que la forme en soit encore feuerbachienne, ce qui a pu induire en erreur les idéologues allemands, le fond est constitué par l'examen des réalités sociales.

Non content de parer la botte que Stirner lui avait poussée dans l'*Unique et Sa Propriété*, Marx passe à la contre-attaque. S'il existe un feuerbachien conséquent qui n'hésite pas à porter la critique religieuse de l'auteur de *L'Essence du Christianisme* jusqu'à ses conséquences extrêmes, c'est bien Stirner lui-même. En effet, si ce dernier précise la permutation feuerbachienne du sujet et du prédicat, de Dieu et du divin, c'est-à-dire des qualités humaines, telles que l'Amour surtout, projetées dans Dieu, en affirmant qu'elle ne résout rien et que le divin mis à la place de Dieu hérite de la transcendance, il n'en est pas moins vrai qu'il accepte aveuglément la démonstration de Feuerbach. C'est parce que Stirner transforme à son tour les prédicats en sujets et qu'il fait ainsi des pensées les puissances dominatrices du monde, c'est parce qu'il transforme toutes les représentations en autant de manifestations du sacré, qu'il peut prétendre lutter contre les forces d'oppression, réduites chez lui à l'état idéologique, à l'aide de la seule conscience.

III

L'Idéologie allemande et son thème majeur, la polémique de Marx contre Stirner, ne sont intelligibles, nous avons essayé de le montrer, que dans la mesure où l'on replace la pensée de Marx sur son tableau d'interférences de 1845. Sans vouloir négliger l'importance du cheminement autonome de l'esprit de Marx qui était naturellement tourné vers l'action, on peut affirmer que le matérialisme historique qu'il professe dans l'*Idéologie Allemande* est issu, d'une manière immédiate, de la contradiction de l'humanisme feuerbachien et de l'idéalisme stirnérien, ou autrement dit, de la polémique que Stirner soutient dans *L'Unique et sa Propriété* contre l'auteur de *L'Essence du Christianisme.*

Est-ce dire que le débat entre Marx et Stirner, largement tributaire de contingences bien déterminées, échappe à tout jugement de valeur? Parce qu'on saisit les données temporelles d'une discussion, devrait-on renoncer à l'envisager d'un point de vue absolu? On a dit que l'*Idéologie Allemande* constituait la première rencontre du marxisme avec l'anarchie. A ce titre, la pesée des pensées respectives de Stirner et de Marx se ferait avec des mesures et des poids de l'actualité la plus brûlante. Mais à supposer même qu'un tel jugement fatalement affectif sache éviter l'écueil de la partialité, on ne toucherait sans doute que par la bande le problème éternel qui est posé dans ce débat, à savoir si le destin de l'homme est d'essence sociale ou d'essence strictement individuelle. Stirner travaille sur des données psychologiques et morales, Marx sur des données économiques et sociales. Qui donc est dans le vrai?

Stirner avoue lui-même qu'il est incapable de prévoir la forme d'organisation sociale qui correspondrait au postulat de l'unicisme absolu. Aussi se dérobe-t-il quand on lui demande ce qui arrivera quand les Moi se sauront « Uniques » et que, forts de cette conscience, ils voudront rentrer en possession de leurs « propriétés ». « On demandera, dit-il, mais que se passera-t-il donc quand ceux qui sont sans propriété reprendront courage? Comment se fera l'égalisation? Autant me demander de tirer l'horoscope d'un enfant. Pour savoir ce que fera un esclave dès qu'il aura brisé ses chaînes, il faut attendre. »

Stirner aurait pu s'en tenir à l'évocation de cette société sans contours précis, dont la loi fondamentale est la tension perpétuelle

et qui renaît à chaque instant d'un équilibre instable et précaire de forces irréductibles et opposées. Mais estimant sans doute que cet apparent aveu d'impuissance pourrait nuire à la force persuasive de sa démonstration, il revient sur cette constatation qui lui semble interdire de déboucher sur la vie réelle des « Uniques », et esquisse une association d'égoïstes.

Association à base de mutualité et dont le contrat est résiliable à volonté, mais association quand même, c'est-à-dire organisation sociale dont il se croit tenu d'indiquer les linéaments principaux.

Or, dans cette tentativê, Stirner court fatalement à un échec. Affirmer que rien n'existe en dehors du Moi unique et que par conséquent tout dépend de la conscience, c'est peut-être nier radicalement l'état de choses existant, ce n'est pas le transformer. Bien au contraire! Puisque tout n'est qu'une question d'interprétation, point n'est besoin de changer le monde. Quelles que soient les conditions politiques et sociales, rien ne s'oppose à ce qu'on les dote d'un sens nouveau. En fait, toute doctrine consciencielle est d'essence conservatrice. Elle est sans prise sur le monde extérieur qui se rit de ses injonctions.

La critique de cette « association d'égoïstes » par Marx est donc pleinement justifiée. La division en travaux humains dont l'organisation est confiée à l'association, et en travaux uniques qui sont du ressort du seul Moi, n'est qu'un décalque rudimentaire de la séparation qui, dans toute société moderne, existe entre le travail manuel et mécanique et le travail intellectuel, artistique et scientifique. Quand Stirner exige que le travail « unique » ne soit pas soumis à une taxation générale, puisqu'il échappe par définition à tout barème humain, il ne fait que donner une forme idéologique à la loi de l'offre et de la demande. Le maintien de l'argent à l'intérieur de « l'association » équivaut à la reconnaissance du principe même de la société bourgeoise. En proclamant enfin que « l'association » implique l'abandon de certaines libertés, Stirner semble bien ressusciter l'État et les institutions politiques. A quoi se réduit finalement l'antinomie entre l'association et l'État? L'État est saint, mais l'association n'est pas sainte, affirme Stirner. Et Marx de constater à juste titre que « toute cette différence revient donc à dire que « l'association » est le véritable État moderne et que « l'État » est l'illusion que Stirner se fait sur l'État prussien qu'il considère comme l'État en soi. »

Il n'est pas douteux que, du point de vue social, le matérialisme historique de Marx est supérieur à l'unicisme absolu de Stirner. Une doctrine qui, en partant des conditions de vie réelles, aboutit à la révélation des contradictions sociales et qui, en toute connaissance de cause, exhorte l'homme à transformer le monde, est certes plus apte à concevoir, sinon à créer, une société nouvelle, qu'une philosophie qui néglige l'étude des faits sociaux eux-mêmes pour n'en offrir qu'une interprétation nouvelle.

Mais si la praxis marxiste l'emporte sur le plan matériel, la conscience stirnérienne garde toute sa valeur dans le domaine spirituel.

Marx, on le sait, affirme que la conscience est précédée et conditionnée par les réalités matérielles et sociales de la vie humaine. Il serait exagéré de dire qu'il la réduit à une simple transcription de rapports tout faits avec le monde extérieur. La praxis, en effet, reste inconcevable sans une réaction active de l'homme; or tout acte volontaire suppose une conscience foncièrement autonome.

Aussi Marx hésite-t-il à présenter la conscience comme le produit exclusif des relations que l'homme entretient avec la société et la nature. Sa réalité génétique comprend des éléments qui sont propres à chaque individu.

« Les représentations que se font ces individus, dit Marx, sont des représentations relatives soit à leur rapport avec la nature, soit à leurs rapports réciproques ou à *leur propre constitution.* »

Il n'en reste pas moins vrai que le matérialisme historique s'accommode mal d'une conscience autonome. L'incorporation de l'individu dans une classe déterminée et la dépendance de cette classe vis-à-vis de conditions historiques précises, voilà des facteurs peu favorables, sinon hostiles à la reconnaissance de la liberté de choix laissée à tout individu. Une telle doctrine court grand risque, pour peu qu'elle oublie la complexité de la nature humaine, de se montrer intransigeante à l'égard de toute manifestation strictement individuelle et de soumettre ainsi l'homme à la dure contrainte d'une loi générale et anonyme.

L'unicisme absolu, par contre, ignore le danger d'une telle fermeture dogmatique; bien au contraire, il prévient cette menace. En rejetant toute norme abstraite, il libère l'individu de l'obligation de s'y conformer. En affirmant que tous les individus sont différents les uns des autres, il condamne toute tentative de nivellement. Stirner est pluraliste; il admet la diversité, et, par là

même, loin de dresser les uns contre les autres, enseigne le respect d'autrui. La véritable tolérance ne naît pas du sentiment que nous sommes tous des hommes — une telle hypothèse n'autorise-t-elle pas toutes les poursuites, et même les poursuites les plus cruelles contre ceux qui ne se conforment pas à l'idéal « humain »? — mais de la certitude que nous sommes tous « uniques ».

« Notre faiblesse, constate Stirner, n'est pas d'être opposés à d'autres, mais de ne pas être radicalement opposés, c'est-à-dire de n'être pas entièrement *séparés* d'eux, ou de chercher une « communauté », un « lien », de considérer la communauté comme un idéal. Une seule foi, un seul Dieu, une seule idée, un seul bonnet pour tous! Si tous portaient le même bonnet, personne, il est vrai, n'aurait plus besoin de se découvrir.

L'opposition ultime, celle de l'Unique contre l'Unique, dépasse au fond ce qu'on appelle opposition, sans pour cela retomber dans « l'unité » et l'union. En tant qu'Unique, tu n'as plus rien de commun avec l'autre, et par là même plus rien qui sépare ou oppose; tu ne t'adresses pas à un *tiers* pour avoir raison contre lui et tu ne te trouves plus avec lui ni dans la « légalité », ni dans une autre notion commune. L'opposition disparaît dans la séparation ou l'unicité absolue. Celle-ci, il est vrai, pourrait être considérée comme la nouvelle communauté ou une nouvelle égalité, mais l'égalité consiste ici précisément dans l'inégalité et n'est elle-même rien que de l'inégalité; une inégalité égale, qui n'existe, il est vrai, que pour celui qui établit une « comparaison ».

L'opposition entre Stirner et Marx se ramène donc en dernière analyse au dualisme de la vie humaine. L'un, en tant que moraliste, en étudie le côté spirituel, l'autre, en tant que sociologue, le côté matériel. Stirner peut critiquer Marx tant que celui-ci professe un socialisme éthique, Marx atteint Stirner dans la mesure où celui-ci expose une éthique sociale. Mais puisque Marx passe au matérialisme historique, alors que Stirner dans son *Anticritique* qui complète et rectifie en partie *L'Unique et Sa Propriété*, abandonne toute visée sociale en faisant de « l'association d'égoïstes » un simple état conscienciel, il semble bien que toute confrontation de leurs doctrines en ce qu'elles ont d'essentiel manque de base commune.

Ce serait peut-être faire preuve d'un syncrétisme quelque peu naïf que de combiner l'efficacité sociale de Marx et la défense de l'individualité par Stirner. Mais ce serait certainement commettre

une erreur que de voir en eux deux antagonistes irréconciliables dont les doctrines s'excluent radicalement.

Stirner d'une part, Marx d'autre part, peut-être même Stirner et Marx, mais non pas Marx contre Stirner, c'est ainsi sans doute qu'il convient de juger le débat qui oppose l'auteur de *L'Unique et Sa Propriété* à celui de *L'Idéologie Allemande*, sur le plan général des idées.

III

Le rôle important que *L'Unique et Sa Propriété*, œuvre capitale de Max Stirner, a tenu dans l'élaboration de la pensée marxienne, a échappé jusqu'à présent à la sagacité des exégètes marxistes. Cette ignorance, il est vrai, peut se prévaloir d'une double excuse. Abandonnée à la « critique rongeuse des souris, l'*Idéologie Allemande*, cet aiguillage définitif de la doctrine de Marx, n'est sortie des archives qu'en 1932. Or ce texte seul porte témoignage à quel point le matérialisme historique qui s'y étale pour la première fois dans toute son universalité, est une réaction contre le stirnéisme de 1845, et, par certains points même, une de ses conséquences. Mais c'est surtout l'étude de Fr. Engels sur *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, qui est responsable de cette éviction dont Stirner fut victime.

Dans cet écrit, Engels retrace le chemin par lequel Marx a dépassé l'hégélianisme et en particulier Feuerbach ; or Stirner s'en trouve délibérément écarté. Essai des plus réussis tant par l'agencement habile des différentes composantes que par la clarté et la simplicité de l'exposition, qualités caractéristiques de tous les écrits de Fr. Engels, à tel point que les pages du *Feuerbach* ont obtenu une valeur quasi dogmatique.

Pourtant de nombreux détails de la thèse d'Engels ne résistent pas à un examen critique approfondi. Ce n'est pas que l'ami inséparable de Marx dont il a partagé les préoccupations, les recherches et les luttes depuis 1844, ait sciemment voulu déplacer les perspectives. Mais les conditions mêmes dans lesquelles le *Feuerbach* a été rédigé, ne lui permettaient pas de faire un historique fidèle de la naissance du matérialisme historique.

Dans l'Avant-Propos, Engels lui-même nous fait connaître les raisons qui l'ont amené à écrire cette esquisse. Marx est mort sans qu'il ait jamais eu l'occasion de s'acquitter de la dette qu'il avait

contractée vis-à-vis de Hegel et de Feuerbach dont les philosophies lui avaient servi de points de départ. D'autre part, la « philosophie classique allemande », c'est-à-dire la philosophie hégélienne, connaît vers cette fin de siècle un renouveau de faveur, surtout en Angleterre et en Scandinavie et même en Allemagne. Engels croit donc que le moment est venu de préciser la position que la doctrine dont il fut avec Marx le créateur, et dont il est maintenant le dépositaire, occupe par rapport à la philosophie de Hegel. Quand la revue socialiste *Neue Zeit* lui demande de faire la critique du livre de Starcke sur *Ludwig Feuerbach*, il y voit une occasion favorable de traiter la question dans son ensemble. Son travail est publié en 1886.

Quarante ans ont passé depuis que Marx et Engels ont franchi en commun cette étape que Engels veut reconstituer de mémoire. *L'Idéologie Allemande*, il est vrai, où se trouve consignée à l'état brut mais avec quelle fidélité cette séparation, pourrait lui servir de fil directeur. Pourquoi donc Engels refuse-t-il de s'y reporter? Pourquoi donc parle-t-il avec tant de dédain d'un texte qui devrait avoir pour lui la valeur incomparable d'un document contemporain?

Engels constate que *L'Idéologie Allemande* ne contient que l'exposé du matérialisme historique. c'est-à-dire d'un matérialisme qui ne tient guère encore compte de l'histoire économique. Remarque fort juste qui aurait dû l'inciter à restituer aux années de rédaction de ce texte leur climat propre. Au lieu de cela il se livre à une acrobatie qui n'a plus rien d'historique. Sautant pardessus un laps de temps de quelques dizaines d'années, il rattache directement cette époque au matérialisme dialectique qu'il professe alors, il explique la genèse du matérialisme historique par des découvertes scientifiques, telles que la connaissance de la cellule, les lois régissant la transformation de l'énergie et la transformisme darwiniste qui ne sont absolument pour rien dans le dépassement de la philosophie hégélienne. Ainsi son étude est bien plus un complément de la *Dialectique de la Nature*, à l'élaboration de laquelle il s'est consacré pendant les années qui précédent immédiatement la rédaction de *Ludwig Feuerbach*, qu'un tableau d'ensemble qui puisse prétendre à la vérité historique. A vrai dire, Engels voile le processus historique d'où est né le marxisme quand il ne le fausse pas. Ni Stirner, ni Feuerbach, ni même Marx ne retrouvent dans ce tableau aux anachronismes nombreux les rapports qui ont existé

entre eux et dont l'intelligence est indispensable pour comprendre « la fin de la philosophie classique allemande ».

L'importance que Engels concède à Stirner à l'intérieur de l'hégélianisme, est fort mince. Selon lui, l'auteur de l'*Unique et Sa Propriété* est resté cantonné dans la critique religieuse. Dans la *Vie de Jésus*, Strauss avait exalté la « Substance », Bruno Bauer lui oppose la « Conscience de Soi », Stirner enfin substitue à la « Conscience de Soi » souveraine « l'Unique souverain. »

On ne saurait contredire Engels sur ce point. Stirner se place en effet dans le prolongement de la critique bauerienne. C'est parce qu'il estime que la « Conscience de soi » de Bruno Bauer est encore entachée de transcendance, qu'il pousse jusqu'à l'Unique démuni de toute présupposition. Mais cette discussion, quelque prédominante qu'elle soit dans *L'Unique et Sa Propriété*, s'insère dans le cadre plus général d'une polémique contre Feuerbach. La critique bauerienne n'est qu'un libéralisme particulier, un libéralisme « humain »; elle s'inspire, comme tous les libéralismes, de l'humanisme feuerbachien, bien plus, elle en est la forme la plus achevée. Ce n'est pas à la « Conscience de soi » que le « Moi » s'oppose, mais à « l'Homme » : « L'Homme et le Moi », voilà les deux antagonistes qui fournissent les titres des deux parties de *L'Unique et Sa Propriété.* Aussi est-ce l'antifeuerbachianisme qui est la caractéristique la plus saillante de *L'Unique et Sa Propriété.*

Engels n'en souffle mot. Il aurait été préjudiciable à l'ordonnance de sa démonstration que Stirner s'intercalât entre Feuerbach et Marx. Aussi, quand il énumère les hégéliens, Feuerbach figure-t-il après Stirner, bien que du point de vue historique et logique *L'Essence du Christianisme*, rédigée en 1841, et la *Philosophie de l'Avenir*, publiée en 1843, précèdent *L'Unique et Sa Propriété*, qui porte le millésime de 1845.

Non content d'éliminer Stirner de la sphère historique à laquelle il appartient, Engels le situe arbitrairement dans une conjoncture à laquelle il est absolument étranger. Stirner serait, selon lui, le prophète de l'anarchisme moderne et, avec Proudhon, le père spirituel de Bakounine. « Stirner, affirme Engels, resta une curiosité, même après que Bakounine l'eut amalgamé avec Proudhon et qu'il eut baptisé cet amalgame « anarchisme ». »

Disons tout de suite qu'il s'agit là d'une affirmation entièrement gratuite. Au moment où Bakounine élabore son œuvre doctrinale, c'est-à-dire au lendemain de la Commune, Stirner est bien oublié.

Une courte remarque dans l'histoire de la philosophie d'Erdman
de 1866, et quelques phrases dans l'histoire du matérialisme pa
Lange de la même année, voilà à peu près tout ce qu'on peu
glaner à son sujet avant que, quelque vingt ans plus tard, il rede
vienne actuel. Aussi Bakounine ne le mentionne-t-il nulle part

Les idées mêmes de Bakounine ne reflètent en aucune manièr
l'unicisme absolu de Stirner. C'est un catéchisme social qui prêch
l'abolition des classes, l'égalité des sexes, la mise en commun de l
terre et de toute richesse, doctrine peu conforme et parfois mêm
incompatible avec le code éthique de Stirner. C'est tout au plu
par l'athéisme et la négation de toute autorité que Bakounin
semble se rapprocher de Stirner. Mais ce sont là, chez Bakounine
des postulats de pratique révolutionnaire, alors que Stirner le
déduit de son ontologie du Moi.

L'élément stirnérien que Engels croit discerner chez Bakounin
semble être le culte que celui-ci voue à la destruction et qui modifi
sensiblement l'anarchie au fond paisible et constructive de Prou
dhon. Engels estime sans doute que Stirner fut le premier
enseigner la « propagande par le fait », dont Bakounine fit pa
la suite un si large usage.

Stirner, en effet, célèbre le crime. Mais qu'est-ce donc que c
crime ? Ce n'est pas un crime « vulgaire », condamné expressé
ment par Stirner, mais l'hostilité que le Moi témoigne aux force
qui veulent l'opprimer ; le crime, c'est une pure opération de l
conscience qui se livre à une désacralisation complète. Il n'y
aucune commune mesure entre le terrorisme actif de Bakounin
et la destruction spirituelle de Stirner. C'est dans ce sens qu'i
convient d'interpréter le passage suivant, auquel on pourrait à l
rigueur trouver une légère assonance bakouninienne :

« C'est par le crime que l'Égoïste s'est maintenu jusqu'alors e
qu'il s'est moqué du sacré : la rupture avec le sacré, ou plutôt l
rupture du sacré peut devenir générale. Ce n'est pas une nouvell
révolution qui approche mais un *crime* puissant, sans égard, san
pudeur, sans conscience, un crime fier ne gronde-t-il pas dans u
tonnerre lointain et ne vois-tu pas le ciel se taire et s'obscurci
plein de pressentiments ? »

Il semble donc bien que Engels commette une double erreur
l'endroit de Stirner. D'une part, il n'a exercé aucune influenc
sur l'anarchisme bakouninien, d'autre part, il est contraire à l

alité historique d'écarter Stirner du débat qui oppose Marx à
uerbach.

L'escamotage de Stirner auquel procède Engels est d'autant
us regrettable qu'il lui interdit en outre de fixer avec exactitude
rôle joué par Feuerbach lui-même. Après avoir affirmé que les
unes hégéliens se débattirent longtemps dans une contradic-
on entre l'idéalisme hégélien et le matérialisme anglo-français
rs lequel ils étaient poussés par les nécessités pratiques de leur
tte contre la religion positive, il exalte l'œuvre libératrice de
uerbach :

« C'est alors que parut *L'Essence du Christianisme* de Feuerbach.
un seul coup, il réduisit en poussière la contradiction, en repla-
nt carrément de nouveau le matérialisme sur le trône. Il faut
oir éprouvé soi-même l'action libératrice de ce livre pour s'en
re une idée. L'enthousiasme fut général : nous fûmes tous
omentanément des feuerbachiens. On peut voir, en lisant la
inte Famille, avec quel enthousiasme Marx salua la nouvelle
nception et à quel point — malgré toutes ses réserves critiques
il en fut influencé. »

Il y a là au moins deux inexactitudes. Quoi qu'en dise Engels,
première édition de *L'Essence du Christianisme* de 1841 obtint
ut au plus un modeste succès d'estime. Dans la préface de la
uxième édition de 1843, l'auteur, loin de se féliciter d'un accueil
nthousiaste », se plaint amèrement de l'hostilité générale que
n ouvrage a rencontrée. « Par cet écrit, constate-t-il, je me suis
hé avec Dieu et le monde. »

Le triomphe de Feuerbach auprès des jeunes hégéliens ne date
e de 1843, c'est-à-dire du moment où, par ses *Thèses provi-
res pour la réforme de la philosophie* et ses *Principes de la Philo-
phie de l'Avenir*, il démontrait qu'il était possible d'appliquer sa
tique religieuse aux problèmes politiques et sociaux.

l est donc faux de dire que la pensée de Marx se rattache à
Essence du Christianisme. Marx n'est pas feuerbachien à partir
1841, comme on a trop souvent tendance à l'admettre, mais à
rtir de 1843. Ce n'est pas *L'Essence du Christianisme* qui se
uve citée dans la *Sainte Famille*, mais la *Philosophie de l'Avenir*.
par la suite Marx revient sur *L'Essence du Christianisme* et
l critique le caractère abstrait et transcendant de « l'Homme »
de « l'amour humain » qui en forment l'épine dorsale, c'est
écisément parce que Stirner qui, lui aussi comme d'ailleurs Marx,

travaille sur la deuxième édition de *L'Essence du Christianisme* 1843, l'a précédé dans cette voie.

Comment s'étonner dès lors que Engels, après avoir embrouil les origines du matérialisme historique, ne réussisse pas à retrouver la véritable naissance? Pour mesurer l'influence q l'humanisme feuerbachien a exercée sur Marx, il renvoie le lecteu nous venons de le voir, à la *Sainte Famille*. Or c'est dans ce mên pamphlet que se révèle selon lui, pour la première fois, le mat rialisme historique. Dans la Préface, par contre, ce n'est pas *Sainte Famille*, mais les *Onze thèses sur Feuerbach* qui constitue « le premier document où est déposé le germe génial de la nouvel conception du monde. » Affirmation fort juste qui aurait dû serv de point de départ à l'esquisse historique de la fin de l'hégéli nisme.

Une fois toutes ces critiques formulées, il convient toutefois ne pas sous-estimer le *Feuerbach* d'Engels. C'est dans ses grand lignes un exposé clair et succinct des principaux linéaments marxisme et de ses origines hégéliennes. C'est un schéma q satisfait la logique mais qui pour cette raison même ne peut rend compte de toutes les incidences.

Or c'en est une, que cette polémique entre Stirner et Marx. El n'est peut-être pas décisive puisqu'il semble bien que l'ant feuerbachianisme de Stirner n'a fait qu'accélérer le rejet l'humanisme abstrait par Marx. Mais elle a joué un rôle ass important pour qu'on ne la passe pas sous silence.

Ce serait mal servir Marx que de retrancher *Saint Max* l'ensemble de ses œuvres sous prétexte que cette critique, po être comprise, exige la connaissance approfondie de la pensée Stirner et que celle-ci, abstruse et stérile, ne vaut pas la peine qu'o s'en occupe. Il semble au contraire que la publication de *L'Idéolog Allemande* impose à tous ceux qui sont soucieux de la seule véri historique, l'obligation d'insérer la polémique entre Stirner Marx dans l'histoire du marxisme. Reprendre *L'Unique et S Propriété* et le placer entre l'humanisme réel de la *Sainte Famil* et le matérialisme historique des *Thèses sur Feuerbach* et de *L'Idé logie Allemande*, c'est rendre justice à Stirner tout en contribua à l'intelligence de la pensée marxienne.

H. ARVON.

ude Bourdet.

ÉQUILIBRE SOCIAL ET LE FAIT COLONIAL

L'internationalisme était autrefois une doctrine des classes loitées, exprimant la solidarité mondiale des individus sans sources, obligés de se défendre contre les bourgeoisies natio-es. Cette solidarité était d'ailleurs plus morale et théorique concrète, et il fut toujours difficile de la réaliser effectivement période de crise, comme l'ont prouvé plusieurs exemples histo-ues. La vie réelle, politique, sociale et économique des peuples sait à travers les structures nationales, lesquelles étaient sans tacts approfondis les unes avec les autres, sauf pour leurs oins militaires en temps de guerre, et sauf dans un cas parti-ier : celui des rapports entre métropoles et pays coloniaux.
Aujourd'hui, l'internationalisme prolétarien est en recul à la te de nombreuses déceptions, mais l'interconnexion des nations st développée très rapidement, surtout depuis la deuxième guerre ndiale. Certains esprits, attentifs seulement à l'apparence nternationale » du phénomène, croient devoir lui attribuer une leur de progrès certain.
Mais on ne peut juger une telle évolution en fonction d'une gue sentimentalité internationaliste; il s'agit d'un phénomène rant dans le cadre de la physique des sociétés, et qu'il faut aluer et disséquer avec les méthodes de cette science, malheu-sement encore primitive et encombrée elle aussi d'un caphar-im passionnel. On peut pourtant dégager aisément quelques ncipes : c'est le but de cet article.



Posons d'abord qu'il existe dans toute société fermée, quelle e soit sa forme, monarchique, obligarchique, démocratique ou reaucratique, un état d'équilibre naturel, à un moment donné, ultat du jeu des groupes sociaux, de leurs dynamismes propres de l'interaction de ceux-ci. Toute société est constituée par des

couches différentes, classes ou castes, peu importe le terme, différenciées de haut en bas par leur participation de moins en moins grande au pouvoir politique ou au pouvoir économique, et qui s'assurent des avantages, dans toute la mesure du possible, aux dépens des couches inférieures.

Cette tendance est contrariée par la pression des couches inférieures sur les supérieures, désireuses d'empêcher cette exploitation, de sauvegarder leur niveau d'équilibre, analogue aux équilibres de phases en chimie. L'exploitation sera plus grande, c'est-à-dire que l'équilibre sera plus favorable aux classes ou castes dirigeantes, si celles-ci ont en mains des moyens de répression plus puissants, si le prolétariat est divisé, ou s'il est peu instruit, si le régime est plus autoritaire et si les classes exploitées ont moins de moyens d'expression politique, syndicale, ou autre. Au contraire, l'exploitation est plus faible, et l'équilibre moins favorable aux classes ou castes dirigeantes dans tous les cas où les travailleurs sont plus unis, plus conscients, mieux organisés, le régime plus démocratique, etc...

L'équilibre peut même être modifié favorablement pour les travailleurs (du moins en théorie) dans la mesure où les dirigeants du régime se considèrent comme issus du peuple et responsables devant lui : c'est ce qui se produit en général pendant quelques temps tout au moins après les périodes révolutionnaires, jusqu'à ce que le groupe au pouvoir ait acquis une conscience de classe ou de caste le différenciant du milieu dont il est issu.

Mais le caractère commun de toutes ces situations sociales sans exception, c'est l'existence d'un équilibre, et, comme pour les « phases » différentes dans une réaction, la tendance vers le retour à cet équilibre, quand il est accidentellement rompu : si le groupe dirigeant exagère son exploitation au delà de ce niveau, le sentiment d'oppression, la solidarité, et la volonté d'action grandit au sein des classes inférieures; bientôt le groupe dirigeant rencontre une résistance, une opposition, qui limitent son entreprise.

En régime démocratique, cela se traduit par des grèves et par le changement des votes aux élections : si le régime est un régime bureaucratique à armature populaire, ce seront les organes subalternes de l'administration, du parti unique, ou du « front », qui signaleront à leurs supérieurs la résistance que rencontrent les nouvelles directives. Les dirigeants pourront passer outre, s'ils ont des moyens de coercition assez puissants et si leur pouvoir est

très solidement assuré. Mais, dans tous les cas, ils ne pourront aller au delà du degré d'exploitation qui, en atteignant les moteurs intimes de l'individu, ruinerait le rendement de la production, et mettrait en question la solidité même du régime.

Et, en fin de compte, ce dernier critère limite aussi la puissance d'exploitation des régimes les plus aveugles et des absolutismes les plus primitifs : la Chine de Tchang Kai Chek et la France de Louis XVI se sont d'abord décomposées économiquement par excès d'exploitation, avant d'être soulevées par la révolution.

Inversement, le succès de l'action populaire et l'amélioration des conditions de vie des masses, quand ils ne sont pas suivis par une reprise en mains par les anciennes ou de nouvelles classes dirigeantes, diminuent la combativité des classes exploitées et permet l'établissement d'un nouvel équilibre.

La caractéristique générale de ces équilibres entre « phases » sociales, c'est d'ailleurs qu'ils se modifient constamment, soit vers le « *haut* », dans le sens d'une diminution de l'exploitation, soit vers le « *bas* », dans le sens d'une augmentation. Les nouveaux procédés de travail, l'expansion des idées, les exemples étrangers, la démographie, la fatigue et le pourrissement des classes dirigeantes et réciproquement la division idéologique et le découragement chez les travailleurs, enfin le perfectionnement des méthodes de répression (par exemple le développement des armes automatiques) — tout cela crée un déplacement continuel et souvent alterné du niveau d'équilibre : expression de la vie propre de la société considérée, analogue à ces multiples équilibres à la fois stables et changeants qui caractérisent la vie physiologique des organismes vivants (équilibres eux aussi compliqués par les maladies et les retards à l'adaptation.)

Encore une fois, c'est le *fait* de l'équilibre qui est essentiel et général (on pourrait le définir par le slogan de Maurice Thorez en 1936 : *Tout n'est pas possible*). Les formes en sont multiples, allant des systèmes à haut niveau de vie prolétarien, avec participation plus ou moins directe des masses à la gestion du pays (Angleterre, Scandinavie) — jusqu'aux prolétariats réduits à la misère et maintenus sous la botte par l'appareil militaire et policier d' « élites » vivant fastueusement, comme en Espagne franquiste. Mais, même en Espagne, « *tout n'est pas possible* » pour la caste dirigeante : les grandes grèves de Catalogne et du Pays Basque l'ont prouvé; l'excès d'exploitation a provoqué à la fois le pourrissement du

régime et la révolte des groupes sociaux et ethniques les plus opprimés.

***

C'est par rapport à ces systèmes sociaux fermés en état d'équilibre mouvant que sont toutes les sociétés nationales, des plus perfectionnés aux plus primitives, qu'il faut maintenant considérer le *fait colonial.*

Je ne m'occuperai pas ici des colonisations de *peuplement*, ou plutôt, si on les considère du point de vue du colonisé, colonisations d'*extermination*, du genre de celles qui ont permis l'occupation de l'Amérique du Nord et de l'Australie par la race blanche. Les anciens habitants perdant toute importance numérique dans la nouvelle société, il s'agit alors de l'établissement d'une nouvelle structure nationale sur un territoire vide, ou « vidé »; les règles d'équilibre social s'y appliquent comme ailleurs.

Mais il est rare qu'il en soit ainsi, et que le milieu autochtone soit si mal adapté (ou si peu nombreux) par rapport aux nouveaux arrivants qu'il soit condamné à disparaître.

Généralement la population autochtone subsiste, et c'est alors que se produisent en son sein les modifications politiques et sociales qui constituent le *fait colonial* dont il est question ici. La nation colonisatrice se trouve, en ce qui concerne cette population autochtone, devant des problèmes de gouvernement. Qu'elle prenne en main directement les rouages centraux de l'administration (colonisation « à la française » du type algérien ou cochinchinois), ou qu'elle laisse en place, extérieurement inchangées, les structures nationales du pays (colonisation « à l'anglaise » et « protectorats » d'Afrique du Nord), il reste sur les territoires considérés des millions d'aborigènes, en majorité primitifs et destinés autant que possible dans l'esprit des colonisateurs à le demeurer. La nation colonisatrice n'a pas la possibilité de les administrer directement, et doit donc, même si elle supprime l'ancien gouvernement, laisser en place la *couche sociale dirigeante* du pays considéré, en éliminant si c'est nécessaire les éléments peu sûrs et en encadrant ceux qui sont conservés par un corps d'administrateurs de colonisation. A l'extrême contraire, quand la colonisation résulte d'un contrat passé entre la nation colonisatrice et les dirigeants du pays colonisé, cette classe ou couche dirigeante reste à plus forte raison inchangée, au moins dans les premiers temps.

Mais il se produit, *dans tous les cas*, au sein de la société du pays colonisé, une modification totale de l'équilibre social. Tout se passe comme si, dans le mélange des constituants sociaux, la phase « dirigeante » était renforcée et alourdie par rapport à la phase « dirigée ». Ceci se produit parfois par l'arrivée de la nouvelle bourgeoisie colonisatrice qui absorbe et utilise la classe dirigeante colonisée ou lui répartit un secteur de domination et d'exploitation : ainsi, par exemple, agit la colonisation française en Afrique du Nord vis-à-vis de tous les cadres dociles de la société musulmane. Mais même s'il y a eu un très faible apport de nationaux du pays colonisateur, la classe dirigeante maintenue en place bénéficie de tout le puissant appareil militaire et policier de la nation colonisatrice, alors que les classes exploitées ne voient leur puissance en rien accrue.

On a dit — et c'est un des arguments favoris, d'allure internationaliste, d'un certain « socialisme » colonial — que le prolétariat colonial peut s'appuyer sur les ouvriers des métropoles : c'est une mauvaise plaisanterie, d'abord parce que la vie réelle du prolétariat se passe dans le cadre national, que cette aide est pratiquement difficile à organiser et que les sentiments de solidarité mis en jeu sont faibles, ensuite parce que la puissance extérieure du pays colonisateur, *même s'il s'agit d'un pays réellement démocratique*, n'est pas partagée entre les différents groupes sociaux de ce pays, mais est entièrement à la disposition de la classe dirigeante[1], si bien qu'une des préoccupations essentielles de l'administration colonisatrice est de protéger au maximum le pays colonisé contre toute action des organisations populaires, ou même simplement des institutions démocratiques de la métropole (parlement, justice, etc...).

Ainsi donc, quel que soit le mode de colonisation, le rapport de forces entre exploiteurs et exploités est modifié au profit des premiers et au détriment des seconds, et le niveau d'équilibre social est repoussé vers le bas. Ceci se complique, bien entendu, par suite de l'élévation générale de la productivité qu'apportent les techniques et les capitaux du colonisateur : cette élévation, dont les bénéfices vont en majorité écrasante aux colons et aux

1. Dans les pays où existe une certaine collaboration de classe, le ministère du Travail est souvent abandonné à des équipes d'origine ouvrière, mais les ministères des Affaires Étrangères et des Colonies restent les bastions de la bourgeoisie, tenus par ses grands commis.

classes dirigeantes autochtones en raison précisément du déplacement d'équilibre précité, permet toutefois de parler de « progrès » collectif et d'entretenir la mystification de la colonisation civilisatrice.

En fait, du point de vue des classes exploitées, il n'y a progrès que dans la mesure où s'accumule un capital industriel et agricole dont elles pourront jouir un jour, si la fin du régime colonial permet aux forces propres du pays de s'affronter à armes plus égales, ramenant le niveau d'équilibre social à un point plus naturel pour le pays considéré...

Les exemples des différentes colonies confirment ce schéma. La grande propriété foncière des « zamindars » dans l'Inde s'est énormément étendue et consolidée avec la domination britannique; il en a été de même en Cochinchine depuis l'occupation française. Un universitaire français ayant longtemps vécu au Maroc comparait la population marocaine à une « vache » dont la féodalité (pachas, caïds et cheiks) a de tout temps trait le lait sans ménagements. *Mais avant l'occupation française,* disait ce professeur, *il arrivait souvent que la vache se retourne et « encorne » ceux qui la faisaient trop souffrir : c'est ce qu'on appelait l'anarchie marocaine; les féodaux, instruits par la leçon, modéraient quelque temps leurs exactions. Aujourd'hui, les Français sont là avec leur armée, leur police, leurs mitrailleuses. Ils tiennent les cornes de la vache; pachas, caïds, cheiks et leurs agents peuvent traire tout à leur aise.*

Cette anecdote illustre bien les déplacements de niveau d'équilibre dont j'ai parlé ici. Elle illustre aussi un autre aspect du *fait colonial :* celui-ci introduit en effet dans la société colonisée un facteur d'irréversibilité et de cristallisation sociale. En pays non colonisé, l'arrivée des procédés industriels et de l'idéologie de l'âge moderne provoque des déplacements de l'ancien équilibre; les sociétés figées doivent se transformer ou éclater. Rien de tel en pays colonisé; la classe dominante, colonisatrice ou autochtone, n'est pas ici réduite à ses seuls moyens; même si elle est, comme c'est souvent le cas, dégradée moralement et intellectuellement par le processus de la colonisation, même si les classes exploitées et les intellectuels ont acquis une certaine conscience collective de la nécessité du changement, la classe dominante peut faire appel à la puissance généralement écrasante de la métropole et empêcher toute transformation.

L'existence de tels mécanismes fournit une explication du phéno-

mène à première vue aberrant, et pourtant si habituel, que constituent les régimes policiers entretenus outre-mer par des nations qui sont, en Europe, assez réellement démocratiques. Examinons, par exemple, les relations du Maroc et de la France. En France, l'existence d'une classe ouvrière puissante, d'une importante paysannerie de petits propriétaires et d'une nombreuse classe moyenne, crée les conditions d'un équilibre assez stable et d'une démocratie véritable.

Le régime social, encore que très imparfait, assure aux travailleurs un niveau de vie à peu près supportable et une série de protections qu'ils peuvent défendre par leur action politique et syndicale. Au Maroc, au contraire, le capitalisme agraire et industriel de la colonisation, et ses alliés les pachas, caïds et cheiks domestiqués, tirent des bénéfices colossaux d'une main-d'œuvre exploitée dans des conditions que l'on a peine à imaginer en Europe, et les salariés marocains n'ont même pas le droit d'avoir le simulacre d'une organisation de défense : or, une telle exploitation et un niveau d'équilibre aussi bas ne sont possibles que parce que la classe dirigeante franco-musulmane du Maroc peut faire appel, par le canal de la Résidence de Rabat, et du Ministère des Affaires Étrangères de Paris, à la totalité de la puissance (militaire, s'il le faut) de la France, puissance qui provient pourtant de l'existence et du travail de millions de travailleurs français. En revanche, l'action de solidarité des travailleurs français, d'ailleurs difficile à mettre en œuvre et qui exigerait d'eux de lourds sacrifices pour être efficace, ne s'exerce que fort peu : la C.G.T. n'a, par exemple, presque pas réussi à intéresser les ouvriers sardiniers français aux grèves des sardiniers de Safi. Et l'on sait que les problèmes coloniaux sont de ceux qui préoccupent le moins les électeurs français, même de gauche. *Loin des yeux, loin du cœur* est vrai en politique.

Ainsi, la liaison France-Maroc, ou toute autre liaison du type colonial, nous fournit l'exemple d'un échange sélectif, à « soupape » et à sens unique, comme les membranes semi-perméables en fournissent en biologie : la puissance fournie par l'ensemble de forces contradictoires appelé « France » est canalisée et utilisée par la classe dirigeante franco-musulmane du Maroc, avec l'aide de la bourgeoisie française, pour déplacer considérablement, au détriment du prolétariat marocain, le niveau d'équilibre naturel de l'empire chérifien.



Ces exemples relativement simples de colonisation proprement dite vont permettre de comprendre comment des phénomènes de même nature se déroulent dans d'autres relations internationales, et constituent une sorte d'extension du *fait colonial.*

La modification de l'équilibre social d'un pays par l'influence d'un autre pays plus puissant n'exige pas nécessairement l'intervention directe de l'appareil militaire et administratif de la colonisation proprement dite, et peut se produire d'une manière plus discrète. Si un groupe social peut utiliser à son profit la menace d'une force étrangère écrasante, il disposera d'un supplément considérable de puissance et de moyens de pression, lui permettant de transformer l'équilibre politique et social au détriment des autres membres de la collectivité nationale.

C'est très exactement ainsi que la grande bourgeoisie collaboratrice a utilisé l'armée allemande en 1940 pour créer, en France non occupée, un régime conforme à l'idéal qu'elle caressait depuis longtemps, mais qu'elle n'était pas assez puissante pour mettre en œuvre par ses seules forces (c'est la *divine surprise* de Charles Maurras). C'est, de même, la force potentielle de l'armée soviétique, pourtant cantonnée hors de Tchécoslovaquie, qui a permis au parti communiste tchèque de prendre le pouvoir à Prague en 1948; et le phénomène n'a pas été très différent dans les autres républiques populaires (à part la Yougoslavie). L'armée russe, même quand elle était cantonnée sur place, n'est jamais intervenue directement dans les « putsch » qui ont livré ces pays aux partis du Kominform, mais la menace russe était suffisante pour accroître démesurément la puissance de ces partis, et empêcher toute réaction sérieuse.

Une fois au pouvoir, ces groupes politiques, tout comme les classes dirigeantes des pays colonisés, ne peuvent maintenir leur gouvernement qu'aussi longtemps qu'ils peuvent s'appuyer (fût-ce à titre de menace potentielle) sur la puissance étrangère qui leur a permis de prendre le pouvoir; entre la nouvelle caste et cette puissance s'établit un certain mode *d'exploitation en commun*, à leur profit mutuel, du reste de la population du pays, — qui rappelle, même si c'est en moins cruel, les caractéristiques du régime colonial. Toutefois, dans le cas des « putsch » des partis communistes, il faut ajouter que ces partis s'efforcent de transformer la compo-

sition sociale du pays considéré, de manière à rendre l'équilib
des forces à l'intérieur du pays favorable à l'existence stable d'u
gouvernement communiste qui n'aurait pas besoin de soutien ext
rieur. Y réussiront-ils, ou bien les conditions viciées et « coloniales
de l'instauration du pouvoir conduiront-elles, comme aux col
nies, à la solidification d'une caste de plus en plus détachée d
masses, maintenue en place parce qu'elle seule peut disposer d
la puissance du « protecteur » étranger? Cette question dépass
le cadre de cet article.

Remarquons toutefois qu'il existe entre l'U.R.S.S. et ses sate
lites la même différence, en nature sinon en degré, qu'entre l
France et ses colonies. Il ne m'appartient pas de résoudre l'ép
neux problème de savoir si le régime actuel de l'U.R.S.S. est o
non le meilleur pour le peuple russe. Mais il est certain que mêm
si le régime russe n'est pas « démocratique », l'exploitation d
richesses de l'U.R.S.S. est poussée au maximum au profit d
peuples soviétiques et que la politique russe défend d'abord l
intérêts de ces peuples; alors qu'en raison des relations « para
coloniales » entre l'U.R.S.S. et les satellites, c'est aux besoi
de l'U.R.S.S. et de sa politique que ces derniers pays sont ass
jettis.

***

Enfin, une dernière série d'événements reflètent le *fait coloni*
sous sa forme la plus évoluée : il s'agit de la politique « atlantique
et de l'influence américaine en Europe. Les bourgeoisies national
ont utilisé la puissance américaine pour modifier à leur prof
l'équilibre social des pays d'Europe d'une manière tout aussi nett
que dans les exemples décrits précédemment, encore que selon u
mode plus subtil qui demande à être démonté avec soin.

Examinons, par exemple, la France de 1946. Un équilibre rel
tivement favorable aux classes salariées (favorable en *pouvoi*
sinon en *profits*) y avait été réalisé. Il était clair d'ailleurs que
rétablissement économique du pays, s'il devait être accompli pa
les seuls moyens de la France, exigeait une productivité san
cesse accrue en même temps qu'une lutte énergique contre tous l
profits exagérés, marché noir, superbénéfices, etc... : c'est-à-dir
dans une large mesure, l'instauration du socialisme, socialism
impossible sans la participation au pouvoir de l'ensemble des repr
sentants des salariés : ce qui, en France, comprend le parti com

muniste. Mais un tel programme était profondément désagréable à l'ensemble des classes possédantes, capitalistes industriels et financiers, et paysans-exploitants, qui avaient déjà obtenu de De Gaulle en 1944, avec le remplacement de Mendès-France par Pleven, le sabotage de la première tentative de justice économique et sociale d'après la Libération.

La continuation, et le développement accru, de la politique de facilité et de hauts profits *n'étaient possibles qu'avec une aide étrangère;* cette politique et cette aide permettaient d'ailleurs de se passer du soutien unanime des classes salariées : ici les désirs de la bourgeoisie française et de ses alliés rencontrèrent les intentions des États-Unis en matière de politique extérieure, le Département d'État de Washington étant persuadé à cette époque que la sécurité des États-Unis ne serait assurée qu'une fois les gouvernements d'Europe occidentale débarrassés des communistes.

Il importe peu de savoir qui proposa et qui accepta que les communistes soient exclus : l'essentiel est que cette exclusion n'était possible, du seul point de vue économique intérieur, que grâce aux crédits Marshall; et que, une fois effectuée l'exclusion, on put réaliser une concentration des forces de la bourgeoisie qui fit peu à peu reculer la classe ouvrière française et les forces de gauche, et modifia complètement au bénéfice des possédants les conditions de l'équilibre social de 1946. La presse fut reprise en mains par les groupes financiers, les nationalisations furent vidées d'une grande partie de leur contenu économique et social et servirent à fournir de l'énergie ou des sous-produits à bas prix au capitalisme privé. Enfin et surtout, la part du *profit* dans le revenu national ne cessa de s'accroître aux dépens de la part des *salaires* [1].

Notant ces faits, un dirigeant syndicaliste américain, Walter Reuther, déclarait récemment dans une interview accordée à *Paris-Presse* qu'il était regrettable que le plan Marshall ait profité au capitalisme français et non aux ouvriers : les États-Unis auraient peut-être dû, pense-t-il, s'arranger pour qu'il en fût autrement. Or, *pratiquement*, il n'était pas plus au pouvoir du peuple américain, à supposer qu'il l'eût désiré, de « faire en sorte que » le Plan Marshall serve aux ouvriers français, qu'il n'est *pratiquement*

1. Tout ceci fut évidemment facilité par la politique de l'U.R.S.S et du Kominform depuis 1947, qui est d'ailleurs dans une certaine mesure une réplique (désastreuse) des partis communistes au Plan Marshall. Mais même sans cette politique et la scission ouvrière qu'elle causa, il n'est pas certain que les classes exploitées auraient pu résister efficacement.

au pouvoir du peuple français de rendre le colonialisme franç
progressif : l'aide financière américaine, une fois remise à la bo
geoisie française, donne automatiquement à celle-ci un surcr
de puissance qui l'avantage dans le rapport des forces sociales
fait « descendre » le niveau d'équilibre. Ajoutons que la liais
franco-américaine, comme la liaison entre une colonie franç
et la France, a un effet psychologique qui *encourage* les clas
dirigeantes et *décourage* les éléments les moins combatifs du p
létariat : ce poids psychologique s'ajoute à celui des dollars, et
vœux de Walter Reuther sont aussi inefficaces que ceux des syn
cats français en faveur des syndicalistes marocains.

D'autre part, une fois le processus en marche, son aspect co
nial s'accentue en raison de la dépendance où la bourgeoisie fr
çaise se trouve placée vis-à-vis d'une aide américaine durab
Matériellement, elle ne peut — ou du moins ne pouvait jusq
tout récemment — renoncer aux dollars Marshall sans procé
à un réarrangement et à une planification de l'économie nation
ce qui exigerait une entente avec la classe ouvrière et donc
concessions sociales dont les possédants français ne veulent p
Psychologiquement, une fois qu'elle a eu l'impression d'ê
« adossée » à la puissance américaine, la bourgeoisie français
été prise de la terreur d'un isolement qui la remettrait de nouve
face à face avec ses salariés (terreur d'ailleurs accrue par toutes
« gaffes » russes de 1947 à 1951). C'est pourquoi, afin de conser
ce soutien matériel et psychologique, notre classe dirigeante
été obligée d'en passer par toute une série de volontés américai
qu'au fond elle n'approuvait guère, et que ses éléments les p
clairvoyants n'approuvaient même pas du tout : armement outr
cier, installation de bases américaines en France et au Mar
poursuite de la guerre d'Indochine, acceptation du réarmeme
allemand, appui de l'attitude américaine en Corée, — pour ne ci
que les épisodes majeurs.

Ainsi, la bourgeoisie française, et en général la bourgeoi
d'Europe occidentale, prennent peu à peu la figure de ces clas
dirigeantes coloniales, ou de ces castes communistes d'Euro
orientale, qui tirent leur énorme pouvoir de domination de l
liaison avec une puissante « métropole ». Pour autant qu'e
remplissent à peu près le contrat qui les lie à ladite métropole,
classes ou castes peuvent se dispenser de résoudre, autrement
par la force, les problèmes sociaux réels de leur propre pays.

Une exception en apparence importante à cette évolution est celle de la Grande-Bretagne, où les dollars Marshall ont servi, au moins dans une première période, à consolider le socialisme. Mais c'est que le gouvernement de la Grande-Bretagne était, dans une large mesure, aux mains de représentants des classes salariées. Ce fait, joint à la puissance considérable du Commonwealth britannique, permettait à l'Angleterre travailliste de parler d'égal à égal avec les États-Unis, et a pendant longtemps empêché la relation anglo-américaine de prendre une allure « coloniale ». Toutefois, même ici, la logique intérieure du processus joue dans le sens déjà signalé : le surarmement imposé par les États-Unis et l'inflation corrélative tendent à affaiblir le Labour Party, et risquent de rendre le pouvoir à la bourgeoisie conservatrice, laquelle ne pourrait rétablir ses profits et se passer de l'appui ouvrier qu'en obtenant des crédits plus considérables des États-Unis, et donc en se plaçant, comme la bourgeoisie française, complètement aux ordres de la politique américaine [1].

On pourrait, en somme, décrire la période présente de l'histoire de l'humanité comme une période de *colonialisme généralisé.* Cette évolution est due manifestement, comme le développement du colonialisme proprement dit au XIXe siècle, à la disproportion entre la puissance humaine et technique des deux grandes « métropoles », États-Unis et U.R.S.S., et celle des autres nations. Toutefois, comme l'ancien système colonial, celui-ci porte probablement en lui-même le germe de sa propre destruction, attendu qu'il cristallise ou soumet à une contrainte artificielle l'évolution propre des pays, et crée donc, sous une surface d'apparence calme, des tensions de plus en plus grandes devant amener un jour des déchirures. Mais ce futur « retour général à la normale » risque de n'être pas pacifique, et, en cette époque de désintégration et de napalm, de ne pas laisser grand-chose à rétablir...

Claude Bourdet.

1. De même l'expérience chinoise montre un « allié » communiste qui n'est pas satellite. Il est encore trop tôt pour savoir en quelle direction la Chine évoluera; le développement de son indépendance aurait le même intérêt pour l'univers que l'indépendance de la Grande-Bretagne par rapport aux États-Unis. C'est à ces deux fils que tient d'ailleurs la paix mondiale.

Antonina Vallentin.

CHRONIQUE DES EXPOSITIONS

Une émouvante exposition a eu lieu à la Galerie Weil : Gauguin et ses amis. Avec une vingtaine de tableaux de Gauguin lui-même, une dizaine d'aquarelles et quelques sculptures, avec quelques œuvres de ses amis, Van Gogh, Degas, Daniel de Monfreid, toute une époque a été restituée, une ambiance créée d'emblée.

On se méfie, et avec raison, de cette tendance évidente à mêler, à l'émotion qu'on éprouve devant une œuvre, tout ce qu'on sait de son auteur. Peut-être ne réussit-on pas tout à fait à en faire abstraction. On s'imagine quand même que, si on ne savait rien de Gauguin, toute son histoire s'inscrirait dans la confrontation de deux portraits par lui-même qui y ont été exposés. Dans celui dit *A la Palette*, peint vers 1888, aux tons plombés, verts et gris, au modelé très fouillé, s'inscrit toute la misère d'homme, le tressaillement des muscles dans les joues, le nez rougi, la bouche épaisse, comme mise à nu, le regard troublé, indécis encore mais déjà dominé par cette angoisse qui fait violence aux hésitants. Et puis il y a le portrait bien connu, de profil, avec la barbiche qui l'étire à la ressemblance d'un Christ sémite, aux yeux globuleux à demi recouverts par de lourdes paupières, la bouche dissimulée en partie sous la moustache. Ce portrait de 1897 est tout en surfaces planes, où l'or domine en larges coulées plates. Entre les deux portraits s'insère l'œuvre, depuis les premiers paysages de l'île de France jusqu'aux décors tahitiens où il n'y a plus que du soleil, avec l'opacité de son éclairage insistant, le relief oblitéré.

Deux toiles de Van Gogh, un paysage des Martigues et une nature morte, qui lui font face, reflètent cette leçon que Gauguin se vante d'avoir donnée à son ami : « toute une série de soleils sur soleils en pleine lumière ». Mais en même temps ces parcelles vibrantes d'une jaune flambée accusent toute la divergence entre les deux peintres, une divergence dans la texture de la lumière si on peut dire, coulée de métal contre flammèches au vent, — et rien que

dans cette confrontation s'inscrit l'antagonisme intime de deux grands tempéraments artistiques, malgré leur combat commun contre l'optique de leur époque.

Comme en marge de l'évolution artistique dans le temps s'insère la rétrospective de Séraphine au Salon des Femmes peintres, sculpteurs et décorateurs. Peinture naïve? Écriture automatique dans la couleur? L'œuvre de la femme de ménage de Senlis est singulièrement savante. La transposition des choses vues dans un univers différent ne se fait pas de cette façon naïve qui décortique la réalité mais dans une fuite devant le réel, qu'on dirait voulue et raisonnée. Helianthus ou Raisins bleus ne sont fruits ou fleurs que dans leur aspect le plus périphérique, le bord extrême pour ainsi dire de leur rencontre avec une image familière. Ils sont aussi bien plumes ou conques marines, leur lourde matérialité n'a rien non plus de ce transitoire ou tremblé, particulier aux plantes dont on rêve. La qualité d'émail des couleurs ajoute encore à leur épaisseur, minérale plutôt que végétale. Cette femme de ménage qui n'a guère appris à dessiner possède une déconcertante science de la composition. Chaque soi-disant bouquet part d'un centre rigoureux, les rayonnements, les arabesques, en apparence seulement arbitraires, sont ceux d'une fantaisie qui s'est disciplinée. C'est ainsi que les artisans orientaux tissaient leurs tapis, une petite irrégularité par-ci et par-là, un fil qui vagabonde parce qu'il sait qu'il retrouvera facilement le motif dominant. Si la technique picturale de Séraphine étonne, si ce mélange de couleurs avec leur éclat particulier a été un secret personnel de la vieille femme, comme l'affirme Wilhelm Uhde qui a découvert sa peinture, c'est le côté métier qui déconcerte le plus chez elle, cette maîtrise décorative qui, au lieu d'être l'acquit d'une tradition séculaire, est ici instinct et improvisation.

Avec l'exposition d'Alberto Giacometti (Galerie Maeght) on entre dans un monde particulier, un monde filiforme qui a ses propres lois d'équilibre, son éclairage à lui, son sens spécifique de la matière. Cette sculpture est une antisculpture pour ainsi dire, un défi à la durée, qui est l'essence même de l'œuvre sculptée. Dans une de ces joutes dialectiques affectionnées par la Renaissance, le Paragone, Léonard de Vinci répond, méprisant, aux sculpteurs qui se vantent de produire des œuvres plus durables que les peintres, que les chaudronniers en fabriquent de plus résistantes que les sculpteurs.

Les sculptures d'Alberto Giacometti ne sont, selon son propre dessein, faites « que pour durer quelques heures ». La matière dont il se sert, à quelque rares exceptions près, est le plus friable de tous les matériaux : le plâtre. On la dirait transparente. On dirait du verre filé. Les peintures que Giacometti expose sont de la même espèce. Le sens de la composition est si puissant en lui, à son insu presque, sa coordination des masses — si de masses on peut parler — si sûre, qu'il enferme les peintures dans une marge qui fait cadre avant le cadre.

Le ton de ses peintures est révélateur pour l'œuvre sculptée, un gris et rose, le rose fumé du verre de Murano.

La friabilité, le transitoire apparaissent comme les premières lois de ce monde particulier. Le mouvement ascensionnel a été depuis toujours le moyen évident pour tous ceux qui ont voulu soustraire l'homme à ses contingences terrestres, comme le Greco en peignant ses saints de douze têtes de haut. Une lumière dissolvante ronge les abords de toute chose, en dents de scie, en grumeaux évidés dans la surface. L'être humain se décompose sous la poussée des forces hostiles à son autonomie. C'est l'univers de Magnasco qui baigne aussi dans une pénombre grise particulière. Chez Giacometti cependant cette décomposition se fait non pas pour la déconfiture de l'homme mais pour sa libération. Dès qu'on s'adapte à son optique, après le dépaysement du début, — comme on s'accommode de la logique particulière du rêve — on assiste à cette synthèse du mouvement qui se veut seulement mouvement, sans entrave des chairs ou des lois de pesanteur qu'il aurait à entraîner dans son élan ou son équilibre, mouvement synonyme de la fatalité. L'homme qui marche n'a d'autre fonction que celle de marcher vers son but, il n'est homme qu'en joignant cette armée des fantômes, aux corps abandonnés, qui aient jamais marché, le pied épais, les mains lourdes aux bouts des bras. Selon cette optique qui s'apparente aussi aux rayons X, les fantômes des chevaux sont figés dans l'attente patiente du mouvement qui les fera avancer, le chat est autant chat qu'il suit l'homme selon son destin de le suivre partout, le lévrier autant chien qu'il hume les empreintes familières. Et parfois parmi ces fantômes friables surgit une main qui les met en fuite ou une tête qui est un peu comme un totem barbare, borné d'une frontière qu'on ne franchit pas, car au delà cesse même ce sténogramme du visible dans lequel Giacometti a circonscrit le monde.

Il serait difficile de concevoir mieux l'énorme écart des aspirations de notre temps qu'en passant de Giacometti à Fernand Léger. Évidemment son exposition à la Maison de la Pensée Française s'appelle « Les Constructeurs ». Elle est circonscrite dans la charpente d'acier, c'est l'apothéose des poutres, grues, échelles, traverses, roues. Terre et ciel sont exclus de cet enchevêtrement des diagonales, ces barres transversales qui sillonnent l'espace, cet univers mécanique qui triomphe par sa puissance écrasante et coordonnée comme l'horlogerie la plus minutieuse. Léger n'a pas besoin de l'épaisseur du relief de l'ombre et de la lumière pour donner cette sensation de pesanteur, des tonnes de matériaux surgissent du sol. Un simple écartement des traverses, une diagonale conduite, infaillible, suffit à donner cette impression que si elle s'écroulait elle ébranlerait le sol. Ceci est l'univers familier de Léger, avec ses bleus épais, ses rouges tactiles. Il y introduit l'homme au travail. Une série de dessins montre l'homme synonyme de labeur. Mains usées par la matière, mains déformées par le poids, ongles écrasés, mains qui au repos se posent l'une su l'autre comme si elles étaient bloc de pierre ou acier. Tout ce qui concerne l'homme-travailleur est de la même substance pesante, plis des pantalons ou souliers avachis. Les hommes et la matière s'apparentent — vus à part. Le désaccord survient quand Fernand Léger les transcrit dans son univers mécanique, leur demande de faire bloc avec la poutre, cube avec le mur. Un décalage se fait, l'homme de Fernand Léger n'a pas pris corps en même temps que la barre d'acier. Quelques réussites d'un mouvement coordonné ne sauraient tromper : combien plus puissant est l'espace dominé par sa vision grandiose sans la présence trop insistante de l'homme. Par-ci, par-là, l'anecdote reste dans le cadre comme un corps étranger, une bicyclette abandonnée ou un arbre dénudé qui singe l'œuvre manuelle. On sent cependant cette intégration de l'homme dans la matière se faire sous la poussée de la même force qui domine fer et aimant. Dans l'entrecroisement d'un puissant échafaudage très haut vers le ciel qui est aussi surface polie de métal ou pierre spongieuse de nuages, trône, figé dans le geste hiératique d'une divinité, ce constructeur auquel Fernand Léger soumet son monde.

Il y a aussi l'exposition de Salvador Dali à la Galerie Weil. La meilleure façon de lui rendre justice serait de voir chaque pièce du puzzle — que Dali a si astucieusement rassemblé — séparé-

ment. Il y a un dessin qui rappelle la maîtrise minutieuse de Holbein. Il y a des natures mortes dont la technique sans égale est celle d'un vieux maître français — on pense aux natures mortes qui couronnent le triptyque d'Avignon. Il y a aussi des amusettes — amusettes de virtuose — comme ce dessin qui est une aimable parodie des maniéristes italiens. On a l'habitude de voir toutes les virtuosités se donner rendez-vous chez Salvador Dali. La matière picturale n'a pas de secret pour lui. Il peut se faire tour à tour italien ou flamand, ciseler un calice ou suivre l'ourlet d'une toile. Mais il se complaît à rassembler des morceaux choisis, à les coudre à gros points les uns aux autres, à l'image de ces couvre-lits bariolés qui survivent encore dans les campagnes. Avec la malice qui est en lui il choisit les morceaux les plus disparates pour un voisinage immédiat. Un mur de pierre de belle facture fuit sur un ciel chromo. Un œillet rouge plane tel un objet sacré au milieu d'une toile pliée. On ne sent aucune nécessité intérieure pour que cela soit ainsi et non pas l'inverse. L'intention est de surprendre, tel un rouspéteur né qui se plaît par principe à la contradiction. Le côté gratuit est d'autant plus pénible qu'on est en présence de si grands moyens. L'invention n'est pas à la hauteur de la malice. Cette Vierge avec l'Enfant Jésus dont le corps est découpé pour faire place à une petite boîte transparente qui contient un morceau de pain (magnifiquement peint) est d'un symbolisme si facile, avec tous les attributs de la fécondité dont le tableau est parsemé, qu'elle est un peu comme un rébus à demi illustré. En regardant l'Enfant à moitié évidé pour se faire contenant du coffret, on pense malgré soi à cette affiche sur les murs de Paris où une Vénus en plâtre s'éventre aussi pour faire place à un verre d'eau dans son étui d'osier. Le mysticisme qui a soufflé à travers l'œuvre de Salvador Dali n'est guère de la même substance que son métier. Il est plaqué sur son œuvre de façon tapageuse et spectaculaire, mais qui a en même temps quelque chose de périmé. Les audaces de Salvador Dali ont une odeur de renfermé.

Antonina Vallentin.

Jean Cau.

MÉDITATION SUR LE CANCER

Bientôt, j'aurai un quart de siècle. Avec un peu de chance j'atteindrai l'an 2000. D'ici là, ils auront inventé un remède contre le cancer. Ma confiance en la science est forte. Au lycée, je n'ai jamais rien compris aux mathématiques, physiques et chimies. Régulièrement humilié par les professeurs, je me souviens avec quelle désinvolture mécanique ceux-ci démontraient que x égale 0 ou 1 ou 2. X n'égalait jamais, si j'ai bonne mémoire, un chiffre supérieur à 2, à plus forte raison un nombre comme 27.192. Mystères de la mathématique! On commence par prouver que $x = 0$ puis, lancé, on désintègre l'atome.

Cet exercice terrorise la moitié du globe, énerve l'autre moitié et couvre les écrans de cinématographe de majestueux champignons de fumée. Pour moi, dans cette dernière phrase, je ne vois qu'un regrettable triple génitif. Flaubert abhorrait les révolutionnaires et le double génitif. Je m'excuse et reviens à mon mouton : au cancer.

Le cancer est une horrible maladie. Comme André Gide ou Victor Hugo, n'importe qui devrait mourir très vieux, couvert de gloire et le dernier râle ne serait qu'un timide soupir comme en poussent les chiens en dormant. A ce propos, les bêtes meurent dignement. Elles s'éteignent. A cause des poils ou des plumes on ne voit pas leurs joues se creuser; comme elles ignorent le rire, on ne voit pas leurs chicots; comme elles ne pensent ni ne parlent, on ne s'aperçoit pas de leur gâtisme. Elles vieillissent sans décrépitude, comme des montagnes. Les hommes ressembleraient plutôt à des fleurs. Ils se fanent, pétales et cheveux tombent. Ils finissent par puer dans leur vie comme le joyeux bouquet dans son eau croupie. J'aime les parfums. Les fleurs, ici, ne sont pas mortes pour rien. Comme la musique, les fleurs m'emplissent l'âme de lyrisme, sombre jeu des

vivants avec l'idée de leur mort et soupe populaire de l'infini. Hélas! je n'aime que les parfums à vingt sous; hélas! mon cœur ne s'amollit qu'aux chansonnettes. Je compte sur ce goût de la vulgarité pour m'ôter la peur ou l'amour de la mort. Grâce au jugement sévère que je porte sur les origines de mes épanchements lyriques, je me préserve de l'orgueil. Les hommes, en effet, très fiers de mourir, se croient malins d'avoir découvert que leur mort intelligente s'accordait remarquablement à l'indifférence du monde. Très fiers mais *in petto* vexés tout de même d'y passer comme un chien, un arbre ou une fleur, ils se tirent de ce mauvais pas par la métaphysique, la religion ou la poésie. Récemment, grâce à $x = 0$, ils ont inventé le moyen de réduire leur planète en poudre. Du coup, ils ne se tiennent plus de peur, mais aussi — et toujours *in petto* — de joie et d'orgueil. Cette naïve attitude me plaît assez. J'ai contemplé avec curiosité dans un journal l'équation — du genre $x = \frac{t}{y_n}$ — avec laquelle quelques vieillards très bons se proposent de pulvériser le globe. Je n'ai pas pensé sans mélancolie aux métaphysiques, religions et poésies, mais, soudain, au seul souvenir de leurs débordements, j'ai admiré sans trembler la décence de la Mathématique. Enfin, ô $x = \frac{y}{t_n}$, est venu le temps des Dieux raisonnables. Adieu, écrouelles, les hommes se battent contre le cancer!

Le cancer est représenté sous la forme d'un crabe. En latin, d'ailleurs, je ne l'ignore pas, cancer signifie crabe. Il suffit d'un peu d'imagination : ils courent sur les plages de leur démarche torve; ils sont aveugles avec des yeux de diamant; l'enfant creuse le sable, soulève un rocher et les invente. A Paris, aux étals qui sentent bon la mer, on frémit devant des paniers grouillants de cancers. Des savants, perchés sur une patte, le bec dans le gilet, passent ainsi de longues heures de méditation devant les poissonneries. Ils attendent l'an 2000.

En l'an 2000, tout est résolu, révolu, inventé, apaisé. Américains et Russes se reposent des fatigues d'une grande guerre. Des moissons couvrent le Sahara. Les voyageurs du dimanche piquent niquent à Ceylan. Plus de main-d'œuvre, plus de travail : des machines; qui fabrique les machines? des machines. Partout des statues de Jean-Jacques Rousseau et de Proudhon. J'ai 75 ans. Des sérums m'ont conservé l'œil clair et la jambe légère.

Certes, mais si le cancer n'est pas vaincu, ce paradis restera un enfer. Ce qui, aujourd'hui, garde l'homme de la folie, c'est la multiplicité de ses terreurs. Je m'explique :

Supposons que les savants nous avertissent solennellement : un astéroïde va, à jamais, estoquer la terre ou le ciel va tomber ou le feu central va, par humeur, soulever le couvercle sur lequel nous jouons. Dans vingt-quatre heures.

Je parie, à l'annonce de cette nouvelle, pour une immense et folle panique de l'humanité. Suicides en masse, viols, incendies, ripailles, meurtres et pardons. Qu'on se souvienne de l'an mil. J'excepte de ces délires :

1° La police qui continuera de faire son devoir, savoir d'assommer;

2° Les prostituées qui, toujours sceptiques, profiteront de l'occasion pour dépouiller le client lubrique de peur;

3° Les existentialistes qui, comme chacun sait, ne croient en rien.

Nous n'en sommes pas encore là. La Terre tient bon. La phtysie, les accidents, les hémorragies, la guerre, la famine, le supplice de la baignoire, etc... permettent à nos paniques de se distraire jusqu'à s'évanouir.

Ha! mais en l'an 2000? Si reste, obstiné, invaincu, le cancer? Je prévois au petit bonheur le massacre de quelques savants déclarés coupables d'ignorance. Je prévois la haine gratuite du crabe, la rêverie sur le zodiaque, l'annonce de fausses victoires sur l'ennemi par une presse échevelée. Je prévois donc le retour triomphal des métaphysiques, religions et poésies avec leur inévitable cortège de salutaires terreurs.

2e Partie

Le cancer n'est pas poétique. La tuberculose le fut. Elle a, mal mystérieux, rongé les héroïnes d'un grand nombre de romans à partir, disons de la Révolution Française. Déjà, au XVIIIe siècle, la vogue qu'allait connaître cette maladie s'annonce dans quelques œuvres dont s'honore le génie de notre pays. Après 1789, la tuberculose fut utilisée par les romanciers comme moyen systématique de suppression de l'héroïne. (J'exagère afin d'assurer la stabilité de mon propos). De fait, elle devint la maladie littéraire de la bourgeoisie romantique et montante. Comme toutes les classes au

pouvoir, la bourgeoisie n'hésitait pas — elle n'hésite toujours pas — à aller chercher ses thèmes poétiques auprès du populaire. Des gosses de dix ans travaillaient dans des mines, brûlés d'une phtysie qui faisait languir les Dames. Passons. J'allais parler de Jean Anouilh et de son amour de la pure pauvresse et du père ivrogne, j'allais parler des inévitables gosses jetés sur les écrans par le néo-réalisme italien.

Aujourd'hui, avec la streptomycine et la neige ou la mer, la tuberculose a perdu beaucoup de ses prestiges. Écrire d'une dame qu'elle est phtysique et voilà le lecteur qui aussitôt pense timbre antituberculeux, radio, sana, suralimentation, etc... La tuberculose n'est plus cette fatalité divine, ce mal sacré qui aidait les amantes déçues à s'envoler vers un monde meilleur. Elle a cessé sa carrière masquée de « mal mystérieux ». Qualifiée d'osseuse, de pulmonaire, d'intestinale, elle est franchement répugnante.

A vrai dire, je reconnais l'habileté des romanciers du siècle dernier. La tuberculose, à condition de ne pas l'appeler par son nom, est une maladie romanesque. Elle avive le teint ou couvre le visage d'une intéressante pâleur; elle anime le regard, elle ôte au corps nombre de kilogs de chair vulgaire. D'une certaine manière, ses effets peuvent se confondre avec ceux d'une passion immense et malheureuse. Encore un pas : il n'est plus que de confondre passion, maladie, cause, effet, pêle, mêle, fièvre du corps et de l'esprit, et nous dirons que l'héroïne se meurt d'amour. Nous éviterons de dire qu'elle crache et s'étouffe. Nous écrirons peut-être qu'elle est oppressée.

Si je médite sur la syphilis, j'écrirai que, malgré ses ravages, elle n'a jamais obtenu de lettres de noblesse. Pourtant, durant plus de trois siècles, le tréponème pâle a liquidé au moins 99 % des rois de la terre. Bel ouvrage. J'avoue une secrète joie à penser que marquis, généraux, courtisans, favorites, dauphins, abbés et poètes étaient atteints de ce « terrible mal ». Paralysés ou secoués de l'immonde tabès les hommes qui firent la France moururent de maladie honteuse. Cette ironie découragerait la plus patriotique des admirations. Aujourd'hui, d'imbéciles militaires, arrachés pour dix-huit mois à l'agriculture, chantent à tue-tête leur joie d'être pourris :

Et l'on s'en fout d'attraper la v....e
Et l'on s'en fout
Pourvu qu'on t..e un c..p.

Ils ne le sont pas. Jeunes vantards !...

Bref, la syphilis ne fut jamais une maladie distinguée. Honteuse par excellence elle eût discrédité héros et héroïnes. Imaginera-t-on un lecteur amoureux d'Héloïse, de Rastignac une lectrice, si l'auteur les frappe de syphilis ?

A la fin du XIXe siècle, dans le cadre du plan d'attendrissement du peuple (encore un triple génitif), nombre de romanciers agitèrent le père ivrogne et la mère syphilitique, bourreaux de l'innocente fillette qui finit par réaliser, plus tard, un riche mariage.

Je remarque que :

si la mère l'est, le père l'est aussi ;

si les parents le sont, l'innocente fillette est hérédo.

Le riche fiancé épouse donc une hérédo. C'est comique.

Je disais donc que le cancer n'est pas poétique.

. . . .

Nous continuerions volontiers cette méditation si l'écœurement ne paralysait notre poignet. Un coup de rasoir, un coup de peigne, deux éclairs propres à la pointe des souliers,

Allons, amis, allons danser
L'amour de la Beauté !

Jean CAU.

LA VIOLENCE EST-ELLE UN ARGUMENT LITTÉRAIRE?

Justin Saget a minutieusement décrit, dans un article de Combat, *la correction qui lui fut infligée par un groupe d'admirateurs d'André Breton, indignés qu'on pût le comparer à Gloria Swanson.*

Roy. — Ainsi, vous approuvez cette raclée?

Stéphane. — Je trouve que les coups de poing sont parfois une bonne chose, même en littérature.

Roy. — Ici, je suis du côté de Saget.

Stéphane. — Moi aussi, car je désapprouve l'expédition punitive. Mais supposez que Saget ait rencontré Breton dans une réunion littéraire, et que Breton lui ait flanqué une paire de gifles. N'auriez-vous pas applaudi?

Roy. — Je ne crois pas. Je n'arrive pas à voir ce que la paire de gifles aurait pu prouver, sinon que Saget avait touché juste, en comparant Breton à une star sur le retour.

Stéphane. — Peut-être, mais n'y a-t-il pas des cas où la gifle s'impose?

Roy. — Je ne l'admets en aucun cas. On peut toujours répondre à une injure littéraire par la littérature, et lorsque la réponse est cinglante, elle a une valeur plus grande que celle de la gifle. On se souvient d'un éreintement célèbre. On ne se souvient pas d'une claque, huit jours après qu'elle a été donnée.

Stéphane. — Votre argument repose sur le fait qu'on peut toujours répondre à un écrit par un autre écrit. Cela me paraît discutable. Supposez qu'un journal vous accuse d'avoir violé des Indochinoises, ou d'avoir incendié des paillotes, durant votre séjour en Extrême-Orient. Que pouvez-vous répondre?

Roy. — Je peux demander à l'auteur de citer ses témoins.

Stéphane. — Et s'il refuse? S'il vous répond par des injures?

ROY. — Les injures ont le mérite d'être vagues. Je ne peux empêcher personne de me traiter de cannibale ou de buveur de sang. Mais si l'accusation se précise, comment peut-elle se dérober aux demandes de précision de la défense?

STÉPHANE. — Écoutez-moi : imaginez un journal dont le tirage varie, pour atteindre son maximum, disons en mars, et son point mort en août. L'article paraît en mars, on accepte l'insertion de votre réponse dans les délais légaux de six mois, c'est-à-dire en août : la majorité des lecteurs croira de bonne foi que vous êtes un pillard et un assassin...

ROY. — Si le journal se dérobe, je puis répondre dans un autre journal. D'ailleurs, il s'agit de prouver qu'un coup de poing ou une gifle aurait eu plus d'effet que ma réponse.

STÉPHANE. — A coup sûr! Je vous garantis que le journaliste n'aurait pas recommencé. Si ce pauvre Salengro avait corrigé d'importance l'instigateur de la campagne de *Gringoire*, elle aurait cessé aussitôt.

ROY. — Qu'en savez-vous? Je vois fort bien *Gringoire* titrer : « On cherche à nous fermer la bouche à coups de poing, nous poursuivrons nos révélations». » Le tirage aurait augmenté. Et le courage de *Gringoire* était acquis pour les imbéciles, c'est-à-dire pour la majorité de ses lecteurs.

STÉPHANE. — Charles Maurras a écrit, dans l'*Action Française* du 5 mai 1939 : « Un de nos correspondants m'affirme qu'Antony Eden a épousé la fille de Maxime Litvinof, s'alliant ainsi à la plus grande famille juive et bolchévique du monde. *Je ne sais pas si cette information est exacte. Elle n'en prouve pas moins que...* » Que voulez-vous répondre à une telle phrase?

ROY. — Ce que vous lui répondez. La citer *in extenso*. Elle est magnifique.

STÉPHANE. — Sans doute, mais croyez-moi, la gifle s'impose parfois. Devant l'un de mes adversaires, je regrette de m'en être privé. Il est vrai qu'il mesurait 1 m. 90.

ROY. — Vous voyez! Trouvez-vous que ce soit juste de faire dépendre la sanction d'une question de poids ou de taille?

STÉPHANE. — Non, mais dans ce cas, il reste le duel.

ROY. — Je trouve le duel ridicule.

STÉPHANE. — Il appartient aux duellistes qu'il ne le soit pas, en entraînant la mort de l'un, ou celle des deux.

ROY. — Connaissez-vous beaucoup de duels de ce genre? En Russie, autrefois, je crois...

STÉPHANE. — Oui, il y a eu Pouchkine.

ROY. — Je déplore qu'il n'ait pas refusé le duel qui l'a tué, quitte à passer pour un lâche.

STÉPHANE. — Dans le duel, vous jouez votre vie à pile ou face, ce qui n'est pas sans séduction.

ROY. — Certes, mais c'est alors la séduction de l'aventure. Il est irritant de penser que si, en matière littéraire, la coutume du duel était admise, on pourrait faire disparaître tous les écrivains de gauche de chez nous, en les incitant à se battre avec un ou deux fins tireurs R.P.F., par exemple. Ce massacre prouverait-il quelque chose?

STÉPHANE. — Revenons-en à la gifle. Je vous assure qu'elle est salutaire, à condition de n'être pas galvaudée. Ainsi, sur la question juive...

ROY. — Vous avez touché le point sensible. Si j'étais juif, et si j'avais connu Dachau ou Buchenwald, je n'aurais pas supporté d'entendre un chansonnier définir ainsi le camp de concentration : « Ce n'étaient pas des crématoires, c'étaient des couveuses artificielles. » Celui-là, je l'aurais giflé, ou du moins j'aurais essayé.

STÉPHANE. — Vous voyez, nous y arrivons!

ROY. — Oui, je vous l'accorde, mais ce sont des cas exceptionnels.

STÉPHANE. — Je vous l'ai bien dit, il ne faut pas galvauder cette sanction.

LITTÉRATURE OU CINÉMA?

« Donnez-nous aujourd'hui notre rêve quotidien! »

Ainsi se terminait *La nuit fantastique*, film de Marcel L'Herbier où le cinéma s'essayait sur l'hypothèse cartésienne du rêve généralisé. Si nous reprenions chaque nuit le fil de notre rêve précédent, comment pourrions-nous choisir entre le rêve et la réalité? Pour plus de vraisemblance le héros de cette aventure était un professeur de philosophie qui ne dormait pratiquement pas, puisque, pour payer ses études il déchargeait des camions, la nuit, aux halles. Le point de départ de l'histoire avait au moins le mérite de l'originalité. Notre professeur s'assoupit, entre deux cageots de légumes. Une belle dame passe, et le heurte du pied. Il se lève, il la suit dans un restaurant bizarre où soupe un joyeux enterrement; après des aventures invraisemblables, la belle l'embrasse. Naturellement, il se réveille entre ses cageots. Mais ses camarades se moquent de lui, car il a réellement des traces de rouge sur la joue. Par la suite, la belle dame repassera dans tous les rêves du héros, qui va préférer son rêve à la réalité.

Le point de départ de *Juliette ou la clé des songes* traite le même thème de l'évasion par le rêve. Mais il s'agit d'un rêve docile, assagi, qui ne joue pas à cache-cache avec la réalité. Marcel L'Herbier était visiblement tenté par l'arsenal de truquages dont dispose le cinéma pour traduire l'incohérence de nos songes, il usait largement des surimpressions, du ralenti, du flou, des visions doublées ou triplées, auxquelles peut correspondre un son double ou triple.

Nous ne comprenons pas ce qui a pu séduire Marcel Carné dans le choix de son sujet. Il s'interdit le moindre recours à un langage cinématographique. Il n'ose jamais transformer la pièce qu'il adapte, et qui est loin de mériter ce respect qu'on réserve en général aux chefs-d'œuvre. Le dramaturge était excusable de nous présenter un prisonnier dans sa cellule, qui s'endort tandis que son compagnon bougonne :

« Tu as de la veine de pouvoir rêver. Rêver, c'est s'évader. »

Après quoi, il suffit de nous changer le décor, et le spectateur le plus stupide a compris que nous sommes dans le rêve du dormeur. Au cinéma, un tel début est d'une platitude parfaite. Le rêve d'évasion se présente sur commande. Comme prévu, les portes de la prison s'ouvrent, c'est tout juste si l'on a pas écrit dessus : « Ici le rêve », et Gérard Philippe est le seul à se montrer surpris de l'événement. La porte qui s'ouvre sur le soleil du rêve, ce lieu commun paraît ravir Carné. Il y reviendra à la fin. Cette

fois nous lisons sur la porte : « Danger de Mort ». Mais il nous faut d'abord, hélas! avaler le milieu du film. Guidés par le sourire désabusé de Gérard Philippe, nous arrivons dans un village où chacun des habitants a oublié son passé. Il y a le tambour de ville qui oublie ses annonces. Juliette qui oublie ses amants. Le facteur distribue des lettres vieilles de trois ans, le devin lit le passé. Il y a le marchand de souvenirs. L'un des personnages pousse la complaisance jusqu'à nous dire : « Vous ne comprenez pas que vous êtes dans le village de l'oubli? » Puis nous rejoignons le conte de fées, par l'intermédiaire de Barbe-Bleue. Tout ce que nous pouvons dire de lui, c'est qu'il a un très beau château. Les acteurs semblent éviter soigneusement de jouer, et le tout se termine, comme prévu, par un suicide de rêve.

Un tel échec mériterait le silence, si ce n'était celui d'un de nos meilleurs techniciens, et peut-être, à travers lui, d'une partie du cinéma français.

La poésie peut-elle exister au cinéma? Cocteau à réussi à nous y faire croire, beaucoup plus avec *Le sang d'un poète* qu'avec *Orphée*. Or, la poésie, au cinéma, c'est le rêve — ou le vaudeville. Si la tentative de Cocteau paraît artificielle il ne reste plus que René Clair. René Clair se réfugie désespérément dans un passé où le cinéma ne parle pas, où le silence est d'or. On retourne au ciné-club, admirer *Le Million* ou *Sous les toits de Paris*, on hésite devant *Dix petits nègres* ou *Ma femme est une sorcière*, car l'habileté de René Clair y perd beaucoup de sa chaleur humaine.

La poésie, en effet, réclame une communion, non un esthétisme. On admire la technique au moment où l'œuvre a cessé d'exister, et les petites chapelles, au cinéma, ne peuvent plus vivre, car c'est le grand public qui paie, et le cinéma coûte cher.

Faut-il s'en indigner, prétendre que seul le petit nombre cher à Stendhal gardera le culte du véritable cinéma? Je ne le crois pas. La poésie de Carné, dans *Juliette ou la clé des Songes*, sonne creux, car elle n'est en rien rattachée à notre époque, et les prisonniers abstraits qui se meuvent dans ce rêve ne nous touchent pas. Le grand public boude le film. Carné pourrait nous répondre qu'il ne boudait pas *Les Visiteurs du soir*, qui n'était en rien un film rattaché à la France de l'occupation. Seulement, à cette époque, le cinéma était une drogue. Le mérite le plus évident de celle qu'on nous propose maintenant est d'être un soporifique.

La critique n'a pas osé, en général, mettre en doute la maîtrise de la technique dans ce film. Soit. Mais la technique existe-t-elle au cinéma?

On pourrait en douter en voyant *Christ Interdit*. Car si Malaparte s'entoure de bons techniciens, il n'a lui-même aucune notion de la technique cinématographique. Et si son film est grandiloquent, l'image, à défaut du son, a presque toujours une efficacité saisissante. Le cinéma, au fond, préfère les monstres aux techniciens. Stroheim en était un, avec *Rapaces*, et l'Abel Gance de *Napoléon*, et plus récemment Orson Welles. On s'avise qu'il vient du théâtre avec *Macbeth*, on n'y pensait pas en admirant *Citizen Kane*.

Malaparte ressemble à Orson Welles, du moins par ses défauts. Il est difficile d'oublier *Kaputt*, qui est pourtant un monument de mauvais goût, peut-être même de lâcheté. Il est difficile d'oublier ce *Christ Interdit*

dont l'intrigue est d'une boursouflure insupportable, presque comique par endroits. Malaparte est romain beaucoup plus qu'italien, et c'est un Romain à la Tite-Live, tout en paroles. Les discours patriotiques et les trompettes guerrières lui sont indispensables. Malheureusement pour lui, ce ne sont pas des combats victorieux qu'il doit nous décrire, mais les conséquences d'une défaite. La défaite exige le silence, ou le tact, deux choses que Malaparte ignore. Dans *La peau*, il nous dépeint la débacle italienne, et les goumiers français achetant des enfants sur les marchés napolitains, tout comme il nous racontait le sac de la Pologne ou l'assassinat des gosses juifs par les sentinelles allemandes. Que le sang qui coule soit celui d'un vaincu ou d'un vainqueur, le principal est qu'il coule. Cet amour du pittoresque jusque dans le désastre, tout cela rend insupportables les dialogues de *Christ Interdit.* Les prisonniers rentrent de Russie et exaltent leur combat avec une parfaite impudeur. Lorsqu'ils découvrent des tombes américaines, françaises, anglaises ou polonaises sur les collines qui entourent leur village, ils constatent avec tranquillité que bien des soldats de nationalités différentes sont tombés pour libérer l'Italie; et ils s'en félicitent. Dès qu'une jeune fille ouvre la bouche, c'est pour nous raconter qu'elle a été violée par les Allemands; dès qu'un jeune homme parle, c'est pour nous décrire son maquis. Mais lorsque tous se taisent, les images retrouvent le ton juste et la sincérité. C'est le village qui dort, espionné par cet homme qui cherche le dénonciateur de son frère; ou ces grands murs baignés de lumière qui écrasent les personnages.

Enfin l'emphase trouve sa justification dans la peinture de cette étrange procession de masques où la croix est mise aux enchères, sur le parvis de l'église. Et nous comprenons combien le christianisme italien diffère du nôtre, et comme ces processions qui scandaliseraient nos croyants répondent à un besoin théâtral chez ce peuple qui aime tant la mise en scène et où la misère n'exclut pas la splendeur. Ainsi Malaparte rejoint-il les meilleures réussites du cinéma italien lorsqu'il reste attaché à une réalité collective. Mais il ne nous convainc pas lorsqu'il s'en éloigne pour nous raconter l'histoire de cet innocent qui se sacrifie pour racheter le coupable. La scène du meurtre reste sordide et artificielle, malgré le très beau passage où le meurtrier se trouve seul en face du cadavre, dans le jour qui point.

Nous en arrivons à croire que, si le cinéma exige des personnalités exceptionnelles, il n'atteint la perfection que lorsqu'il rejoint un grand sentiment collectif. On a trop peu remarqué que les réussites du cinéma russe après l'autre guerre et du cinéma italien après celle-ci sont inspirées, non pas par un esthétisme du petit nombre, mais par un art presque anonyme qui semble naître dans la rue et être l'apanage des foules. L'échec du dernier film de Carné vient de son divorce avec les sources simples d'inspiration, et de sa prétention d'atteindre à une poésie somme toute assez pauvre. La réussite partielle de Malaparte se trouve toujours là où il se dépouille de son orgueil d'écrivain et de sa prétention artistique, pour rejoindre la vie de tous les jours et la misère de ses compatriotes.

Jean-Henri Roy.

COMPTE RENDU VÉRIDIQUE D'UNE RENCONTRE AVEC UN AMBASSADEUR DE FRANCE

L'AMBASSADEUR. — C'est vous le neutraliste! Je dois être très bête, mais je n'ai jamais compris ce qu'était le neutralisme.

MOI. — Le contraire du bellicisme.

L'AMBASSADEUR. — Il n'y a que les Russes qui veulent la guerre. Si je pouvais vous révéler leur dispositif...

MOI. — Le discours Malik semble au contraire prouver que les Russes veulent la paix.

L'AMBASSADEUR. — Maintenant oui, parce que l'équilibre des forces Est-Ouest est presque établi.

MOI. — Il ne l'était pas jusqu'à présent?

L'AMBASSADEUR. — Ah! non! Si j'avais pu vous révéler le dispositif des forces russes!

MOI. — Alors les Russes sont vraiment bien gentils de n'avoir pas attaqué.

L'AMBASSADEUR. — C'est la peur de la bombe atomique qui les a retenus.

MOI. — Donc, maintenant, il y a équilibre des forces classiques, avec en plus, au bénéfice de l'Ouest, la possession d'un stock de bombes atomiques.

L'AMBASSADEUR. — J'ai vu Truman, Acheson, Eisenhower. Ils ne veulent pas la guerre.

MOI. — Je n'en doute pas. Mais ils ne seraient pas logiques s'ils ne voulaient pas *libérer* les démocraties populaires.

L'AMBASSADEUR. — Et puis je ne comprends pas l'importance que vous semblez accorder à la nouvelle attitude soviétique. Les Russes veulent seulement diviser les Occidentaux en profitant des réticences que provoque, en France et en Angleterre, l'effort de réarmement. Or, si cet effort s'interrompt, la guerre est fatale.

MOI. — Et cette bombe atomique qui retint les Russes jusqu'ici?

Roger STÉPHANE.

Livres

UN ROMANCIER DES « ANNÉES VINGT »

La gloire littéraire est capricieuse, surtout aux États-Unis. Voici maintenant F. Scott Fitzgerald, Th. Wolfe mieux que célèbres, lus, commentés, imités. Ils étaient morts oubliés. Dans leurs œuvres les U.S.A. découvrent ce dont ils manquent le plus : un passé. Plutôt, à l'aide de ces œuvres, ils s'inventent un passé, comme ils le firent dans les romans de F. Cooper ou dans celui de M. Mitchell. A la conquête de l'Ouest, à la guerre de Sécession, ils ajoutent les « Années vingt », années du grand brassage américain, de la conquête de l'Est par de jeunes adole cents venus du Middle West, de la conquéte de l'Europe et de ses palaces par les millionnaires américains, les films et les stars d'Hollywood. La glorieuse époque de la prohibition, du président Harding, de Rudolf Valentino, du pacte Briand-Kellog... Mais dans ce regard, passionné, parfois attendri qu'ils jettent sur ce passé, il y a sans doute plus que cet engouement subit dont Paris, dernièrement, fut pris pour 1900. Ce qui le suscite est certes leur besoin de se créer une légende, mais le mot même de légende le sous-entend, cette légende est condamnée à demeurer légende. Par delà les réussites passagères des « années vingt », les Américains concluent à leur échec — et leurs héros ne sont pour eux que des vaincus, S'ils se retournent vers ces temps, c'est pour se retourner contre eux et le bénéfice qu'ils en retirent est double : de revivre, d'abord, les fastes de ces années, de participer à cette fête où pour la première fois de leur histoire les U.S.A. se conçurent comme une nation et comme une nation dans le monde, liée aux autres — de les juger ensuite, de s'en éloigner et de les écraser sous leur désastreuse conclusion. Somme toute d'en jouir comme d'un présent et d'un passé à la fois, comme d'un roman et d'un apologue.

Bornons-nous, cette fois — à la faveur de la sortie en France d'un roman de F. Scott Fitzgerald, *Tendre est la nuit* [1] et d'une vie romancée de cet écrivain, *Le désenchanté* [2] de Budd Schulberg — à examiner le « cas Fitzgerald » qui fut l'un des héros, et non le moindre, de ces années vingt et dont ni la gloire, ni le talent ne survécurent à la crise. Quitte à découvrir,

1. Stock, éditeur.
2. Robert Laffont, éditeur.

au delà du « type Fitzgerald » et de ce jeu de miroirs entre le passé et le présent auquel se complaisent quelques Américains aujourd'hui, la valeur propre de l'œuvre, qui n'est pas méprisable.

Budd Schulberg, scénariste en renom d'Hollywood, auteur de best-sellers, (dont *Qu'est-ce qui fait courir Sammy*, satire des mœurs hollywoodiennes, et *Knock-out*, de celles du monde de la boxe), a entrepris de raconter les derniers jours de la vie de F. Scott Fitzgerald, espérant ainsi nous faire assister aux dernières convulsions du monde des « années vingt » dans celui des « années trente ». Son Fitzgerald (qu'il nomme Manley Halliday) est le symbole de ces années vingt qu'il tente désespérément de prolonger dans ses souvenirs et par ses livres jusqu'aux heures de la chute de Barcelone et des pourparlers de Munich. Le texte d'Henry James que cite en exergue B. Schulberg, fait foi de son ambition : « Plus passionnant encore que l'homme — à tout le moins pour l'écrivain soucieux du drame — il y a le *type* (souligné par H. James) S.T. Colerigge; je n'avais donc simplement qu'à déceler le *type*, l'emprunter, le réincarner, lui assigner une place fraîche — principe dont la rigueur ne m'autorisait pas moins à me faire librement la main. » Faire du « cas Fitzgerald » un cas-type et de sa situation dans le monde une situation exemplaire : tel était le dessein de B. Schulberg. Grâce à une extrême habileté romanesque, il l'a pleinement réalisé. Son M. Halliday mène, depuis la déconfiture de l'année 30, une vie de reclus. Il a tout abdiqué de ses gloires passées, jusqu'à sa femme, l'étonnante Jere. Il se soigne — il essaie de se conserver à la vie, d'échapper à son diabète, fruit d'un alcoolisme précoce, sous la tutelle bienveillante d'Anna, une monteuse d'Hollywood. Un jour, la chance se présente de nouveau à lui. Un grand producteur, V. Milgrim, lui offre de « retaper » le scénario d'une comédie musicale : *On ne patine pas avec l'amour*. Deux mille dollars la semaine. Occasion de régler ses dettes, de rentrer en lice. Shep Stearns (le jeune Budd Schulberg), l'auteur de ce scénario alimentaire, est un homme des années trente comme M. Halliday le fut des années vingt. Un seul lien peut les unir : l'admiration que Shep a toujours eue pour les romans de M. Halliday. Au travail! Mais cela ne va pas tout seul. A longueur de scéances de travail, Halliday se raconte — Shep l'écoute. Puis c'est l'expédition vers l'Est, le retour sur le lieu des exploits d'Halliday. Chaperonnés par Milgrim, tous deux s'en vont à New York, puis à l'université de Webster, pour y assister à la fête d'hiver où est censée se dérouler l'action de leur scénario. M. Halliday se remet à boire. Bientôt il est saoul. Le voici en proie à son passé. Atterré, captivé par cet homme d'un autre âge, Shep le suit pas à pas, la pitié se mêlant à son admiration. Dans les interminables monologues de Halliday passé et présent interfèrent, se confondent, se brouillent, se détruisent dans un carnaval éperdu. Jusqu'à ce que Halliday, la gangrène aux pieds, agonise dans une clinique new-yorkaise devant Shep qui ne peut souhaiter à pareille aventure d'autre fin que la mort.

L'art de Schulberg consiste justement à jouer sur deux tableaux : passé et présent, et à choisir pour raconter, tantôt l'optique de M. Halliday, tantôt celle de Shep. Ainsi en contrepoint à la déchéance de Halliday, se développe le récit de ses triomphes; à son aveuglement d'aujourd'hui répond sa lucidité d'autrefois. *Le désenchanté* est un livre captivant. D'où

vient donc qu'il ne nous satisfasse pas entièrement? On songe, en le lisant, à cet autre roman où nous était dépeinte la déchéance d'un alcoolique : *Au-dessous du Volcan* de Malcolm Lowry, déchéance qui s'accomplissait, comme ici, dans un temps restreint, qui était celle d'un être voué à la mort, prisonnier d'un passé d'échecs, désireux de retrouver dans la fureur de l'alcool ou du mescal le goût et l'écat d'une liberté rêvée. Cependant la différence est flagrante. Nous participions à la déchéance du Consul; nous ne faisons que voir celle de Halliday. Dans *Au-dessous du volcan* passé et présent étaient si étroitement noués à l'un à l'autre qu'on ne pouvait les déchiffrer séparément. Ici, ils se succèdent, ils s'entrecroisent seulement, — mais bien sûr, à un rythme, de plus en plus rapide, bientôt étourdissant. Le langage du livre de Lowry participait lui-même à cette dégradation : jusqu'à ne plus être signifiant, à se constituer comme une matière verbale opaque, enfin à se dérober. Rien de tel dans *Le désenchanté.* Schulberg garde toute sa raison : il nous fait assister à l'agonie de Halliday, comme on aurait pu y assister au théâtre. Le personnage se rétrécit à mesure que le livre avance, pour devenir un pantin, vis-à-vis duquel on ne peut éprouver que la sympathie impuissante de Shep. Ainsi, dès le début, les jeux sont faits et Halliday, la proie de la fatalité, que ce soit celle de l'alcool ou celle de son impuissance congénitale.

Dans ce *Désenchanté* comme dans certains films récents d'Hollywood (je songe à *All about Eve* ou à *Sunset Boulevard*) nous sommes appelés à *juger*, à prendre position à l'encontre du passé, un passé figé une fois pour toutes, qui n'est plus qu'un spectacle. C'est à nous d'en tirer une morale.

Le roman de F. Scott Fitzgerald est, lui, tout autre. Paru en 1934, vilipendé par la critique, il fut longtemps considéré comme l'un de échecs de Fitzgerald. Il est certes infiniment moins bien construit que L *désenchanté.* Certains de ses épisodes se traînent en longueur, d'autres surprennent par leur brièveté : l'économie de cette œuvre apparaît singulière. Les critiques, alors, eurent tôt fait d'en conclure à la paresse de son auteur, à son impuissance à maîtriser la matière romanesque. Ce qui est faire preuve d'une remarquable étroitesse de jugement et, au fond, d'un refus d'examiner une œuvre dans sa singularité, de la considérer pour elle-même.

Tendre est la nuit nous conte, en termes à peine déguisés, les aventures de son auteur. Fitzgerald est devenu un jeune médecin psychiatre qui mène dans les hôtels de luxe de la côte méditerranéenne ou dans les palaces parisiens une vie d'oisif. Il a épousé l'une de ses malades, Nicole, fille d'un riche banquier américain. Le milieu dans lequel se déroule l'action est un peu celui de *Le Soleil se lève aussi*, mais son climat est tout autre. Les héros, mieux vaudrait dire le héros fitzgeraldien puisqu'il n'y en a guère qu'un — qu'il s'agisse de Gatsby ou de Dick Diver, le docteur de *Tendre est la nuit* — ne cèdent pas à l'attrait de l'action qui fascine ceux de Hemingway. Comme eux, ils cherchent un sens à leur vie, mais ce sens ils ne l'attendent que de la contemplation de leur action. *Tendre est la nuit* nous décrit capricieusement l'effritement d'un être, son renoncement successif, qui ne semble pas voulu mais plutôt subi, à l'amour, à l'argent, à toute aventure. Dick abandonnera Nicole à un amour de passage, comme il a abandonné sa clinique et ses travaux. Enfin, il abandonnera l'Europe

pour aller s'établir dans une petite ville des U.S.A., puis dans une autre, plus petite encore, et une troisième, comme praticien de médecine générale. A l'inverse du roman de Schulberg, ce n'est pas l'inexorable processus d'une fatalité s'acharnant contre un être, qui nous y est décrit, mais celui d'abandons successifs dont il est impossible de dire s'ils sont le fait de cette fatalité ou de la liberté des héros.

Aussi ce livre vaut-il moins par les descriptions que nous donne Fitzgerald des milieux américains et cosmopolites de ces années vingt, ou par la façon qu'il a de nous présenter ses personnages, que par celle dont il nous fait participer à leur vie, — tantôt du dehors, tantôt de l'intérieur, en peintre de mœurs et en psychologue à la fois. L'atmosphère est d'une extrême tendresse : celle, vraiment, du désenchantement. Le temps romanesque de Fitzgerald est fluide au possible. Passé et présent s'entremêlent, se confondent dans un temps qui est celui de la réflexion ou de la rêverie de l'auteur. Il s'agit d'un livre de souvenirs, et des seuls vrais : de souvenirs imaginaires. Fitzgerald a rêvé ses livres, sa vie peut-être. Et ce n'est pas un hasard si en le lisant l'on songe à Stendhal, au Stendhal de *La Chartreuse de Parme* dont on retrouve, à la fin de *Tendre est la nuit*, la désinvolture, qui est faite d'une grande tendresse déçue. A l'opposé d'un roman parfait, comme ce *Désenchanté*, Fitzgerald nous propose un roman incomplet, presque invertébré mais qui me semble infiniment plus riche tant pour le lecteur que pour le critique. Par delà la peinture d'une époque, il nous montre des êtres en proie à la vie, toujours en avance ou en retard d'un temps, des êtres qui se font ou se défont, et auxquels il ne sait pas refuser sa sympathie. L'auteur n'est pas un juge. Il ne peut que s'efforcer de comprendre, et comprendre, c'est déjà participer. Alors — tous les risques sont pour lui.

B. DORT.



La Chine ébranle le monde, par *Jack Belden* (Gallimard, édit.).

Quatre ans d'efforts militaires, diplomatiques et financiers, l'envoi d'armes, de troupes, de conseillers, d'un secrétaire d'État, quelques centaines de millions de dollars et tout le fracas d'une littérature de « spécialistes » et d'« experts », ont eu en Chine pour résultat un désastre auquel l'Amérique ne paraît pas encore croire. Quatre ans de voyages d'un seul journaliste, résumés en un seul volume, révélent non seulement la profondeur du cataclysme, mais qu'il était inévitable. Et l'intérêt passionnant du livre ne tient peut-être pas tellement aux dimensions de son sujet, à l'ampleur d'une révolution secouant tout ensemble un continent et deux millénaires, qu'à l'espèce d'effroi qu'on éprouve à constater que ce cataclysme se déroule devant l'Occident sans que celui-ci en veuille rien voir, rien savoir, rien comprendre.

La tâche, pourtant, n'est pas surhumaine. Jack Belden, que n'aidait point son passeport américain, n'eut guère à y faire preuve que de bonne volonté et de bonne foi. Si son témoignage, aujourd'hui, nous apparaît unique, faut-il croire que ces qualités soient devenues si rares? Elles suffirent en tout cas, de 1946 à 1949, à lui ouvrir les routes des provinces du Nord — où était née, se fortifiait et allait triompher la révolte paysanne — et le cœur des gens qui s'y battaient. Sans autre secours qu'une certaine connaissance du chinois, quelques guides interprètes et parfois une carriole traînée par un mulet, il a pu parcourir une partie de la Chine, recueillir les propos des chefs, des cadres, mais surtout des humbles acteurs de la révolution communiste, comprendre en les partageant leur vie, leur lutte et leur espoir — et comparer à ce qu'il trouvait et éprouvait de l'autre côté. De ce périple, il a rapporté, presque toujours prise sur le vif, une foisonnante moisson de documents.

Pour la première fois, grâce à eux, on apprend comment put survivre aux coups successifs, voire conjugués, des Japonais et du Kuomintang, une armée de guérillas née d'abord d'un sursaut de résistance populaire à l'envahisseur, mais qui dut reconnaître que l'ennemi n'était pas seulement l'étranger. Comment ces guérillas enterrées derrière les lignes durent être encadrées de soldats de métier, les vétérans de la « 8e armée de route », qu'une décision sans exemple d'un général sans traditions, brisant délibérément ses seules forces constituées, éparpilla dans les campagnes à la merci de leur initiative, de leur endurance et de leur foi. Comment, sur les mailles mêmes de ce réseau militaire, et intimement uni à lui, s'organisèrent des gouvernements au personnel, aux ressources, aux moyens dérisoires, mais où le simple bon sens, constamment vivifié par le contact avec les masses, se substitua efficacement à l'expérience formaliste. Comment les rouages de fortune d'une économie squelettique — impôts infimes, billets sans gage, banques enfouies au clair de lune — fonctionnèrent finalement de façon plus satisfaisante que l'avide bureaucratie qui avait écrasé le pays. Comment les paysans, au spectacle incroyable de cette possible liberté, en vinrent non sans terreur et sans multiples hésitations, excès d'audace, retours de fortune qui bouleversèrent à jamais les structures sociales, à rejeter le joug des seigneurs et à s'affranchir d'un féodalisme qui, pour ne plus se fonder que sur les traditions, n'en était que mieux enraciné. Comment cette libération s'accompagna — quand elle n'en était pas issue — d'une émancipation des femmes, ces esclaves d'esclaves, et de l'immense effort d'instruction et d'éducation d'une plèbe illettrée, inconsciente, inorganisée, dont les premiers balbutiements revêtent dans leur naïveté une significative grandeur. Comment enfin ce mouvement, fort seulement de sa volonté et d'une mystique assez confuse, mais canalisé par des chefs aux vues claires et pratiques, sut mettre en échec, refouler et finalement anéantir, à la stupéfaction d'observateurs aveugles, un adversaire dix fois supérieur, mais coupé du peuple et sans âme. Le tableau de l'effondrement de la dictature Kuomintang, sur quoi se termine le récit, prend devant un tel fond un relief apocalyptique, qui ne le cède en rien aux images de l'agonie du Troisième Reich — encore lui manque-t-il la fulgurance des mythes nazis, car cette tyrannie où se mêlaient les intérêts contradictoires d'une chauvine réaction et de l'impérialisme étranger ne

pouvait point avoir d'idéal, et nulle flamme, fût-elle de soufre, n'en éclaira la pourriture.

Plus encore, cependant, que l'ordonnance de la fresque, c'est la manière dont elle est traitée qui lui confère tout son prix. Influence du métier ou du pays lui-même, son auteur nourrit une horreur toute chinoise pour l'abstraction. Mises à part les quelques pages où il se penche, pour conclure en termes d'ailleurs fort mesurés, sur l'avenir du nouveau régime, aucun jugement dans son vaste livre qui ne naisse d'une observation personnelle et concrète, ou recueillie d'un témoin direct. Il s'efface derrière les faits, ce sont les hommes qui parlent pour lui et qui agissent devant nos yeux. A l'intérêt du sujet lui-même — les rares ouvrages qui en traitent ou l'effleurent ne l'ayant fait jusqu'ici que sous une forme académique — s'ajoute donc ce souffle de vie qui non seulement l'aère et l'anime, mais sans lequel on ne saurait véritablement le comprendre. Une anecdote, une confession, le récit d'un *Meurtre en mission*, l'histoire de ce *Village-aux-murs-de-pierre* que font trembler les péripéties d'une laborieuse métamorphose, ou de cette Chinoise qui découvre la vie hors de sa maison, le portrait cruellement fouillé du *généralissime* — un écureuil dans une cage dont l'histoire tourne la manivelle — et de la « madamissime », ce ne sont point là morceaux de bravoure, dont le brio ferait du reste honneur aux qualités de l'écrivain, mais des témoignages qui pénètrent au cœur de la réalité et dont chaque détail est plus riche de signification profonde que ne le serait une étude en forme. Sans doute ne s'agit-il là que d'un excellent reportage. Mais une telle excellence est précisément rare. Et la Chine nouvelle, que l'on sache, n'en avait pas encore suscité de semblable.

De ce livre qui, malgré son extrême diversité, est profondément un, deux certitudes au moins se dégagent. D'abord que le triomphe du communisme en Chine est dû, par-dessus tout, à l'écroulement total et définitif d'un régime qui perpétuait en les aggravant les pires tares d'un féodalisme séculaire corrompu. En second lieu que ce triomphe est le fait des Chinois eux-mêmes, et bien moins des théoriciens, des chefs politiques, que du peuple. A maintes reprises il apparaît que non seulement l'U.R.S.S. n'a point aidé la révolution, mais que souvent elle n'y a pas cru et en a compromis le progrès par ses tractations avec Chiang; aussi bien le grief brandi par celui-ci, avec le succès que l'on sait, d'une intervention soviétique dans les affaires de Chine, se révèle-t-il comme une gigantesque et néfaste imposture. Bien plus, les communistes chinois eux-mêmes n'ont pas toujours pleinement apprécié les perspectives qui s'ouvraient à eux, le mouvement a souvent dépassé leurs propres calculs et ils durent à plus d'une reprise en réfréner durement le rythme.

C'est seulement à la lumière de ces constatations qu'on mesure rétrospectivement la gravité de l'erreur commise par les puissances occidentales dans le jugement qu'elles portaient, et continuent encore de porter, sur le caractère du mouvement. Pire qu'une erreur, une ignorance. Une citation de Clausewitz, soulignant l'inadéquation des moyens employés par les gouvernements européens pour tenter de contenir les effets foudroyants de la Révolution française, pourrait servir d'épigraphe au livre. En appliquant à un phénomène entièrement nouveau les méthodes traditionnelles d'un impérialisme périmé, la politique américaine ne pouvait

en Chine que se condamner à la faillite qui fut la sienne. Non seulement elle s'est avérée parfaitement impuissante, mais elle a, par ses tentatives futiles d'intervention, gravé au cœur de la Chine nouvelle une haine pour l'Amérique dont les effets ne sont pas près de cesser de peser sur l'avenir de l'Extrême-Orient.

Cette politique s'explique-t-elle seulement par une mauvaise information? Peut-être Belden est-il trop sévère dans sa condamnation du personnel diplomatique des États-Unis en Asie. Quiconque a fréquenté — à Chung-King, Nankin ou Shanghai — les fonctionnaires du State Department, a pu se convaincre qu'ils ne nourrissaient guère d'illusions sur les chances du Kuomintang. Il eût fallu vraiment être aveugle pour ne pas voir ce qui crevait les yeux. Mais de même que les simples « choses vues » de Belden ne trouvaient plus en Amérique de revue qui les publiât, les avis de ces informateurs ne devaient pas peser bien lourd dans les conseils d'un gouvernement obnubilé par la propagande des trop habiles agents de Chiang. Il n'est pire sourd, d'ailleurs... Les résultats sont éloquents. Et il est sans doute fort vain d'épiloguer sur le passé. Mais le drame est que cette politique demeure aussi longtemps imperméable à l'expérience. Le communisme, désormais, s'est solidement implanté en Chine. Il est probable cependant qu'il se heurte aujourd'hui, dans son triomphe même, à des difficultés peut-être sensiblement plus graves que celles qu'il eut à surmonter dans sa période militante. La conclusion du présent ouvrage le laisse très justement entendre; mais il est évident que, vieille aujourd'hui de deux ans, elle est largement dépassée.

Paul Chambon.



Benito Cereno et autres contes de la Veranda, par *Herman Melville,* traduit par *Pierre Leyris* (Gallimard éd.).

Parmi une série de nouvelles assez diverses, toutes étranges, ce volume contient le récit peut-être le plus parfait d'Herman Melville.

Le sujet en est le même que celui du *Tamango* de Mérimée : triomphe puis débâcle d'une mutinerie d'esclaves noirs à bord d'un bateau-négrier. Dans l'un et l'autre récit, l'auteur joue sur les oppositions entre le capitaine blanc, victime, et le Noir révolté. Ici cessent les ressemblances, car il n'existe pas dans l'art de la nouvelle deux formes de présentation plus dissemblables.

Le récit de Mérimée est une sorte de drame politique et un combat de fauves. Chacun, sans égard, est remis à sa place. Tamango, tyran guerrier, qui vend au Blanc ses esclaves de guerre, hommes de sa race, est une assez noble canaille. Le capitaine Ledoux est une crapule impitoyable et avisée. Tamango est un féodal arriéré, Ledoux un commerçant moderne. Tamango, qui s'est cru l'égal du capitaine Blanc, apprend à ses dépens ce qu'est l'oppression raciale : il est embarqué comme les autres. La haine,

la ruse, le courage du désespoir assurent le triomphe de sa révolte, mais les vainqueurs, après avoir massacré l'équipage, se découvrent incapables de diriger le brick et périssent de famine. L'histoire est contée tambour battant, par bonds successifs, sans aucun effet de couleur, avec une indifférence attentive et une ironie comme passée au papier de verre. L'extrême violence y est étroitement nécessitée, mais pure, et dépourvue de véritable horreur.

Le récit de Melville, au contraire, déroule une lente, lourde et louche sorcellerie. L'effet progressif en est obtenu par deux moyens principaux :

1° L'évocation poétique des lieux : une île perdue sur la côte sud du Chili, des brumes pâles, des eaux épaisses, la mer australe d'Arthur Gordon Pym. S'avance dans la baie un navire étrange et vermoulu, chargé d'algues, et qui « a revêtu une apparence laineuse », navire qui prend immédiatement place pour nous aux côtés du Vaisseau-fantôme, du bateau de l'*Ancient Mariner* de Coleridge, du Bateau-Ivre, et qui semble porter une malédiction biblique : « Il semblait que sa quille eût été construite, sa membrure ajustée et lui-même lancé dans la vallée des ossements desséchés d'Ezéchiel. »

2° Ce sombre effroi biblique est le fait du témoin, car il y a un témoin, Amasa Delano, capitaine yankee d'un navire phoquier, le plus robuste, le plus innocent et le plus ordinaire des témoins, qui se porte au secours du navire espagnol. L'opposition entre cet honnête Américain du Nord et l'élégant capitaine espagnol vient se greffer sur l'opposition fondamentale entre Blancs et Noirs. C'est par la personne de Delano, c'est en lui que le lecteur va vivre toutes les étapes de l'aventure : un malaise grandissant, le sentiment d'un obscurcissement progressif des réalités quotidiennes, puis d'une descente en spirale dans le péril obscur.

Plus astucieux que Tamango, le mutin Babo a domestiqué l'équipage blanc et le jeune capitaine espagnol, au lieu de les massacrer. Tout se passe à bord pour Delano comme si le noble espagnol commandait encore et que Babo était son chien fidèle; et parce que tout, autour de lui, déroute l'Américain, c'est l'Espagnol qui apparaît comme un malade demi-fou ou un scélérat. La culpabilité est transférée sur la victime. Chaque geste, chaque parole, chaque regard ont des dessous, mais ces dessous sont impénétrables, jusqu'au moment où l'Espagnol asservi se libère par un acte d'audace et de désespoir.

Le drame s'étend sur une journée, et la journée n'en finit plus, par la puissance de ce style chargé d'une force brute et élémentaire, et pourtant doucement mûri. Une truffe cuite sous la cendre. Telle cette phrase sur le châtiment de Babo (qui a lieu après que le jeune capitaine s'est retiré dans un couvent) :

« Pendant de longs jours, la tête, cette ruche de subtilité, fixée sur une perche dans la Plaza, soutint, indomptée, le regard des Blancs. »

Du même coup nous rejoignons ici le sens de toute l'aventure : la haine effroyable et légitime de l'homme noir, riche d'une terrible vitalité, contre l'oppresseur blanc, douloureux et délicat rejeton d'une race épuisée.

Colette AUDRY.



Bréviaire de la haine, par *Léon Poliakov* (Calmann-Lévy éd.).

Lorsqu'on tente d'ébranler l'antisémitisme par la pitié, et qu'on cite le chiffre effarant, vraisemblablement inférieur à la réalité, des six millions de Juifs exterminés par le nazisme, on se heurte à une incrédulité tranquille, voire narquoise : « Vraiment, il en reste pourtant un bon nombre! »; « C'est impossible, on n'escamote pas six millions de cadavres!»; ou : « Les statistiques mentent, comme d'habitude! »; ou encore : « Ces chiffres ont été établis par des Juifs, ils sont faux! » Le tout pourrait se résumer dans la boutade atroce : « Ces fours crématoires, c'étaient des couveuses artificielles. » Or, si l'antisémite est un passionnel, comme Sartre l'a montré, il appuie son raisonnement sur un point qui n'est pas sans fondement. Personne ne met sérieusement en doute l'importance des pertes russes ou allemandes pendant la guerre. On discute les chiffres, on ne nie pas l'hécatombe. Elle est ressentie comme un sacrifice, peut-être monstrueusement inutile du côté allemand, mais respectable en soi. Du côté allié, on se jette à la figure le nombre de ses morts, de nation à nation, pour revendiquer les droits qu'ils donnent de parler haut, dans la paix retrouvée. On ne songe pas que ce calcul ferait d'Israël la première nation du monde par le pourcentage des victimes. C'est précisément qu'Israël se voyait refuser ce titre de nation, du moins lors de sa persécution. L'antisémite sent bien qu'un sacrifice est facile à oublier ou à mépriser lorsqu'il ne peut pas être porté à l'actif d'une patrie.

Le livre de Poliakov, qui pourrait s'intituler *Les stations d'un calvaire*, a pour premier mérite de s'appuyer sur une documentation précise et abondante, difficilement réfutable, semble-t-il, puisqu'elle se fonde de façon presque exclusive sur des témoignages nazis rigoureusement recoupés.

Mais en dehors d'une énumération patiente, presque fastidieuse, des documents, ce livre s'efforce de trouver une explication psychologique aux conditions d'un tel massacre, comme à l'indifférence qui semble l'avoir favorisé. Il est curieux de comparer le cas des Juifs à celui des Aryens débiles, contagieux ou fous, pour lesquels Hitler avait envisagé l'euthanasie. Devant l'impopularité de ces mesures, il a dû reculer. Le Danemark, malgré ses possibilités dérisoires de résistance, a protégé ses Juifs mieux qu'aucun autre pays occupé, le roi lui-même déclarant qu'il serait le premier à porter l'étoile jaune, au cas où les Israélites seraient obligés de le faire. Autrement dit, malgré les moyens dont ils disposaient, et par crainte de s'aliéner définitivement l'opinion publique mondiale, les nazis ne pouvaient exterminer massivement les Juifs qu'avec le consentement tacite de la population. L'attitude de l'Allemagne a été à cet égard criminelle, mais celle de la Pologne, où l'anéantissement des Juifs a été à peu

près total, semble à peine moins répréhensible. Dvordjetski avait déjà signalé ce fait dans *Ghetto à l'Est*. En France, il est facile de montrer, preuves en main, que l'antisémitisme s'appuyait directement sur des appels au pillage ou à l'utilisation des biens et des locaux juifs. Où la démonstration est plus inattendue, c'est en ce qui concerne l'attitude de l'Église. Tout en reconnaissant le mérite indéniable des prêtres et des communautés qui ont abrité des Israélites malgré les risques courus, Léon Poliakov dresse un réquisitoire assez sévère, bien que nuancé, contre le Vatican. Il rappelle à titre historique que saint Thomas d'Aquin trouvait légitime d'interdire aux Juifs l'accès des fonctions publiques, et de ne les admettre que dans une proportion déterminée dans les universités. On sait par ailleurs que la rouelle leur était imposée par le Concile de Latran. Mais le document à charge le plus accablant est la note de Léon Bérard, ambassadeur de Pétain auprès du Saint-Siège. Elle concerne le statut juif instauré par Vichy. Après avoir évoqué les faits que nous citons, elle conclut : « Comme quelqu'un d'autorisé me l'a dit au Vatican, il ne nous sera intenté nulle querelle pour le statut des Juifs » (p. 347).

En s'efforçant d'expliquer ce silence du Vatican par une prudence nécessaire et par le désir de ne pas déclencher une nouvelle vague de persécutions, Poliakov constate néanmoins qu'il existe un antisémitisme chrétien qui n'est pas négligeable. La bonne conscience des bourreaux nazis s'appuyait parfois sur une éducation religieuse sévère. François Mauriac, dans sa préface, le reconnaît lui-même : « Nul doute que l'occupant n'ait eu des moyens de pression irrésistibles, et que le silence du Pape et de la hiérarchie n'ait été un affreux devoir; il s'agissait d'éviter de pires malheurs. Il reste qu'un crime de cette envergure retombe pour une part non médiocre sur tous les témoins qui n'ont pas crié et quelles qu'aient été les raisons de leur silence ».

L'ouvrage s'achève sur une psychologie du Juif de l'Est opposé au Juif de l'Ouest, qui est intéressante mais un peu partiale. Enfin le sionisme semble être pour l'auteur le salut du peuple juif. Il serait injuste de ne pas citer quelques pages d'humour noir gracieusement fournies à la postérité par les seigneurs du troisième Reich, et dont les plus étonnantes sont la sténographie d'un Conseil des ministres tenu le 12 novembre 1938, après les premiers pillages des synagogues et des maisons juives. Gœring et Gœbbels ne sont pas d'accord sur les mesures à prendre pour séparer les Juifs des non-Juifs dans les trains :

« *Gœring* : Je trouve plus raisonnable de leur donner des compartiments spéciaux.

Gœbbels : Pas quand le train est rempli.

Gœring : Un moment! Il n'y aura qu'un seul compartiment juif. S'il est rempli, les autres Juifs doivent rester chez eux.

Gœbbels : Et si, mettons dans le rapide de Munich, il n'y a pas assez de Juifs? Il y a deux Juifs dans le train et les autres compartiments sont remplis. Ces deux Juifs ont alors un compartiment spécial à eux deux. Il faut donc dire : les Juifs ne peuvent s'asseoir que lorsque tous les Allemands sont assis.

Gœring : Ce n'est pas la peine de le dire expressément. Si vraiment le train est rempli comme vous le dites, croyez-moi, je n'ai pas besoin d'une

loi. Le Juif sera foutu à la porte, il n'aura qu'à s'asseoir tout seul dans les ch...... pendant tout le voyage. »

Après quoi le Conseil s'efforce de faire rentrer dans les caisses du parti nazi les dommages payés aux Juifs par les assurances. Un spécialiste en la matière, Hilgard, est introduit :

« *Gœring* : Le Juif déclare les dommages. On lui verse la somme due, mais elle lui est confisquée. En fin de compte les sociétés d'assurance ont un bénéfice, puisqu'elles n'ont plus à régler certains dommages. Herr Hilgard, vous pouvez vous réjouir!

Hilgard : Je n'en vois pas de motifs. Le fait de ne pas avoir à régler certains dommages ne constitue pas un bénéfice.

Gœring : Permettez! Si vous avez l'obligation juridique de régler 5 millions, et si un ange vous apparaît sous ma forme assez corpulente et vous dit : « Vous pouvez garder un million », mille tonnerres! n'est-ce pas un bénéfice? Je le vois du reste à votre attitude. Tout votre corps se réjouit. Vous avez fait un gros..... »

Mais ce conseil des grands seigneurs, digne d'Ubu-Roi, ne doit pas nous faire oublier que l'antisémitisme n'est pas dans leurs décisions, mais dans la passivité d'un peuple, et même de l'humanité tout entière. Si les acteurs de cette prodigieuse discussion sont morts ou condamnés, la complicité tacite qui leur a donné raison pour un temps subsiste, hélas! encore aujourd'hui.

J.-H. R.

Le Gérant : Francis Jeanson.

Imprimerie Chantenay, Paris-6e — Septembre 1951
Dépôt légal : 3e trim. 1951